ÉDITION ILLUSTRÉE

JEAN DU TAILLIS

Le Maroc Pittoresque



PARIS
E. FLAMMARION
ÉDITEUR





LE MAROC PITTORESQUE



Guillaume II, reçu triomphalement à Tanger sur le *Petit Socco.*
(Au premier plan, à pied, le caïd Mac-Lean.)

JEAN DU TAILLIS

LE MAROC PITTORESQUE

Illustré de 115 Reproductions

d'après les photographies de l'auteur

Préface de M. Marcel Saint-Germain

Sénateur d'Oran



PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, 26

Je dédie ce livre

à

M. PAUL REVOIL

MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE

l'Éminent négociateur du différend marocain

JEAN DU TAILLIS

PRÉFACE

A Monsieur Jean du Taillis.

Vous me demandez, cher Monsieur, mon opinion sur votre livre.

La voici :

« *Le Maroc pittoresque* » est fait d'actualité, d'observations précises et judicieuses, de choses vécues.

Le présenter au public dans une longue préface me paraît superflu. Un discours pompeux d'ouverture ne lui rendrait aucun service, et point n'est besoin, à mon avis, de flambeau pour l'éclairer aux yeux de la foule. Ainsi que la vérité, dont il procède, il s'éclaire tout seul.

Quoique devenu un brandon de discordes internationales, quoique théâtre de luttes sanglantes intérieures, le Maroc vous apparaît un pays d'avenir. Vous le démontrez en quelques pages heureuses et votre argumentation m'a séduit.

Combien vous avez raison de penser qu'il sera un débouché naturel pour notre belle Algérie, le jour où

l'on aura assuré à notre frontière commune la sécurité qui lui manque et pour laquelle notre diplomatie lutte, en ce moment, avec tant d'obstination dévouée !

Que l'anarchie lamentable dans laquelle se débat le Maroc cesse et nous verrons l'importance agricole et commerciale de ce pays s'accroître dans des proportions considérables, dignes de sa fertilité et des richesses de son sol.

Notre colonie voisine en profitera assurément, mais quelle source de revenus nouveaux pour l'Empire chérifien !

Ce sont là questions économiques et politiques auxquelles vous n'êtes pas resté indifférent, et mon devoir de représentant, au Sénat, du département d'Oran, le plus proche du Maroc, est de vous en remercier. Mais votre livre a eu surtout pour but d'aider vos lecteurs à pénétrer facilement et sûrement un pays bien curieux.

La tentative était intéressante ; vous l'avez menée à bonne fin en homme qui sait voir, comprendre et dire ce qu'il a vu et recueilli.

Divers voyages au Maroc, et, en dernier lieu, huit mois consécutifs de séjour vous ont permis de rendre votre ouvrage des plus documentés. Vous n'oublierez jamais ce voyage à Fez « *la lointaine* », à Fez « *la mystérieuse* », que vous fîtes en compagnie de la Légation de France, et, comme vous n'êtes pas égoïste, vous l'offrez à vos lecteurs qui pourront ainsi à leur tour, derrière vous, l'accomplir sans fatigue.

Vous avez su en donner une relation intéressante, et il se dégage de vos lignes comme un parfum de terroir

oriental, qui n'exclut ni la sincérité, ni l'originalité.

Votre visite au Sultan, la curieuse interview que vous avez pu lui arracher pendant qu'avec son autorisation votre appareil photographique — qui ne lui a point fait peur — saisissait ses traits, marquent votre récit d'un cachet bien personnel.

Rien n'a été omis sous votre plume alerte, pas même les préceptes d'un peuple qui n'a, dites-vous, rien oublié de son passé, qui vit encore de la vie de ses glorieux ancêtres, les Maures d'Espagne, en fiers civilisateurs du moyen âge, mais qui réclame à grands cris, à l'heure présente, vous le croyez du moins, la main juste, énergique, honnête, qui lui donnera l'ordre et la lumière dans le chaos qui l'opprime !

Aussi bien, la description que vous avez faite de Fez m'a vivement impressionné. C'est bien là la ville sainte, ignorée, remplie d'ombres et de bruits mystérieux; la ville grouillante, aux ruelles sans fin, bordées de palais aux murailles sinistres, délabrées, empuanties par les immondices déposées à leurs pieds!

Quel vaste champ de curiosité! L'imagination aidant, on assiste, avec votre livre à la main, aux secrets intimes de l'existence marocaine enserrée dans ces murs, à ces terribles drames dans lesquels se joue, avec une désinvolture abominable, la vie de l'homme, qui n'a aucun prix dans l'empire du Moghreb! Ne sont-elles pas là pour l'attester, ces têtes coupées qui forment souvent l'ornement des murs et des portes des villes marocaines? Sanglants trophées des victimes et des vengeances qui agitent un peuple sanguinaire, soupçonneux,

aux rivalités incessantes et cruelles ! Vestiges d'une barbarie à laquelle la civilisation européenne devrait se hâter de mettre fin, au lieu de perdre son temps dans des conciliabules diplomatiques, bien faits pour lasser les patiences les plus éprouvées.

J'ai pris grand plaisir à admirer les illustrations qui ornent votre livre et qui sont la reproduction exacte des photographies prises par vous sur les lieux mêmes. Nulle part, me semble-t-il, on ne trouve une collection plus complète de vues aussi intéressantes et aussi bien choisies.

En résumé, je vous dois toutes mes félicitations et tous mes remerciements aussi, pour les heures agréables écoulées en tête à tête avec votre bel ouvrage.

Le « *Maroc pittoresque* » est destiné, je le pressens, à un vif succès. Loin de déparer les nombreuses collections de l'éditeur Flammarion, il fera très bonne figure au milieu d'elles.

Marcel Saint-Germain

Sénateur.



Vieille porte de la Kasbah, à Tanger.

INTRODUCTION

LE MAROC PITTORESQUE

INTRODUCTION

Notions de géographie et de politique.

Ce livre ne doit pas être une géographie de cette région de l'Afrique si proche de nous et encore si peu connue; mais à cause de cela, il me faut dès l'abord déterminer les traits généraux de ce Maroc que les indigènes ne connaissent que sous le nom d'*El Moghreb*, c'est-à-dire le « Pays du Couchant ».

Bien définies au Nord par la Méditerranée et le détroit de Gibraltar, à l'Ouest par l'Océan Atlantique, les limites du Maroc s'imprécisent au Sud (1) dans les sables sahariens et à l'Ouest où les hauts plateaux algériens confondent leurs steppes avec celles du Moghreb;

1. On peut approximativement comprendre le Maroc comme hauteur entre le 35° 54' 04" latitude Nord extrême (latitude de la citadelle de Ceuta) et environ 27° 40' latitude approchée Sud (latitude de la *Seguiat el Hamra*); et comme largeur entre l'embouchure de l'Oued Kiss-Adjeroud (Saïdya-Port-Say) qui est par 35° 05' latitude Nord et 4° 35' longitude Ouest de Paris et cette même embouchure de la Seguiat el Hamra.

on s'accorde à donner à ce territoire une superficie à peu près équivalente à celle de la France, soit quatre cent cinquante mille kilomètres carrés. Plaines et montagnes se succèdent, cependant que de grands fleuves ouvrent des vallées presque toujours très larges.

Ces montagnes comprennent : au Nord, parallèles au rivage méditerranéen, les replis du Rif : surgissant brusquement de la mer, les pentes se superposent jusqu'à des sommets de trois mille mètres pour s'abaisser plus doucement ensuite vers l'intérieur. Une autre chaîne, dirigée du Nord-Est au Sud-Ouest, vient se souder presque à l'extrémité Ouest de la chaîne riffaine pour traverser tout le Maroc dans sa plus grande largeur en dardant vers le ciel les cîmes hautes et neigeuses des Djebel Rhiata, Ouaraïn, Aïan, Aïachi, Yahia, etc., etc. : c'est l'Atlas.

Les fleuves prennent tous leurs sources dans le massif de l'Atlas aux environs du point culminant de la chaîne : le Djebel Aïachi ; ainsi en est-il de la Moulouya qui se dirige vers la Méditerranée, de l'Oued Sebou, l'Oued Oum-er-Rebia et de l'Oued Tensift qui s'écoulent vers l'Atlantique ; ainsi également de l'Oued Ziz qui va se perdre dans les palmeraies du Tafilalet et de l'Oued Guir, principale branche de cet Oued Saoura, dont le lit souvent desséché marque la route la plus directe et la moins malaisée de nos oasis sahariennes, de nos Ksour (1) du Touat et du Tidikelt.

Mais déjà se discerne, à propos de cet éventail de

1. *Ksar*, village fortifié, au pluriel *ksour*.

fleuves marocains s'élançant des flancs d'un même sommet de l'Atlas dans les directions des quatre points cardinaux, la caractéristique de cette immense réunion de territoires que l'on dénomme communément l'Empire du Maroc. L'influence climatérique des vastes océans



La Moulouïa, le grand fleuve du Maroc du Nord.
(Vue prise un peu en aval de Charrar.)

tout proches est ici capitale. Les nuées lourdes de pluies, que poussent vers le continent africain les vents de l'Atlantique, se trouvent arrêtées dans leur marche par cette double barrière du Rif et de l'Atlas. Au Nord, le Rif empêche ces nuages d'arriver jusqu'à la Méditerranée et les pluies se font abondantes sur le versant méridional où se multiplient les forêts, où sourdent ces

sources nombreuses des affluents de droite du Sebou ; à l'Ouest, c'est l'Atlas barrant la route, empêchant les eaux fécondantes d'arroser nos hauts plateaux algériens, tandis qu'elles assurent au Maroc occidental une merveilleuse fertilité.

Et comme l'eau engendre la vie, peut-on déjà distinguer deux Marocs absolument dissemblables ; le premier s'étendant du cap Spartel au cap Ghir, comprend les anciens royaumes de Fez (1) et de Marrakech ; les bassins des fleuves atlantiques, presque très régulièrement arrosés, offrent des territoires et des populations absolument agricoles, occupées à la culture ou à l'élevage ; l'autre, délimité par le versant oriental de l'Atlas, présente de suite l'aspect des terres sahariennes, désolées par les extrêmes de température et la sécheresse persistante, que ne peuvent atténuer, vers le nord, l'influence de la Moulouïa elle-même, beaucoup plus capricieuse dans son débit que les autres fleuves du Maroc. C'est pourquoi les environs d'Oudjda et ceux d'Aïn Sefra ont tant de ressemblances avec les vallées de l'Oued Dadès et de l'Oued Sous alors qu'ils diffèrent étrangement des régions de Gharb et du Haouz.

Parce que le sol et le climat métamorphosent les espèces et modifient les caractères avec les habitudes, il est naturel de penser que l'on doit rencontrer deux Marocains comme il y a deux Marocs. Seulement d'autres causes sont venues influer sur les résultats logiques de celles-ci : l'histoire a apporté son tribut à l'édification de

1. Les arabisants prononcent et écrivent *Fès* et mieux *Fâs* ; nous garderons l'orthographe la plus communément suivie.

a race en une dualité singulière. Je m'en voudrais d'entreprendre ici l'étude qui reste à faire sur l'antithèse des tribus berbères, autochtones, du Maroc et cette poignée de Maures conquérants, envahisseurs. Le *bled siba* et le *bled maghzen*, mot à mot le pays insoumis et le pays soumis, c'est à proprement parler le pays des



Les sommets du Zerhoun.

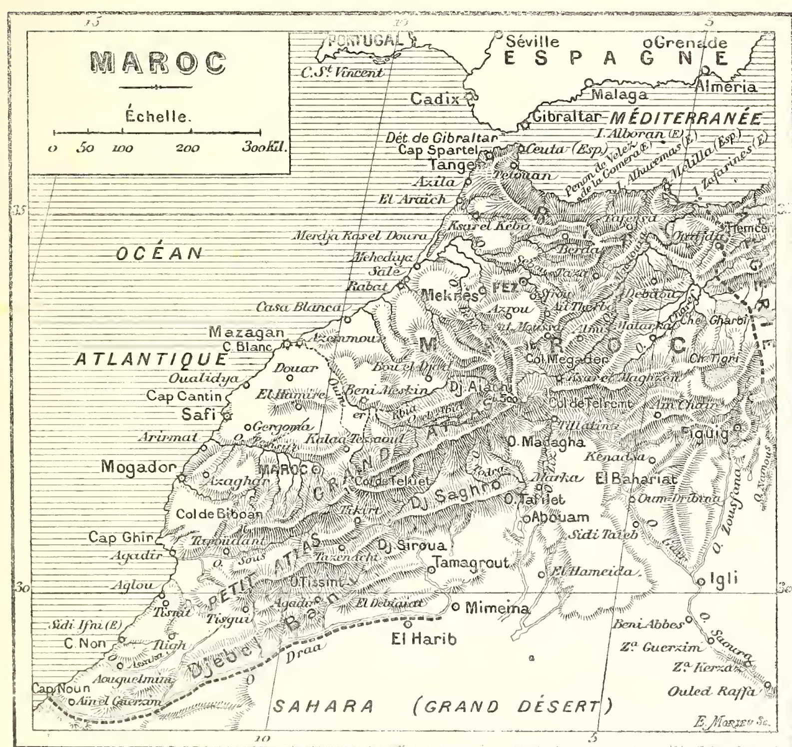
berbères et celui des Maures, non pas deux entités géographiques, précisées, définissables mais deux groupements ethniques, aisément reconnaissables, identiques à eux-mêmes depuis des siècles, absolument opposés de mœurs, de tendances et pour tout dire en un mot, inassimilables malgré ce trait d'union puissant : l'Islam. La population berbère comprend douze millions d'individus

environ au Maroc; pour la plupart musulmans de rencontre, ils sont restés monogames, leurs femmes ne se voilent pas le visage; beaucoup de leurs ancêtres, au temps de l'Église d'Afrique, furent chrétiens et ils en ont gardé des tatouages au front, aux bras, en forme de croix. Le hasard du moment peut faire cataloguer telle on telle de ces tribus berbères dans le bled maghzen; en réalité, elles n'ont jamais été soumises, et, si *bled siba* il y a, c'est le bled berbère.

La population maure est presque uniquement citadine; c'est le plus bel ornement de Fez, de Tanger, de Rabat, de Marrakech et de Méquinez. Loin d'avoir le visage brun et sévère des autochtones, les Maures ont le teint très blanc; la figure est très japhétique, les traits excessivement adoucis. A part cela orgueilleux, sans aucun goût pour le travail, tout à ses plaisirs que des dilapidations continuelles lui permettent de se procurer sans compter, le Maure est chaque jour plus incapable de remplir son rôle conquérant, dominateur. Longtemps corvéable et malléable à merci, le Berbère a pris peu à peu conscience de la possibilité de secouer le joug en chassant le Maure détenteur du sol : les terres dites maghzen se sont éparpillées, le berbère a fait main basse sur tout ce qui s'offrait à lui sans résistance et aujourd'hui n'est en réalité *bled maghzen* que le seul bled Maure.

Pourtant, les Berbères ont conservé leur attachement pour leurs montagnes; pourtant les Maures se sont maintenus dans les plaines, si bien qu'il est encore juste de distinguer le Maroc des Plaines et le Maroc des Mon-

tagnes et de confondre ces appellations avec les précédentes. Les infertiles régions de l'Est et du Sud marocains, voisines de notre Algérie, doivent être classées, pour les raisons indiquées, parmi les territoires du bled siba ou berbère.



Ces données étaient nécessaires pour faire comprendre au lecteur le pourquoi de la division de cet ouvrage, comme aussi pour restreindre les quelques notions politiques qu'il convient de retracer sur le Gouvernement marocain, désigné sous le nom de *Maghzen*.

Il serait facile de faire sur ce mot, à la manière de M. Jourdain, une leçon de grammaire : maghzen est-il adjectif ou substantif? On le voit accolé à un nom tel un qualificatif, on le trouve par ailleurs employé seul comme signifiant une chose ayant une existence propre et individuelle. Et la comparaison vous obsède de ces termes avec ceux répétés chez nous à satiété, de département ministériel, de député ministériel et de ministère. Le maghzen serait-il, au Maroc, le ministère dont les fiefs territoriaux et les sujets fidèles prendraient cette même étiquette de convenance? Il y aurait quelque vérité dans cette affirmation si l'on ne devait se souvenir que, s'il y a des ministres à Fez, il n'y est point de ministère. Au surplus, le maghzen est un; comme nous allons le voir, s'il y a des personnages, villes et tribus maghzen, c'est que ces personnages, ces villes, ces tribus sont à proprement parler le maghzen.

Dans un pays, comme le Maroc, où la force donne la pouvoir et en assure la durée, dès le début des dynasties, les souverains régnants songèrent à créer une force militaire chargée de défendre le trône. Parmi les grandes familles du pays environnant, certaines furent choisies à cet effet. Constituées en sorte de colonies militaires, elles furent exemptes d'impôts, en échange du service, formant ainsi une sorte d'aristocratie féodale en même temps qu'une classe privilégiée; ce furent les tribus maghzen, appelées ainsi de l'idée de force armée que représente le mot dans son étymologie pure. Dès l'origine, ces tribus, au nombre de quatre, furent les Chéraga, les Oudaïa, les Bouakhar et les Chérarda.

Le difficile problème que de réussir à empêcher l'une ou l'autre de ces tribus de devenir prépondérante, en s'imposant aux autres et au Sultan lui-même. Un siècle et demi de luttes finirent par dissocier ces tribus favorisées, réduire leurs prétentions réciproques et les grouper autour du pouvoir central. Aujourd'hui encore,



Un village du Fahs. (Type parfait des villages marocains au milieu desquels s'élève, insolente, la confortable demeure de pierre du caïd.)

théoriquement du moins, ces tribus maghzen continuent à former le fondement de l'autorité chérifienne, la garde de la dynastie et la source privilégiée du personnel gouvernemental. Seulement des circonstances survinrent, indicatrices du péril qu'il y avait à ne s'appuyer que sur un nombre restreint de partisans. D'autres tribus obtin-

rent de participer à certains privilèges du maghzen, notamment en fournissant un contingent armé, le guich ; des villes aussi, par leur résistance opiniâtre aux infidèles, pour leur rôle prépondérant dans le pays, furent gratifiées des mêmes avantages : Fez, Mekinez, Marrakesch et Rabat devinrent maghzen. Il en fut de même de Larache et de Tanger avec sa banlieue, le Fahs.

Telles sont les forteresses disséminées dans le pays, sur lesquelles s'appuie, en vue d'assurer le gouvernement de l'Empire, le Sultan ; telles sont les populations, attachées aux terres, restées pourtant propriétés chérifiennes, qui fourniront les fonctionnaires marocains depuis les plus humbles jusqu'aux plus élevés, et dont l'ensemble forme le maghzen strictement dit. Comme ces derniers servent de père en fils, appartiennent à des familles munies de privilèges, héritent le plus souvent du grade paternel ou se trouvent portés, par le passé de leurs ascendants, aux plus hauts emplois, ils constituent de fait une caste spéciale chargée du gouvernement du pays. Il convient de se souvenir par conséquent que bien que le mot de maghzen soit plus particulièrement appliqué au Gouvernement impérial, il comprend en fait toute la collectivité dominant l'Empire, depuis le simple *moghazni* jusqu'au Sultan lui-même.

C'est, on le voit, une constitution singulière que celle de ce Gouvernement, et on ne saurait, en aucune façon, le comparer à rien de ce qui existe de nos jours en Europe. Il n'est pas opportun de rechercher les avantages ou les inconvénients d'un pareil système ; il appert toutefois qu'à condition de comprendre des tribus nom-

breuses et en grande quantité, le maghzen fut une force considérable, qui justifie la résistance efficace pendant des siècles à des révoltes sans cesse renaissantes ; au point de vue européen, cette force serait exactement définie par ce qualificatif emprunté aux physiciens, une force d'inertie. Tout cela ne manque pas d'importance, alors qu'il s'agit d'une politique d'entente avec le Sultan, s'appuyant inévitablement sur le maghzen. Pourquoi faut-il que ce qui était le maghzen il y a vingt ans, ce qui théoriquement ne peut cesser de l'être, soit tout différent de la situation de fait actuelle, du gouvernement marocain d'aujourd'hui.

Par des modifications successives, en effet, le maghzen n'a cessé de se désagréger, de devenir un mot vide de sens.

L'organisation d'une armée permanente levée dans tout le pays soumis, par une sorte de conscription, fut le premier coup porté au privilège exclusif des tribus maghzen. Nous avons vu comment celles-ci fournissaient autrefois l'unique force armée des sultans et comment, pour cette raison même, on les avait déclarées maghzen. Le père d'Abd-el-Aziz, préoccupé de nos velléités de domination et hanté lui aussi de la théorie du nombre, appela sous les armes toutes les disponibilités du pays. Ainsi se trouve forcément réduite l'autorité des tribus maghzen et, par conséquence logique, la force du maghzen lui-même.

Par essence, les principaux personnages du Gouvernement, pour ne pas dire tous, étaient issus de tribus maghzen. Leur place privilégiée dans la Garde Impériale,

en leur réservant un facile accès auprès du souverain, rendait prédominants leurs conseils. Or, grâce au goût de réformes que l'on connaît chez le Sultan actuel, un coup plus funeste encore a été porté à ce qui restait de l'antique prépondérance des tribus maghzen. Elles sont en train de perdre le privilège de fournir les principaux membres du Gouvernement. Notabilités, ou médiocrités parfois, de quelconques tribus ont envahi le maghzen où les personnages maghzen ne sont plus que minorité.

Voici en effet la composition actuelle du maghzen, soit du Gouvernement marocain (1). L'*Ouzir*, ou Ministre de l'Intérieur, est Si Feddoul Gharnit; l'*ouzir-el-bahr*, ou Ministre de la Mer, Si Abd-el-Kerim-Ben-Sliman; l'*allef* (mot à mot : le payeur) est l'Intendant des troupes ou le Ministre de la Guerre : Si-el-Mehdi-El-Menebbi, en détint les fonctions et fut remplacé par le Commissaire marocain à Alger, Si Mohamed-El-Guebbas. Tels sont les grands vizirs. Viennent ensuite les *Amin*, ou Ministres des Finances : *Amin-El-Oumana* Cheikh Tazzi, ministre proprement dit désigné pour remplacer à Tanger le pseudo-Ministre des Affaires Extérieures Si-Mohamed-Torrès. Puis l'*Amin-El-Dekhel* (des rentrées), El-Mehdi Sahlo; l'*Amin-Ech-Chkara* (des dépenses) fut longtemps Er-Requina, non remplacé; enfin, l'*Amin-El-Hsab* (des comptes) Mohamed Bennouna. Or, ni l'ouzir, ni l'ouzir-el-bahr, ni aucun des amin ne sont maghzen. Seuls peut être, l'Allef saurait-il revendiquer ce titre.

1. Août 1905.

Qu'est devenu dans ces conditions le prestige du fameux maghzen?



Le Sultan Abd-el-Aziz, tel qu'il me permit de le photographier dans son palais de Fez.

Le Sultan, il est vrai, par sa qualité de souverain religieux et de descendant du Prophète Mahomet, reste le maitre incontesté de tout musulman : seulement, sa

puissance au temporel souffre bien des échecs et son prestige impérial se doit pour subsister d'être rehaussé d'un prestige personnel : aujourd'hui, Abd-El-Aziz manque de l'un et de l'autre et c'est une raison de plus de croire que le Maroc est bien un Empire qui croule.

C'est précisément à l'une des heures les plus décisives de son histoire qu'il m'a été donné de le parcourir. J'ai été assez heureux pour vivre quelques semaines parmi les berbères du *bled siba* et même j'ai pu approcher le Rebelle, dont les forces tiennent en échec, depuis trois années, celles du Sultan. Ensuite, après un séjour à Tanger, la cosmopolite et profane cité, je me suis acheminé vers Fez, la ville sainte. L'Ambassade française, dont l'importance exceptionnelle s'est trouvée confirmée par la brusque entrée en scène de l'Allemagne me permit de l'accompagner et favorisa le succès de mon voyage en y ajoutant le pittoresque de sa marche solennelle et de son entrée triomphale dans la capitale de l'Empire. Ce sont là autant de circonstances de nature à faciliter mon dessein de vulgariser le Maroc tel qu'il est, en publiant ici mes souvenirs de voyage. Toutes les photographies qui y sont jointes, dues à mon excellente jumelle Mackenstein, contribueront à cette œuvre nécessaire.

Aujourd'hui, tous les esprits s'inquiètent de la question marocaine et de ses solutions.

Les uns se préoccupent seulement des risques à courir sans se rendre trop compte que, de la façon dont se dénouera le problème, dépendent fatalement et la prospérité de la France et les destinées de l'Europe ; les autres, assez peu défiants de leur propre force, considéreraient volontiers le Maroc comme un pays déjà conquis :



L'Empereur d'Allemagne, à peine débarqué à Tanger, s'entretient avec l'envoyé extraordinaire du Sultan, Abd-El-Malek.

une phraséologie brillante et quelque peu vague leur servira d'arguments jusqu'à nouvel ordre et premier échec ; il en est même qui, aujourd'hui encore, réveillés de leur torpeur par les perspectives de conflits européens, ne comprennent point la valeur de ce coin d'Afrique et les convoitises qu'il attise. On sait si peu de choses du

Maroc : les affirmations à son sujet sont tellement contradictoires, les hypothèses si gratuites.

Puissent ces pages faire mieux connaître et apprécier un pays d'avenir, qu'il appartient surtout aux initiatives personnelles de bons Français de faire entrer définitivement dans l'orbite de notre civilisation et de notre influence.

PREMIÈRE PARTIE

LE BLED SIBA

CHAPITRE I

LA FRONTIÈRE FRANCO-MAROCAINE

PREMIÈRE PARTIE

LE BLED SIBA

CHAPITRE I

La frontière franco-marocaine.

En 1845, après les victoires de notre armée d'Afrique sur les troupes réunies de l'Emir Abd-El-Kader et du Sultan Abd-Er-Rhaman, un traité fut signé entre la France et le Maroc de façon à délimiter les possessions des deux États : une frontière, précise dans la région maritime, des plus vagues au Sud, à travers ces pays qu'on appelait pittoresquement alors la *région des fusils*. Des négociations récentes ont complété l'œuvre de 1845, si bien qu'aujourd'hui sur plus de huit cents kilomètres, il existe une frontière algéro-marocaine. Avant de pénétrer le mystérieux Maroc, il n'est pas inutile sans doute de parcourir ces terrains de bornage, d'autant que leur pittoresque est aussi intense que varié.

Dans le sud, c'est la voie ferrée d'Aïn-Sefra vers Figuig et Bechar, qui fait successivement passer sous les

regards du voyageur les panoramas enflammés du Sahara Marocain.

Nous voici donc confortablement installés dans un wagon-salon en gare d'Aïn-Sefra. Une oasis minuscule aux dunes couleur de safran " Aïn-Sefra "; c'est déjà un émerveillement des yeux que ce spectacle tout oriental dont on jouit trop peu au royaume de Fez. Mais nous avons quitté la petite ville aux sources jaunes (*Aïn*, source; *Sefra*, safran, jaune) et la voie déroule son double lacet d'acier au milieu d'un plateau presque désertique. Un premier arrêt à Tiout, un Ksar renommé pour ses vignes, ses vergers, sa rivière qu'un barrage naturel transforme en une superbe pièce d'eau où viennent baigner les pieds de palmiers gigantesques et se mirer toute une végétation digne des tropiques. Tiout m'a laissé le plus délicieux souvenir; c'est un paysage d'Islam, une de ces visions de paradis coranique où, dans les prairies fertiles, sourdent les sources et s'épandent les rivières claires.

Et le train reprend sa marche : ayant franchi sur un pont métallique l'Oued Sefra, il monte par des lacets nombreux une rampe escarpée dans un col désolé afin de gagner la plaine des Moghars.

Ici le décor change : on approche du grand désert; les oasis se font riantes. Et le rail de s'enfoncer vers le Sud, laissant loin vers l'Est Moghar Tahtani qui vit naître le fameux brigand Bou Amama tandis qu'il traverse le Ksar de Moghar Foukani, aux murailles écroulées, aux minarets branlants et la palmeraie aux troncs ridés, antiques vestiges d'un autre âge.



La palmeraie de Tiout.

La voie s'engage maintenant dans une gorge resserrée, le défilé des Moghars, parsemée ici et là d'immenses blocs errants, témoins de cataclysmes préhistoriques ou diluviens ; le regard s'étend ensuite sur des montagnes aux flancs arides et déboisés dont il entrevoit les profondeurs par l'échancrure du col de Founassa ; plus près, la pittoresque " Montagne Verte " vous intrigue de ses reflets de cuivre et d'émeraude jusqu'à l'arrêt de Djenien bou-Resg.

Ce sont alors des steppes et des dunes de sable, égayées parfois de quelques touffes de *r'them*, aux blancheurs parfumées ; c'est déjà le désert, le pays de la soif et du sirocco brûlant. Qu'il vienne à souffler, ce vent de fournaise, et nous n'en serons pas gravement incommodés, car le chemin de fer nous épargne la fatigue ; mais comment ne pas plaindre ceux qui, avant nous, durent en subir les bourrasques.

Le sirocco ! Est-ce une brise plus violente qu'une autre, est-ce un vent plus brûlant ?

Sa violence est si grande que les tentes les plus solidement campées ne résistent pas une minute à ses assauts ; sa brûlure est telle que les plus courageux, les yeux injectés de sang, la bouche desséchée, ne peuvent parvenir à desserrer les lèvres, sans force même pour prendre un breuvage réparateur. Ce qui fait pourtant du sirocco le plus cruel fléau des déserts marocains, c'est qu'il n'est pas seulement un feu, mais une muraille épaisse, infranchissable, de sables en mouvement. Cette muraille se dresse comme un obstacle, enveloppe tout d'un voile si opaque qu'il est impossible de se guider, la

vue la plus perçante ne parvenant pas à distinguer quoi que ce soit à un mètre de distance. Et ce sable impénétrable vous pénètre, envahit vos paupières, vos narines, vos oreilles, entre dans vos dents, se mêle à votre nourriture pour achever de la rendre immangeable, à votre breuvage déjà trouble ; il s'attache à vos cheveux, se colle à votre front, à vos joues, aux commissures de vos lèvres, avec la sueur qui coule abondante sous les effets d'une température de 48 et 50 degrés.

Par grâce, les solitudes aujourd'hui sont vites franchies, car voici la vallée de l'oued Dermel, Duveyrier et plus loin, quelque peu vers la droite, se dressant vers le ciel, les pics élancés des monts de Figuig.

Le Figuig, c'est exactement la réunion de neuf *Ksour* (1) (villages fortifiés) dont chacun a ses jardins, ses palmiers, ses champs d'orge ; le territoire ainsi occupé comprend une superficie d'un millier de kilomètres carrés. Toutefois, cent kilomètres carrés environ constituent seuls l'ensemble habité de Figuig, la muraille en *pisé*, ou terre séchée, n'enfermant même qu'une sorte de quadrilatère irrégulier, mesurant sept kilomètres dans sa plus grande longueur sur trois et demi de profondeur.

Le rempart, muni par intervalles de grosses tours carrées, également en pisé est en ruines : elles sont partout les mêmes dans ces Ksour du Sahara marocain, comme dans les Kasbahs de l'Est et du Sud-Ouest, ces ruines de

1. Ces ksour sont à l'Est : El Hammam Tahtani, El Hammam Foukani ; au Nord : El Maïz Tahtani, El Maïz Foukani, Ouled Sliman, El Oudaghir ; à l'Ouest : les deux ksour d'El Habid Foukani et Tahtani, dans l'angle Sud-Ouest : Zenaga, la capitale de l'oasis

pisé, dérobant aux regards les activités d'une population nombreuse et ressuscitant elles-mêmes chaque jour, aux heures crépusculaires, dans l'apothéose la plus lumineuse d'un coloris de feu.

Le site est merveilleux, incomparable : trois chaînes de montagnes (*djebel*) le djebel Grouz, le djebel ben Saïed, le djebel Maïz, l'entourent de leurs pittoresques sommets



Zenaga, le plus important des ksour du Figuig.

au Nord, découpant l'horizon de leurs brusques arêtes ; loin vers l'Est, se profilent les crêtes, neigeuses l'hiver, des Beni-Smir, tandis qu'au Sud une succession de collines brunes lui font un bouclier de rochers. Au fond de ce cirque, dominé par ces faîtes de cinq et six cents mètres, des sources coulent, des rivières serpentent, des moissons grandissent. Les dattiers, formant le *ghaba* de Figuig, élèvent leurs frondaisons de palmes aux lourds régimes, dont les fruits mûrissent facilement, abrités des vents

froids du Nord par ces monts élevés qui couronnent l'oasis.

Tel est le cadre où vivent dans le recueillement de l'Islam près de quinze mille âmes ; seuls troublent le silence de ces lieux les appels à la prière, ces sons lugubres et plaintifs que répandent avant l'aurore, au milieu du jour et vers neuf heures du soir, les *nfirs* (1) des veilleurs de la mosquée.

Quels que soient le charme et la mélancolie d'un tel lieu, il faut savoir s'en détacher ; la frontière marocaine s'imprécise de plus en plus vers le Sud ; pour la retrouver et continuer notre voyage au Maroc, force nous est de remonter vers le Nord. Je n'abandonnerai point pourtant la région de Figuig sans faire une excursion rapide à ces étranges vestiges d'un passé mystérieux, les stations de Pierres Écrites du Kheneg Tachtoufelt, entre Ich et Figuig.

Les *Hadjra Mektouba*, ou pierres écrites sont assez fréquentes dans le pays des Touareg Adzger comme dans le Sud de la province d'Oran : c'est toutefois au Maroc et, sur la route qui y conduit de l'Oranie, que l'on en rencontre les plus singuliers spécimens. Quelle que soit leur situation géographique, ces inscriptions se diversifient en ce que les figurations des unes sont gravées sur la surface verticale de rochers gréseux, véritables marches d'escaliers de Titans, dont le long alignement se poursuit, en formant ces étranges murs géants naturels, appelés *delaa*, tandis que celles des secondes sont incrus-

1. Sorte de trompette d'airain.

tées sur les faces d'énormes rochers, détachés du flanc de la montagne et roulés là, entraînés par de grandioses et lointains cataclysmes. A cette dernière catégorie appartiennent les pierres du Kheneg Tachtoufelt. Les savants y discernent des *gravures préhistoriques,* à traits profonds, lisses, d'une belle venue, représentant toujours de grands animaux, aujourd'hui disparus de ces régions, tels l'éléphant et le bubale; des gravures et *inscriptions libyco-berbères*, animaux d'espèces actuelles (chacals, chameau, autruche, mouflon) et signes impossibles à comparer avec aucun des alphabets connus; enfin des *inscriptions arabes,* formules coraniques et invocations pieuses, gravées postérieurement à ces deux premières séries.

L'impression du voyageur à la vue de ces témoins indéniables de vie, dans ces régions maintenant désertiques, est profonde. Elles parlent, ces pierres, et narrent longuement l'histoire de l'homme et d'animaux d'un autre âge; d'une époque où l'oued Dermel et tous les oueds sahariens, roulaient, gonflés d'eau, vers une mer immense, aujourd'hui desséchée, semant sur leur parcours, non cette végétation de lauriers roses et de tamaris étiques qui semblent, sur ces mausolées de grès, des plantes funéraires ornant le sépulcre de peuples disparus, mais bien ces luxuriantes forêts, gigantesques comme les animaux de leurs repaires.

Nous voici maintenant à travers les solitudes des Hauts-Plateaux, le Dahra marocain qui ressemble à s'y méprendre à nos régions élevées de l'Algérie; même régime de Chotts salés, de pâturages d'Alfa pour les moutons et les chameaux, le pays par excellence du

Nomade, vivant sous des tentes de toile et de peaux de bêtes; en remontant jusqu'au col de Teniet Sassi, nous franchissons le dernier contrefort de l'Atlas Tellien, d'où l'on peut admirer le panorama des plaines des Amgad et Oudjda, la vallée de la Tafna et le poste frontière algérien de Lalla Marnia. Brûlées l'été par les chauds rayons du soleil, ces régions sont du plus riant aspect au printemps; au surplus elles ressemblent trop à nos provinces algériennes pour mériter une description particulière. J'aurai à en parler du reste, dans le chapitre suivant, où commencera le récit de mon dernier voyage.



Les *Hadjra Mektouba*, ou pierres écrites de la vallée du Tachtoufelt.

CHAPITRE II

PORT-SAY-SAÏDIA

CHAPITRE II

Port-Say-Saïdia.

Une nuit de voyage sur le *Touareg*, par petite houle, et me voici arrivé à Nemours.

C'était, dans un espace resserré de tous côtés par de hautes falaises, la dernière ville algérienne de la côte, avant qu'un audacieux créât de toutes pièces une ville maritime à la frontière même du Maroc. Mais, de Nemours à Port-Say, on mesure soixante kilomètres; je ne suis pas au terme du voyage.

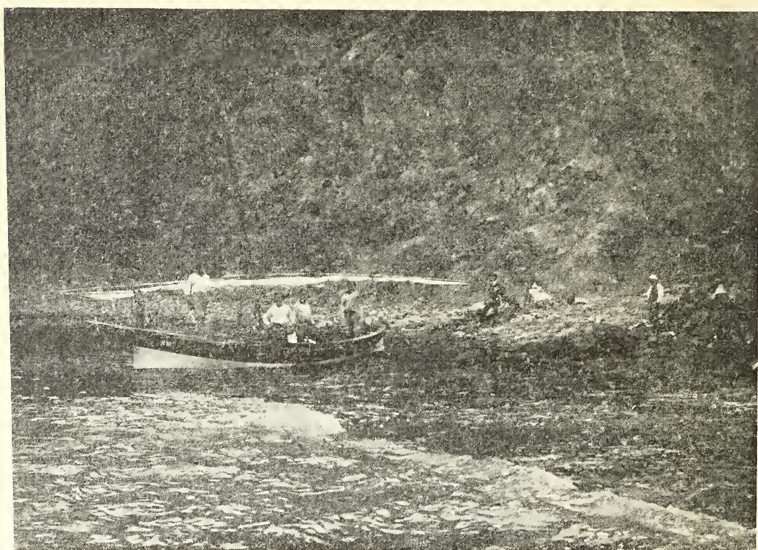
La brise est faible, la mer belle.

Entre une chevauchée à travers les montagnes ou une partie de tartane — ainsi sont nommées ces embarcations à voiles latines particulières à la Méditerranée — mon choix est vite fait! Vogue, ma nacelle, vers l'extrême Algérie!

Tout va bien, d'abord.

Mais voici, dans le ciel assombri par de lourdes nuées d'orage, une éclaircie subite : c'est la brise, le coup de vent et plus encore. Les lames déferlent sur le frêle esquif, les cordages grincent, le mât fléchit. Mes

marins hésitent à continuer la route ; j'aurais hâte de doubler pourtant le cap Milonia, qui nous cache Port-Say ; il faut y renoncer : vents et marée sont contraires et, à l'abri de falaises escarpées que l'on aperçoit là-bas,



Le « naufrage » à *Porto Secco.*

nous jouirons d'une sécurité relative en attendant l'accalmie.

A terre. Nous avons jeté l'ancre à Porto-Sicco, « le petit port » ; nous sommes à quinze kilomètres encore du but de notre voyage et le soleil est bas sur l'horizon. Pas une hutte, pas un abri à des lieues à la ronde ; loin de s'apaiser, la tempête fait rage. Faut-il passer la nuit ici, à attendre le vent propice, ou bien s'engager dans le chemin des chèvres, à travers les lentisques et les pal-

miers nains, par des voies invraisemblables ? Et, grâce à notre aimable cicérone, M. B., un des auxiliaires les plus précieux du créateur de Port-Say, nous commençons à gravir la montagne.

Je ne décrirai pas ce voyage de nuit, dans un pays charmant, sans doute, mais inhabité ; à quelques pas de la frontière du Maroc, où toute cette journée, partisans du Rogui et mehalla du Sultan ont fait parler la poudre. Je ne dirai pas non plus les effroyables salves d'orages, ni les trombes diluviennes, ni l'égarement au milieu des pistes douteuses, ni les heurts du chemin.

Seulement, cinq heures après avoir quitté notre barque, où les marins veillaient les bagages, nous revoyons la mer et, là-bas, à nos pieds, aux reflets attiédis d'une lune enfin victorieuse de la tempête, les maisons, la Kasbah aux minarets blancs, les hangars et les magasins de la ville nouvelle, Port-Say.

Une plage immense, s'étendant sur plus de vingt-quatre kilomètres, jusqu'au *Cap de l'Eau*, face aux Zaffarines, possession espagnole. Dans cette plaine, de l'eau partout à fleur de sol ; des vergers de figuiers et de grenadiers ; puis des champs d'orge et des champs de maïs superbes. En arrière, un plateau de faible élévation légèrement mamelonné et au sommet une plaine à perte de vue que les rivalités des tribus ont laissée inculte cette année et dont les sommets des Beni-Snassen bordent l'étendue au Sud, tandis que la dépression du col qui mène à la fameuse Taza, puis vers Fez, ainsi que les montagnes des Kebdana y ferment la vue, à l'Ouest. Au total, des milliers de kilomètres carrés de terres riches

et fertiles, greniers véritables de tout un empire et dont la porte de sortie est la Moulouïa, le seul grand fleuve de toute l'Afrique du Nord.

Voilà en raccourci le paysage.

En 1900, le paysage était désert. Mais voici qu'un audacieux, averti par des reconnaissances antérieures de



Port-Say vu de la Kasbah des Bocoyas.

toute l'importance d'une situation hors pair au débouché obligatoire des plaines fertiles des Amgad, des Trifas, des Oulad Mansour et du bassin de la Moulouïa, se décide à planter là sa tente. Une paillotte surgit. Puis ce fut une demeure confortable de pierres et de briques, ensuite et successivement une vaste maison, un hôtel, des cafés, un cercle, une caserne des douanes, le télé-



La porte d'accès de la Kasbah de Saïdia.

graphe, les habitations de colons nouveaux venus; enfin des avenues sont tracées, des trottoirs macadamisés; les sources sont captées, les marécages assainis, tant et tant qu'aujourd'hui Port-Say vit et vit bien et forme une agglomération intéressante de plus de cent cinquante Français.



Port-Say, tel qu'on le voit de la frontière du Maroc (Oued Kiss).

Le lieutenant de vaisseau Say, fier à juste titre du résultat obtenu, ne songe pas encore à se reposer, et, pour décupler l'importance du nouveau centre et rendre incontestable l'utilité de sa création, pense à la doter d'un port : déjà les digues s'avancent dans la mer, les rochers s'ajoutent aux rochers. Bientôt des quais auront achevé la métamorphose de ce coin de frontière.

Il est bon de faire halte quelques jours à Port-Say avant d'entreprendre pour la première fois une chevauchée au Maroc : le perpétuel va et vient de ces Berbères vous acclimate avec leurs mœurs, leurs idiomes, leur cuisine, et, ce ne sera pas, pour les étapes à venir, un secours inutile que de s'être ainsi façonné l'esprit et l'estomac aux épreuves inévitables, dans le calme bienfaisant et l'atmosphère familiale des hôtes de Port-Say.

De Port-Say, rien de plus aisé que de s'élancer à la conquête pacifique du Maroc pittoresque, sans compter que la petite ville ayant tour à tour accueilli et choyé partisans du Sultan et partisans du Prétendant, on sera assuré d'une réception toujours amicale, le plus souvent cordiale, au cours des pérégrinations à venir.

Hier, j'ai franchi l'oued Kiss, une jolie petite rivière tout encombrée de lauriers-roses et où des petits enfants nus pêchaient des poissons argentés avec des lignes rudimentaires. Ces enfants étaient des petits Marocains des Oulad Mansour ; j'étais au Maroc.

Je suis, dès l'abord en *bled maghzen*, c'est-à-dire en pays effectivement soumis au sultan Abd-El-Aziz : la meilleure preuve est cette Kasbah de Saïdia une pseudo-forteresse, où s'abritent, le danger venu, les tribus des Oulad Mansour, dont la plaine féconde s'étend jusqu'à la célèbre Moulouïa.

Une vaste cour, encadrée sur les faces d'un carré de deux cents mètres de côté, d'une muraille de cinq cents mètres de hauteur, à créneaux réguliers. Orientée Nord-Sud et Ouest-Est, la seule porte d'accès ayant été ména-

gée au milieu de la face Ouest, elle ne renferme à l'intérieur que des tentes éparses, quelques broussailles et les traces manifestes d'un campement récent de plus grande importance. A huit jours de date, en effet, j'aurais trouvé là la mehalla du sultan ; elle est en route, *emchi el bled*, pour maintenir le Prétendant qui, allié désormais avec Bou Amama, razzie les tribus, mitraille les villes, comme Aïoun Sidi-Mellouk, et demain occupera Oudjda.

Et le *caouah* servi, en l'absence du pacha (gouverneur militaire opposé à caïd, gouverneur civil), Sidi el Adjenan, parti guerroyer dans les Beni-Snassen, son kalifat, le caïd Abdallah, nous accueille avec la plus parfaite amabilité. On cause le moins possible des évènements de l'heure. Il m'est impossible de nier, en effet, que bien pauvre est l'armée du Sultan, dans cette partie du Maroc, bien puissantes les troupes du Prétendant, servies utilement par une artillerie de montagne. Toutefois, n'ayant pas négligé de faire expédier en sûreté, par barque, sur Tanger, les petites économies faites, pacha et caïd envisagent sans trop d'appréhension l'avenir. Les gens du maghzen sont résignés et comme je demandais à l'un d'eux, le fameux Er-Roukina, pourquoi il abandonnait la lutte :

— Il n'y a plus d'herbe! me répondit-il, voulant m'exprimer ainsi l'extrême dénuement des fidèles d'Abd-El-Aziz.

J'ai retenu l'expression pour son charme dénué d'artifice et son poétique réalisme.

La résignation n'est pas si grande dans les tribus d'alentour, dans ces plaines riches et fertiles, plus qu'au-

cune plaine d'Algérie; les labours ont été rares, car feraient la récolte trop probablement ceux qui n'auraient pas semé. Et ces pauvres Oulad Mansour, ces pauvres Beni Snassen, sans cesse entre l'enclume et le marteau, je veux dire les troupes du Sultan et les armées du Prétendant, n'ont pas une minute de tranquillité. Razziées aujourd'hui par l'un, elles razzieront peut-être à leur tour demain, pour après-demain être à nouveau razziées encore. Chaque razzia, c'est d'ailleurs une perte d'hommes et quelques têtes salées transportées à dos de mulet et exposées soit aux murailles d'Oudjda et de Fez, soit aux tours de Taza. Et pourtant, bien que beaucoup parmi ces tribus désirent le repos, souhaitent un travail exempt d'inquiétudes, je ne crois pas qu'elles soient déjà prêtes à accueillir favorablement le roumi qui viendrait à leur secours pour rétablir l'ordre, quand bien même ce roumi serait un français.

En attendant la préparation des *tadjinn* de poulet au piment et aux aromates, que l'on va bientôt nous servir, le caïd Abdallah nous fait visiter l'enceinte de la kasbah. Il sait que je suis un lettré de Paris et m'autorise volontiers à me servir de ma *machina,* ma jumelle photographique. Nous passons à travers la cour immense et voici des prisonniers chargés de chaînes; l'un d'eux est mort hier dans cette case de terre sèche et reste encore enchaîné avec ses compagnons de captivité. Je presse le pas.

Voici une quantité considérable de sacs de farine; mais au toucher, ils sont durs comme des blocs de pierre.

— Ah! me dit Abdallah, il y a eu beaucoup d'orages,

ces jours-ci, et nous n'avons rien pour mettre ces sacs à l'abri. Mais le Maghzen est riche ; il paiera....

Que leur importe à eux-mêmes, en effet, puisque « le maghzen est là » et que — c'est le serviteur du pacha qui me l'assure — les Français ont prêté beaucoup d'argent au maghzen !

N'empêche que si cette insouciance est générale et si les pluies d'orage se renouvellent, un nouvel emprunt, la guerre aidant, sera tôt nécessaire.

Nous rentrons chez le kalifat. Inutile de retracer les services du repas traditionnel... ni les ultimes hoquets réglementaires. On cause et, à mon grand étonnement, ce sont des invitations à m'établir dans le pays.

— Tu vois, nos terres sont fertiles, je te les céderais volontiers.

— Quand ?

— Quand je serai certain qu'elles sont à moi.

Ceci dit pour montrer tout à la fois le bon vouloir des Marocains et la constitution foncière indéchiffrable du pays, rendant impossibles toutes transactions, partant toute pénétration pacifique, tant qu'un agent consulaire de France ne sera pas là pour authentifier les actes.

Et la conversation reprend :

— Tu as vu nos farines perdues et nos orges mouillées ; si tu venais ici, tu nous construirais un vaste abri pour tout cela et *nous te paierions...*

Et puis, la Moulouïa est un grand fleuve ; elle a toujours beaucoup d'eau ; on pourrait faire un barrage et irriguer toutes ces plaines, et alors argent beaucoup : *flouss besef.*

J'étais quelque peu décontenancé ; je me remémorai mille et une conversations avec nos nomades algériens, avec nos Kabyles du Djurjura et nos Ksouriens du Sud.



Le Lieutenant de vaisseau Louis Say, créateur de Port-Say.

Quelle mentalité différente ! Des Arabes travailleurs, sachant le prix des choses, appréciant l'importance des irrigations et projetant sérieusement des contrats d'as-

sociation pour l'établissement de travaux sur leurs rivières.

Ce Maroc, où je me trouve, malgré sa parenté étroite avec tout le monde de l'Islam, présenterait-il des caractères si opposés avec lui ? J'avouerai qu'il ne faudrait



Intérieur de la Kasbah de Saïdia. (Au milieu, la prison ; au fond, les sacs de farine avariée.)

pas juger de tout le Maroc par ce coin de notre frontière ; on ne le verra que trop par la suite. Seulement, je me félicite d'avoir pu, ici même, toucher du doigt le pourquoi et le comment de semblable métamorphose. La leçon est bonne à retenir ; l'exemple est utile à suivre.

Un murmure que j'ai entendu toute la matinée, à

mon approche des tentes ; d'où les enfants accouraient pour me saluer au passage, le chuchotement d'un nom, toujours le même, pendant plus de trente kilomètres, de douar en douar, serait peut-être le mot de l'énigme. Voyant un roumi à cheval parcourir le pays, tous et chacun ne savaient que dire en m'abordant : « Msieu Say ! Bonjou, Msieu Say ! »

Et, de fait, on doit le reconnaître, si j'ai pu en toute sécurité franchir la frontière, si demain, je peux parcourir impunément les terrains des Kebdana farouches, c'est que depuis quatre années, sur les bord de l'Oued Kiss, un Français, M. Say, a établi son camp, fait travailler les indigènes, les paie, a rendu possibles les échanges commerciaux et, de proche en proche, est devenu l'ami, presque l'associé en définitive des agriculteurs de la plaine, des éleveurs de la montagne, voire des marins *bocoyas* du Riff si redouté.

Je n'en dirai pas davantage, mais je reste convaincu que si l'on a raison de prêcher la pénétration économique du Maroc, voici quatre années qu'elle fournit des résultats tangibles dans ces régions du Moghreb oriental. C'est de la multiplication progressive sur tous les points de la frontière de terre et de mer d'entreprises audacieuses et persévérantes, comme celle de Port-Say, que l'on doit attendre la pénétration pacifique et définitive du vieil empire du Moghreb.

La nuit est venue. Je vais m'étendre sur la natte tressée d'alfa que vient d'apporter le kalifat. Demain, nous remonterons la Moulouïa pour gagner Charrar, à travers les Kebdana, fidèles alliés du Prétendant.

CHAPITRE III

VERS LE PRÉTENDANT

CHAPITRE III

Vers le Prétendant.

Hier, dans le pays provisoirement soumis au Sultan ; aujourd'hui, en plein massif montagneux du *Bled Siba*, chez les Kebdana, où je serais mal venu à prononcer le mot rogui, qui signifie simplement : le brigand. Pour tous les Marocains qui m'entourent et pour tous ceux qui campent sous Taza, le prétendant c'est *Sidna*, le seigneur, et si l'on complète l'appellation, c'est pour le désigner sous le nom du frère aîné du sultan : Moulay-Mohammed.

Cela dit pour préciser l'importance que peut prendre en ces pays un faux geste, une parole imprudente, je me demande encore après les quarante-sept kilomètres que je viens de faire, pourquoi ce pays-ci est plus intraitable que celui où je me trouvais hier. Ce sont mêmes champs d'orge, mêmes étendues de lentisques, mêmes plateaux mamelonnés, incultes ou fertiles au bon gré du propriétaire qui a travaillé le sol ou l'a laissé en friche. Toute cette vallée de la Moulouïa, que je remonte depuis

son embouchure, à une lieue à peine des îles Zaffarines — préside espagnol admirablement situé et dont les possesseurs actuels n'ont su rien tirer — est prodigieusement riche. Un delta du Nil en miniature ; des crues fertilisantes, un limon surchargé d'engrais et de débris de



Le troisième gué de la Moulouïa, vers le marché des Kebdana.

végétaux, et à part un seuil de largeur restreinte, quatre cent mille hectares, en terrain plat, ne demandant pour produire que la volonté du laboureur.

Jusqu'au gué, Si ben Aïssa m'avait accompagné. Après il fallait obtenir l'agrément du caïd du Prétendant. Justement, c'était un jour de marché chez les Kebdana, et, ayant attendu deux heures, trois cavaliers se

sont enfin signalés. Ce sont les envoyés du caïd qui m'invitent à franchir le fleuve :

— Tu seras bien reçu parmi nous, tu ne manqueras de rien et notre maître serait heureux de te voir.

Je me laisse aisément convaincre. Je sais quel prix attache le Prétendant à la visite de son camp par des Français. Des précédents aussi sont là pour faire s'évanouir les dernières craintes.

J'arrive en plein marché, une multitude de Marocains propres, vigoureux, me regardent curieusement, mais sans aucun signe apparent de malveillance. Je remarque l'armement de tous ces Berbères; chacun porte en bandoulière un fusil moderne soigneusement entretenu, parfois même enveloppé dans un fourreau de laine. A la ceinture, une double rangée de cartouches Mauser, Remington. Je suis stupéfait d'apercevoir aussi quelques Lebel : les pillages et les attaques incessantes dans la vallée de la Zousfana ont porté leurs fruits et le Maroc est bien armé. Il est moins facile de savoir si les munitions sont abondantes. Je crois ne pas me tromper en affirmant que chaque indigène porte sur lui toutes ses réserves; il est juste d'ajouter que la contrebande de guerre n'a jamais été plus aisée et plus prospère.

Dans de petites huttes basses, creusées à flanc de coteau et couvertes d'un chaume de lenstiques desséchés, des négociants arabes, quelques juifs aussi, s'efforcent d'écouler leurs marchandises : des cotonnades d'importation anglaise, des bougies et du savon, des allumettes algériennes ou belges et, en quantité inimaginables, des

pains de sucre d'un kilogramme environ, enveloppés de papier bleu.

Sur le flanc de la colline, des troupeaux de chèvres, de beaux moutons, des bœufs de taille moyenne paraissant bien en chair. Au bas, dans une dépression du plateau, l'abattoir en plein vent, c'est-à-dire quelques perches fichées en terre et où l'on suspend les bêtes destinées à la boucherie. En moins de cinq minutes, l'opération est faite, l'animal dépouillé, dépecé, cependant qu'une forte odeur âcre de sang répandu sur une terre surchauffée monte et vous prend à la gorge.



Le marché.

Le caïd m'invite à prendre le *caouah* inévitable, et

peu à peu, la glace rompue, nous voilà les meilleurs amis du monde.

— Je désirerais rendre visite à Sidna Moulay Mohammed.

— Oh! m'assure le caïd Kouba, *oudar besef*, c'est bien difficile!



L'abattoir en plein vent.

Il m'explique l'activité singulière du Prétendant. Le pays est en ébullition : la trahison d'El Aioun Sidi Mellouk a été vengée; demain, on marchera sur Oudjda. D'ailleurs, la moisson est rentrée dans les silos et le Rhamadan est proche... Il faudra châtier les Oulad Mansour qui ont été deux fois traîtres.

Et ce sont, avec toute l'emphase orientale, les appel-

lations louangeuses de Moulay Mohammed : le très puissant, le bras fort, le seul sultan. On me vante le nombre de ses fidèles, la puissance de son armée qui fait trembler les murailles à son approche, etc.

Je cause longtemps encore ; je me laisse dire que la France a tort de combattre contre les tribus du Prétendant, que nous devrions rester neutres, car Moulay Mohammed n'est pas hostile aux Français, mais seulement aux Espagnols et aux Anglais ; que c'est impolitique d'avoir prêté l'argent au sultan de Fez, qui n'est pas le vrai sultan et ne saura nous rendre ce que nous avons donné, puisque avant peu il ne sera plus sultan... Je laisse dire, me contentant de répondre que je sais l'accueil bienveillant qui fut toujours réservé à mes compatriotes chez *Sidna*... (1)

Je voudrais mettre au jour mes notes, et je ne sais comment faire ; je me remémore les précautions des voyageurs, au Maroc, pour écrire, sans être soupçonné : dois-je faire comme eux ou user d'audace ?...

L'audace eût été inutile : sur le tapis où je vais m'étendre cette nuit, on a déposé une bougie de qualité médiocre, c'est vrai, mais une bougie et le caïd Kouba me dit fort simplement :

— Tu vois clair pour ton métier de *thaleb* (écrivain) ; tu n'aurais pas ce privilège, si tu étais dans une tribu de l'usurpateur...

Quelles métamorphoses du vieux maghzen ! Ne suis-je pas en droit de soupçonner singulières semblables

1. *Sidna* : mot à mot « notre maître », vocable usité au Maroc pour désigner le Sultan.

façons d'agir et ne faut-il pas voir dans ces prévenances inimaginables la preuve de passage d'un Français, de Français peut-être haut placés dans ces affaires de soulèvements dynastiques. Et la personnalité du Prétendant m'absorbe ; j'ai hâte de franchir les dernières étapes qui me séparent de ce mystérieux personnage. Je voudrais être déjà dans son camp et je m'endors le mieux du monde, résolu à rêver fantasias échevelées, sanglantes mêlées, supplices terrifiants.

... A mon réveil, un personnage imposant dans son burnous blanc et ses cafetans oranges, me souhaite le bonjour, dans un excellent français. Il me décline ses noms et qualités, c'est le conseiller du Rogui, Delbrel.

Parisien de Paris, Gabriel Delbrel quittait la France à dix-neuf ans pour tenter la fortune en Algérie. A peine arrivé à Oran, en 1891, des commerçants qui s'intéressaient à son audacieux esprit d'initiative le mirent en relation avec des notables du Dahra marocain. De suite, il songe à mettre à profit ces recommandations et part pour Oudjda, traverse toute la région où se déroulent aujourd'hui les événements qui mettent aux prises Sultan et Prétendant et arrive à Fez.

Là, les circonstances le servent : il est présenté au sultan Moulay-Hassan, qui le prend à sa cour ; il accomplit, en cette qualité, diverses missions dans l'Est marocain, et est même envoyé, avec Moulay-Aomar, comme conseiller lors d'une petite expédition. Puis, Moulay-Hassan, appréciant de plus en plus son intelligence, le

décide à l'accompagner dans son expédition au Tafilalet (1893).



G. Delbrel.

Ce fut l'occasion pour Delbrel de faire les relevés topographiques des célèbres oasis, relevés qu'il déposa, à son retour, entre les mains du commandant Derrécagaix,

du service géographique de l'armée, et qui ont servi à l'établissement de la carte de ces régions, jusqu'alors totalement inexplorées. Il fait sur son voyage au Tafilalet une intéressante conférence à la Société de géographie de Paris (Novembre 1894).

Le voici de nouveau au Maroc. Toujours avec Moulay-Hassan, il parcourt l'oued Guir, visite le Grand-Atlas, relève les sources des fleuves marocains, etc... Ses itinéraires servent à établir les premiers documents cartographiques de M. Flotte de Roquevaire.

Le sultan l'envoie encore à Merrakech, avec son fils aîné, Moulay-M'hamed; puis il lui fait donner des leçons d'aquarelle à son cadet Abd-El-Aziz. Moulay-Hassan meurt; Abd-El-Aziz lui succède et garde auprès de lui, jusqu'en 1898, G. Delbrel.

A cette époque, M. Laferrière, alors gouverneur de l'Algérie, charge Delbrel d'une enquête sur l'organisation politique du Maroc, l'influence des sectes religieuses, le nombre et l'importance des zaouias, etc... Delbrel s'acquitte de sa mission dont les résultats et les cartes profiteront au commandant Levé, de la façon la plus brillante, et ne se repose de ce labeur que pour en entreprendre un autre, sur les ordres du général de Ganay. Il s'agit d'une étude pratique de pénétration militaire dans l'Est marocain: toujours avec cartes à l'appui, Delbrel envoie à la direction des affaires indigènes, à Oran, un rapport détaillé sur l'emplacement des sources, des pâturages, le nombre des animaux de selle, de bât, les tribus de la frontière, le nombre et la nature des armements qu'ils peuvent mettre en ligne, etc... (1898-1899).

Delbrel rejoint alors la cour d'Abd-El-Aziz, à Merrakech : là, que se passe-t-il ? Il est malaisé de le savoir au juste. Il appert pourtant que l'ascendant exercé à la cour du Maroc par le Français Delbrel gêne visiblement les influences anglaises, et surtout le fameux Mac-Lean. Des difficultés diplomatiques surviennent, qui aboutissent à



En route pour le camp du Prétendant.

l'inqualifiable arrêté d'expulsion pris contre Delbrel par notre légation (1900).

Mieux averti de la valeur de Delbrel, le gouverneur Revoil permet à notre compatriote de rentrer au Maroc afin de négocier avec le Maghzen l'autorisation d'établir des centres commerciaux sur la frontière, notamment à Aïn-Beni-Mattar, aujourd'hui occupé (Septembre 1902).

Puis, c'est la révolte de Taza qui éclate : on affirme que c'est son ancien compagnon d'armes, Moulay-M'hamed, qui lève l'étendard de la révolte : Delbrel accourt. Depuis lors, toujours aux côtés du Prétendant, notre compatriote rend les plus signalés services à sa cause et en est récompensé par la plus entière confiance que lui témoigne Moulay-M'hamed.

Pour le moment, je tire cette seule conclusion que ma tâche sera désormais facile, si Delbrel veut bien me faire accorder un sauf-conduit pour atteindre le camp et je remercie ma bonne étoile qui m'a fait rencontrer, au moment propice, la personne dont la connaissance devait m'être précisément la plus utile.

Delbrel agrée ma requête et veut, bien plus, me servir de guide. Un couscouss vite avalé et nous voilà en selle pour Charrar-El-Aïoun, où nous trouverons l'armée du Prétendant et son Chef.

Heureux les voyageurs qui n'ont pas d'histoire !

CHAPITRE IV

LE CAMP ET L'ARMÉE DU PRÉTENDANT

CHAPITRE IV

Le Camp et l'Armée du Prétendant.

Si l'on m'avait dit avant de quitter Paris que j'assisterais à la remise de drapeaux flambants neufs, tissés d'or et de soie, aux soldats du Prétendant, j'aurais crié à l'impossible. J'ai palpé les étoffes des drapeaux, j'ai détaillé leurs broderies, j'ai curieusement examiné les uniformes à l'européenne de l'armée de « Sidna ». J'ai pu aussi compter les tentes, admirer la richesse de celles du Sultan, du chériff Ouled Sidi ben Aïssa, et du conseiller de Moulay-Mohamed, le parisien Delbrel.

Une première remarque s'impose. On a présenté le Prétendant comme un homme sans ressources, et c'est là une assertion qui jure singulièrement avec ce luxe d'uniformes et d'étendards qui viennent d'être payés, rubis sur l'ongle, *en ma présence*. Un millier d'équipements complets pour l'infanterie : justaucorps de drap rouge avec pattes et cols bleus, croissants d'or aux manches, au col et à la chéchia rouge ; trois cents uniformes d'artilleurs sur le même dessin, mais en drap bleu avec pattes rouges, grenades d'or au collet.

Quant aux drapeaux, ils sont superbes. Ceux du Sultan d'abord. Le premier en soie verte avec encadrement et franges or, un immense croissant brodé or au centre : le vert est la couleur du Prophète et sa présence aux côtés de Moulay-Mohamed confirme aux yeux des tribus sa descendance chérifienne ; le second, en tout semblable au premier, mais en soie rouge : c'est la couleur du Maroc ; elle est l'emblème de la puissance impériale. Et puis les étendards des troupes, bleus avec croissant pour l'infanterie, deux canons et des grenades pour la cavalerie.

Et ils ont vraiment fière allure, ces drapeaux que claquent au vent au milieu des roulements des tambours (huit exactement) et des sonneries de clairon (une dousaine). Et les fantassins et les artilleurs ne me semblent pas trop gauches dans leurs uniformes à l'européenne ; ils ne se disent pas gênés non plus par leurs lourds godillots, faits sur le modèle de ceux de nos troupiers. Je note en passant cette intention marquée, qui m'a été exprimée par l'entourage de Moulay-Mohamed, d'habituer peu à peu les indigènes aux modes des *roumis*. C'est assez singulier et au point de vue français trop intéressant pour le passer sous silence. J'aurai à parler tout à l'heure de la personnalité et des intentions du Prétendant ; puisqu'elle défile en ce moment sous mes yeux, esquissons à grands traits son armée.

Celle-ci peut se diviser en armée irrégulière et armée régulière. La première est formée du contingent, souvent assez élevé que les tribus sur lesquelles on opère doivent fournir à première réquisition ; les tribus se prêtent assez

volontiers à ce paiement de l'impôt du sang. L'ardeur belliqueuse étant générale au Maroc et par ailleurs, Moulay-Mohamed étant fanatiquement écouté dans tout l'Est marocain. De cette passion pour leur seigneur, pour Sidna, j'ai eu trop de preuves pour en pouvoir douter.

Je dois dire qu'à la vérité les troupes d'Abd-El-Aziz,



Une « fanfare » marocaine.

celles du moins qui consentent à rester dans les rangs, ne le cèdent en rien, pour leur ténacité et leur acharnement, à celles de leurs adversaires, ce que ces derniers du reste reconnaissent sans difficulté.

La totalité des forces du Prétendant se trouve groupée sous trois chefs différents : Moulay-Mohamed, Bou-Amama, ou plutôt le fils de celui-ci, Mohamed-Si-Taïeb. Au camp

du Sultan, on compte cinq cents cavaliers dits maghzen, tout comme à Fez, cinq cents fantassins et deux cents artilleurs. L'artillerie comprend une pièce de Bange de 80, deux pièces de 7, un obusier et une mitrailleuse. C'est là la cavalerie régulière, augmentée de *façon permanente* par les contingents des tribus comprenant dix-huit cents hommes. L'armement est entièrement composé de fusils Mauser, Gras, Martini et de carabines Remington, avec un approvisionnement total de trois cents cartouches par fusil. Je peux même donner les prix des munitions rendues au camp. En *francs*, les cartouches reviennent de vingt-sept à trente-quatre francs le cent.

Je n'insisterai pas sur la contrebande de guerre qui se fait avec intensité sur toute la côte du Riff ; tout le monde un peu s'y emploie. J'en aurais long à dire si le reporter ne devait avoir, lui aussi, ses secrets. Toutefois, que le maghzen d'Abd-El-Aziz et sa petite canonnière *Sidi-el-Turki* soient impuissants à tout empêcher, c'est fort possible et après tout ne nous regarde pas. Il faut songer que le jour peut venir où ces canons de fusil se tourneront contre nous et il me paraît impardonnable de ne pas avoir prévu une entente facile, pour que nos torpilleurs gardes-côtes et vedettes douanières interdisent un trafic, qui finira par rendre imprenable et intenable, même pour les pacifiques voyageurs, tout le Maroc. J'ai dit.

Quant aux contingents des tribus soumises, il est impossible de les évaluer exactement ; qu'il me suffise, pour donner une idée de leur importance, d'en citer quelques-unes : les Kebdana avec 4.000 fusils, les Gue-

laya (10.000 fusils), les Bocoyas (3.000), les Riata (6.000) et les Hiaïna, les Tsoul, les Branès, les Oulad-bou-Rima, les M'Talsa, les Beni-Oukil, les Oulad Amar, etc., etc.

C'est un véritable sujet d'étonnement que l'aspect de ces deux milles tentes, dont la réunion constitue le camp central du Prétendant, et, à première vue, on ne peut se défendre d'une impression de puissance et de majesté : en tout cas, on peut affirmer que de mémoire de Marocain jamais un *rogui* ne fit montre de telles ressources en cavaliers, en fantassins ; c'est à peine si, dans certaines expéditions de Moulay-Hassan, un déploiement aussi considérable a pu être constaté.

Voici, au reste, la disposition générale du camp : au centre d'un vaste plateau s'élèvent les tentes personnelles du Prétendant, trois grandes tentes coniques et quelques-unes plus petites, espacées sur un terrain qu'entoure complètement un mur de toile, formant un quadrilatère de vingt mètres de côté. Là se trouvent les appartements privés de Sidna ; là vivent les femmes du harem, au nombre de sept, dont trois négresses pour le moment. A l'extérieur et en dehors du mur de toile, des soldats montent la garde et ne cessent de faire le tour par une marche très accélérée ; à l'intérieur, deux négresses armées se tiennent en sentinelles. C'est le lieu sacré, en effet, qu'aucun homme ne peut pénétrer : toutes occupées aux soins du ménage, ces femmes vivent heureuses, et, n'étant distraites par aucune préoccupation extérieure, s'acquittent à merveille de leur besogne ; la cuisine du Prétendant, grâce à elles, est succulente, et j'en sais quelque chose.

Lorsque le Prétendant quitte ses appartements privés, il se rend dans une immense tente, ouverte sur trois côtés, et placée à cinquante mètres en avant, sur un terrain entièrement déblayé, que l'on nomme la place du Grand-Mechouar : un cordon de troupes d'infanterie délimite cette place en en surveillant les abords. La tente d'audience est entièrement doublée de draperies aux couleurs chérifiennes, du rouge et du vert; des armes sont suspendues aux parois; deux sièges sont disposés sous la tente, l'un cannelé en bois courbé, dont se sert toujours Moulay-M'Hamed, l'autre, en cuivre, est un travail des gens de Bou-Amama, qui l'ont offert en présent au Prétendant. J'aurai décrit très exactement la tente d'audience, en mentionnant un gros coussin de cuir, sur lequel le Prétendant ne manque jamais de poser ses pieds, et parfois sa canne de bois noir à torsades, puis une sorte de bureau portatif contenant des lettres et des papiers, à la manière d'un portefeuille immense, entr'ouvert.

Devant la tente, à deux mètres de distance, est étendu un large tapis de Rabat, où s'assoient les visiteurs, à la mode arabe évidemment, c'est-à-dire accroupis sur les talons. Près de là, se tient le caïd Mechouar, qui sert d'introducteur, un certain Si Djilali, de la tribu des Riata. Et c'est, quatre et cinq fois chaque jour, la présentation solennelle des notables des tribus venant rendre leurs hommages à Sidna Moulay-M'Hamed, solliciter son appui, implorer sa justice, pour trancher tel ou tel différend, etc.

Une pièce de montagne en bronze ne manque jamais



Défilé des troupes d'infanterie du Prétendant sous le commandement des caïds Mia, de Moulay-M'hamed.

alors d'honorer de ses détonations les hôtes du Prétendant ; et, en revanche, les délégués des tribus reçus en audience, placés sur une seule ligne devant la tente, tirent des salves à balle, par-dessus les têtes. Ceci fait, tous de se prosterner par trois fois, en criant l'invocation consacrée : *Allah i barek amar Sidi!* (Dieu bénisse la vie de notre Seigneur !). En dépit de l'habitude quotidienne de pareilles manifestations plusieurs fois répétées, le spectacle ne cesse de m'apparaître comme des plus imposants, très émotionnant même, quand l'on songe qu'avec une fidélité imperturbable, ces mêmes hommes, qui se prosternent ainsi devant le descendant du Prophète, se lèveront demain comme ils se sont levés hier, courageux et fiers, pour le défendre en bravant la mort.

On comprendra, après avoir vu et admiré en détail le camp du Prétendant, combien je désirais avoir sur ce personnage des détails précis, combien grande aussi était ma volonté de le voir. En attendant qu'une audience me fût accordée, Delbrel, dans d'interminables causeries sous sa tente, me narrait l'odyssée du Prétendant dans les termes que voici :

Le rogui ! Bou-Hamara ! voilà les expressions qui servent, depuis trois ans, à désigner dans la presse européenne le Prétendant marocain. Or, c'est de Fez, et par ordre du maghzen d'Abd-el-Aziz, qu'on a ainsi tenté, dès l'origine du soulèvement berbère, d'en écraser le chef sous le ridicule d'un sobriquet.

Le rogui ! Jadis, sous le règne de Sidi Mohammed, un individu de la tribu des *Rouga*, dans le Gharb, tua

son caïd et, à la tête de quelques partisans, marcha sur Fez. Le sultan eut vite raison de ce perturbateur et, quarante-huit jours après son départ, on trouvait son cadavre dans le Zerhoun, où il avait été massacré. Depuis, le maghzen s'est toujours efforcé de railler les agitateurs et les prétendants en les affublant de ce mot malchanceux de « rogui ».

Bou-Hamara ! « l'homme à l'ânesse » ! une autre insulte gratuite, dont l'origine est une coutume du Prétendant que l'on a dénaturée. Au camp, voici ce qui se passe, en effet : lorsque des prisonniers sont capturés et que l'on reconnaît parmi eux des anciens défenseurs du Prétendant, celui-ci, pour punir les traîtres, leur réserve de durs châtiments : c'est sur une ânesse, que l'on promène à travers le camp les mauvais soldats, qui doivent être châtiés : d'où le vocable l'homme à l'ânesse, qui serait, en somme, un surnom de nature à accroître le prestige du Prétendant, alors que les récits répandus signifieraient tout autre chose.

Je passe sur bien d'autres interprétations mensongères, qui servirent à désigner le Prétendant sous le nom d'un joueur de flûte vagabond, Djilali Zeroni, etc., etc. Une chose est évidente, c'est que tous ces vocables sont inconnus dans toute la vaste région qui lui est soumise.

C'est Moulay-M'Hamed, le nom même du frère aîné du Sultan régnant qui est unanimement employé. Tous les indigènes, d'accord en cela avec leurs aspirations et la coutume de la cour marocaine, se servent aussi de l'expression Sid'na, mot à mot *notre maître ;* mais, le plus

souvent, ils joignent les deux termes et ne tarissent pas d'éloges sur leur sultan *Sid'na Moulay-M'hamed.* C'est un indice déjà, qui prouve que ce que l'on a appelé la révolte de Taza présente un caractère très particulier ; ce n'est point, au su de tout l'Est marocain, un vulgaire agitateur qui combat contre Abd-El-Aziz, mais bien un légitime successeur au trône de Moulay-Hassan, un descendant du Prophète, à la fois par conséquent le chef religieux et politique qui convient au Maroc.

On conçoit qu'Abd-El-Aziz ait tout intérêt à nier l'évidence et à qualifier de brigand l'homme qui, depuis trois années, ne cesse de combattre avec succès contre lui. Mais des preuves existent, suffisantes pour prouver la fausseté des fables imaginées par Abd-El-Aziz et authentifier la personnalité du Prétendant Moulay-M'Hamed. Je résumerai ici brièvement ces preuves.

Moulay-M'Hamed, évincé du trône à la mort de son père, par les intrigues du grand vizir Ba-Ahmed, qui craignait son intelligente ardeur, fut enfermé à la kasbah de Mékinez ; là, il sut se créer des intelligences précieuses, et, aux fêtes de Si-Aïssa, en 1898, le fils du pacha Amou, gouverneur de Mékinez, facilitait son évasion et, pour lui permettre une fuite assurée, remettait à Moulay-M'Hamed une provision de route de 200 napoléons : au Maroc, seuls ont une valeur les louis à l'effigie « du dernier sultan des Francès ».

Grâce à ce secours, Moulay-M'Hamed réussit à s'embarquer pour l'Algérie ; il descend à Oran où, pour éviter les indiscrétions, il se fait appeler Djilali Zeroni. Puis, successivement, il se rend à Tlemcen, à Aïn-Temouchen,

pour éviter de froisser les susceptibilités de l'administration. Il est obligé, en définitive, de gagner la Tunisie, où il change de nom une fois encore et, pour des raisons analogues, se fait connaître comme étant le commerçant Moulay Lahoussin. Toutefois son séjour, tant en Algérie qu'en Tunisie, avait été mis à profit pour déterminer en sa faveur un mouvement insurrectionnel dans le Rif et chez les Ghiata : à Tlemcen, il avait convaincu à sa cause un indigène qui mérita, par son dévouement, de devenir son grand vizir, Si Salah. Si bien que lorsqu'ayant quitté Tunis, pour gagner ses partisans, au Maroc, le soulèvement était devenu général et c'était au nom de Moulay-M'Hamed que la lutte était déclarée.

On sait le reste; du moins, n'entre pas dans ce récit la narration des faits et gestes du Prétendant à Taza, sous les murs de Fez ou encore dans cette région de l'Est marocain où il se trouve actuellement.

Ma hâte grandissait, on le conçoit, de voir le personnage mystérieux que nous appelons en Europe le *Rogui*, ce qui est synonyme, à peu près, de brigand, mais qui est vénéré dans tout le Maroc comme un véritable chérif, ou descendant de Mahomet, comme le souverain légitime du pays ; je dus attendre cependant tout un jour, les occupations de son Excellence étant fort nombreuses; il est vrai que je tombais mal, au lendemain de la prise par son armée de la fameuse et importante kasbah d'Aïoun Sidi Mellouk ; il avait d'impérieux devoirs à remplir, notamment celui de juger les prisonniers faits à l'ennemi.

Enfin, le moment convenu, je suis introduit devant

la grande tente d'audience. *Sidna*, appuyé sur le pommeau de la canne à torsades noires et assis sur le fauteuil dont j'ai parlé, me fait signe de m'asseoir après les triples révérences d'usage.

Ce que nous nous dîmes importe peu, car notre conversation fut seulement un échange de politesses banales; j'étais d'ailleurs tout entier occupé à examiner mon personnage, un homme dans la force de l'âge, aux traits basanés, mais d'une grande régularité et dont le visage est plaisamment encadré d'une courte barbe noire; l'ensemble de la physionomie est des plus sympathiques et très noble.

Je remerciai Moulay-Mohamed de sa bienveillance et de l'autorisation qu'il m'avait octroyée de visiter son camp, dont je louai l'ordonnance autant par hommage rendu à la vérité que par courtisanerie obligatoire. Là-dessus, je pris congé. Delbrel me retint à dîner et j'eus ainsi la bonne fortune de faire honneur à la cuisine du Prétendant qui, toute marocaine qu'elle fut, n'en est pas moins fort réjouissante.

Après le dîner, un spectacle m'attendait: quelque effrayants qu'en soient les détails, il ne m'appartient pas de les celer, car c'est une page d'histoire des mœurs du Maroc révolté.

Parmi les prisonniers faits la veille à El Aïoun Sidi Mellouk, se trouvait un malheureux du nom d'Ackmet qui avait fait partie pendant assez longtemps de l'armée régulière du Prétendant. Puis le désir de courir à sa fantaisie, la fatigue aussi de toujours guerroyer sans espoir de repos, lui mirent un beau jour dans la tête l'idée de

déserter. Mal lui en prit puisque, peu après, le hasard des combats le faisait tomber entre les mains de celui qu'il avait trahi.

Le Prétendant, mis au courant des antécédents du captif, résolut de dégoûter à jamais ses soldats de l'envie de trahir et décida en conséquence que l'infortuné Ackmet subirait un supplice qui pût servir de terrifiant exemple. C'est à ce supplice, qui dépasse en horreur tout ce que l'on peut imaginer, qu'il me fut donné d'assister.

Ackmet était un grand gaillard d'une trentaine d'années au plus : on lui fit endosser deux djellabas de laine épaisse — la djellaba est une sorte de burnous à manches courtes et larges — et il fut amené, dans cet accoutrement, au milieu du camp. Là, on bourra, sur lui, cette culotte flottante qu'on nomme *seroual*, de paille finement hachée. Puis, ayant versé sur les vêtements du malheureux le contenu de deux bidons de pétrole et s'étant assuré que la paille et la laine étaient bien imbibées, un nègre s'approcha d'Ackmet, le ligota au tronc d'un térébinthe mort depuis longtemps et y mit le feu.

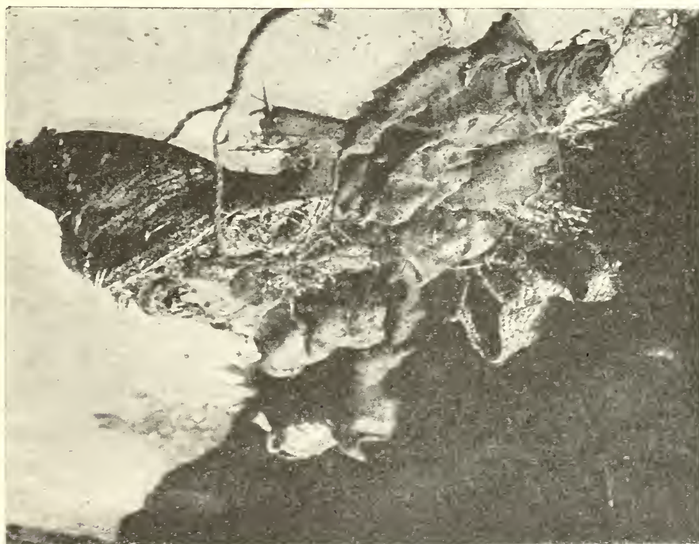
Ce fut, de suite, une flamme immense et lourde de fumée qui monta vers le ciel en même temps qu'un cri atroce de douleur intense, indéfinissable, inhumaine. Dans l'instant, l'arbre, les djellabas, le seroual rempli de paille et le corps du malheureux Ackmet ne furent plus qu'un horrible brasier. Un héraut d'armes parcourait le camp cependant, à cette heure même, et proclamait à haute voix :

« Ainsi périsse, par Allah, quiconque aura renié ses engagements et trahi Sidna ».



Les trophées du Prétendant exposés sur les murs de la Posada.

Le lendemain, lorsque, hanté par cette vision, je me mettais en marche pour fuir un tel pays, je passai près du lieu du supplice : un petit amoncellement de cendres chaudes, d'où suintait une sorte de suie noirâtre, témoignait seul du drame de la veille. Je me mis en selle,



Le chouari et les têtes sanglantes.

tandis que Delbrel, émotionné lui-même plus qu'il ne le pouvait laisser paraître, me disait à l'oreille :

« Il faut voir et juger ces choses non pas comme des Européens depuis des siècles nourris de civilisation, mais selon les mœurs primitives de ces gens qui ne trouvent aucune cruauté dans de telles pratiques. »

Peut-être est-ce vrai ; n'empêche que j'ai vécu là un bien mauvais quart d'heure ; n'empêche que de sembla-

bles habitudes devaient aussi bannir de mon retour la joie et la tranquillité.

En effet, pour assurer ma sécurité, on jugea nécessaire de me donner une escorte, et, comme l'on dit vulgairement, le Prétendant profita de l'occasion pour faire transporter aux extrémités du pays les trophées de sa victoire.

En passant à El Aïoun Sidi Mellouk, mon escorte reçut en effet ces trophées sous la forme de quatre-vingt-quatre têtes, coupées aux cadavres des morts de la bataille et salées, selon l'usage, par les juifs qui suivent le camp. Dans des *chouaris* d'alfa tressé, on avait entassé ces têtes humaines ; il y avait ainsi trois charges de mules.

Et ce fut pendant la journée et toute la nuit le cheminement, devant moi ou à mes côtés, de ces colis funèbres : au moindre heurt du chemin j'entendais le bruit de ces crânes s'entrechoquant ; et aussi mon esprit s'aventurait dans des visions macabres de tous ces spectres s'élançant des chouaris empestés comme pour me barrer le chemin. Parfois une charge mal assujettie s'écroulait tout-à-coup et c'était, sur la piste incertaine, la fuite d'un ou de deux trophées terrifiants et, parmi les chaumes et les broussailles, la recherche des crânes égarés.

Oh ! cette nuit, cette course aux fantômes, cette chasse aux cadavres morcelés !...

Le lendemain, lorsque je quittai la douane du Prétendant pour gagner Melilla, le presidio espagnol où

touchent les paquebots d'Europe, le monstrueux étalage sur une muraille de ces quatre-vingt-quatre têtes hideuses, sanguinolentes, tuméfiées, rongées de vermine, fut le dernier spectacle que me réservait le Maroc révolté.



Encore des têtes-trophées : on remarquera, au centre, la tête de la jeune femme.

CHAPITRE V

LES PRESIDIOS ESPAGNOLS

CHAPITRE V

Les Presidios Espagnols

Me voici sur le territoire de la noble Espagne et je suis tombé dans la plus atroce contrefaçon de la civilisation. Sans doute, à la longue, on s'habitue à coucher les nuits à la belle étoile, une pierre pour oreiller, la terre nue pour matelas, un ample burnous pour couverture : à la longue aussi on se fait au couscouss et au méchoui, au thé à la menthe et à toutes ces odeurs qui montent du sol du Maroc, et des douars, et des kasbahs. Mais que dire de ces relents indéfinissables de l'huile espagnole, plus répugnants que les senteurs des machines des steamers ; de cette nourriture abjecte, nageant dans les flots de cette huile ; de ce vin sans qualificatif possible qui vous brûle la gorge et semble vous y tailler des plaies ; de ce pain, où les dents s'enfoncent comme dans un mastic insipide ; surtout de ces lits, alignés dans des dortoirs, qui ne sauraient vous donner le confortable (!) d'un plancher bien uni.

Tel est tout le luxe ordinaire et extraordinaire des *fondas* espagnols aux présides d'Afrique. Pourquoi me

plaindre ? Ne suis-je pas logé sous le même toit, nourri à la même table que les officiers, qui semblent se trouver très bien, dormir à leur aise et manger à leur faim. Pauvres Espagnols !

J'ai parcouru le territoire espagnol : la vieille cité, aux murailles épaisses comme celles des donjons antiques,



La vieille porte de la citadelle de Melilla.

aux ruelles sinueuses, passant sur des ponts-levis, aux maisons irrégulièrement construites, peintes de nuances diverses, criardes, se heurtant entre elles et jurant avec le ciel, avec la mer, avec le dégradé lumineux des monts Guelaya, qui ferment l'horizon au Sud. Quatre siècles, le Maure a tenu prisonnière l'Espagne dans ses propres murailles. Voici seulement une dizaine d'années qu'elle a

pu, ou mieux qu'elle a osé, cette fière nation du Cid, construire ses maisons dans la plaine toute proche, se donner de l'air un peu, mais si peu.

La campagne d'alentour est riche, une plaine immense et fertile s'étend jusqu'à la *Mare Chica*, la petite mer, que l'on longe en venant de la kasbah de Selouen ; un peu d'initiative aurait vite transformé tout cela en de riches fermes ; des orangeries, des vergers, des pâturages et des champs de blé auraient déjà fait la fortune de Melilla et de ces cinq mille nationaux, si la vertu colonisatrice avait été impartie à l'Espagne.

En fait de colonisation, on semble ne connaître que la colonisation militaire, je veux dire l'art de construire des tours carrées, munies de meurtrières, des tours rondes, garnies d'embrasures pour les canons. On en compte quatorze autour de Melilla, dans un demi-cercle de quatre kilomètres de rayon. Si l'on ajoute à cela des casernes pour 5.000 hommes, des bâtiments pour les prisonniers du bagne, j'aurai tout dit de l'essai de pénétration de l'Espagne au Maroc. Inutile d'affirmer que les routes font défaut, que le moindre monument public est encore dans les cartons de l'architecte, s'il y a des cartons et s'il est des architectes. Je dois noter pourtant la première création dont on doit louer le gouvernement espagnol et la *Junta de Melilla* : un jardin public vient d'être tracé sur deux hectares d'étendue, aux portes de la ville ; il y pousse quelques arbres d'agrément qui ne donnent pas encore d'ombre ; en revanche, des géraniums s'y multiplient dans une véritable profusion de fleurs invariablement rouges.

Si j'excepte une usine électrique pour l'éclairage de la ville, c'est en vain que j'ai cherché la plus petite tentative industrielle : point de réparations de navires, point de charpentiers ; un four à chaux et un autre à briques de très mauvaise qualité ont été rendus nécessaires par



Melilla : le port.

les quelques immeubles que l'on commence à construire. Les sources, d'eau excellente, se trouvent au pied de la montagne ; mais, la montagne est au Maroc, et nul ne songe à y aller capter le précieux liquide que l'on conserve dans des citernes. Sur les chemins, quelques prisonniers se donnent l'air de travailleurs, leur bonnet rond de laine brune à cordon jaune sur l'oreille ; dans les rues, d'autres prisonniers balaient les ordures, et, inva-

riablement, autant de soldats qu'il y a de « bagnards » surveillent ces derniers en causant avec eux.

Il se fait un commerce relativement considérable par le port de Melilla. Mais il n'y a pas encore de port ; il y en aura un plus tard, si on y emploie réellement les huit



A Meillla, sur l'esplanade *Paseo del General Macias.*

cent mille pesetas (1) annuelles que l'on a votées récemment dans ce but. Il n'y a pas de docks, évidemment, encore moins de monte-charges et de grues à vapeur. Des « barcasses » lourdes, moins commodes encore que

1. La peseta espagnole équivaut nominalement à notre franc : il faut toutefois tenir compte de la valeur du change qui a varié ces dernières années de 32 à 38 %.

celles des ports du Maroc, sont les uniques et primitifs moyens de transport.

Mais, au moins, les forts sont-ils en état de défense ? Contre une attaque des Marocains, très probablement oui. Autrement, j'ai vu les canons et les affûts de la place, et, comme je m'étonnais de leur mauvais état, mon guide m'a conté cette histoire :

Il y a quelques temps, une inspection générale des défenses espagnoles de la Méditerranée fut faite. Arrivé à Melilla, le gouverneur ordonne de rendre les honneurs de la place avec le feu de toutes les batteries. On lui fait observer que les pièces ne sont pas et ne peuvent pas être chargées.

— « *Carga o no carga, fuego !* (chargées ou non chargées, feu !), commande d'une voix de stentor le gouverneur... »

Je me reprocherais de dire que toute la puissance de l'Espagne, au Maroc, est dans ce mot : du moins a-t-il le mérite de donner une idée assez fidèle de la fierté castillane et de son aveugle fatuité. Pauvre Espagne !

Parlez à l'un ou à l'autre des citoyens de Melilla, des Marocains, de leurs coutumes, ils ne sauront vous dire que ces mots : *animales*, *brutos*, *etc.*; promenez-vous par hasard avec un Marocain, dans l'unique rue acceptable de la ville, *Paseo del General Macias*, et, de suite, vous devenez suspect pour pactiser avec le *Mauro*. Et il faut voir avec quel insolent dédain, ces fils de toréadors prononcent ce mot *Mauro*.

Il faut avouer que les « Maures » le leur rendent bien : « Espagnol, *ma chi-mle* », me répondent imper-

turbablement tous les Marocains que je croise ; cela se traduirait par notre vulgaire « sale Espagnol ! ». Je vais à la douane marocaine, j'y trouve les gens avec lesquels j'ai voyagé avant-hier et d'autres aussi. Le bruit se répand parmi tous que je suis un Français, et aussitôt on m'entoure, on me fait entendre que les Français sont de braves gens. Joignant le geste à la parole, ils frottent l'un contre l'autre l'index de la main droite et celui de la main gauche en disant : « kif-kif, Français et Marocain ! ».

Je suis retourné à cette douane, appelée à Melilla *Posada el cabo Moreno*, dans une voiture préhistorique : je reste dix minutes dans la demeure de l'*amin* (percepteur du Prétendant), cela a suffi pour que mon cocher espagnol, sans provocation, insultât un des soldats de garde et en reçût un juste châtiment sous forme de coup de crosse dans la tête.

Et ces incidents sont fréquents, presque journaliers : ils disent éloquemment l'irréductible antagonisme des deux races ; ils expliquent le pourquoi de cette lenteur de pénétration des Espagnols arrivant tout juste à occuper, sur les côtes du Rif, quatre kilomètres en quatre siècles. Ils font prévoir toute l'inefficacité des conclusions diplomatiques échangées à Madrid ou à Paris pour la conquête, soit pacifique, soit militaire, de quelque partie que ce soit du Maroc, par l'Espagne. Ils prouvent jusqu'à l'évidence la nécessité où nous sommes de n'avoir aucun compromis avec l'Espagne touchant le Maroc, pour ne pas surexciter le fanatisme indigène, déterminé à ne tolérer aucun joug étranger, mais par

dessus tout prêt aux dernières violences contre quiconque ferait seulement le geste de les livrer à l'Espagne.



Les fossés où s'engouffre la mer dans l'antique orteresse de Melilla.

Il m'est pénible de conter ces choses, car si, à Melilla, tout est critiquable, il est pourtant un éloge que j'ai le devoir de faire, celui des officiers espagnols, qui



Panorama de Melilla.

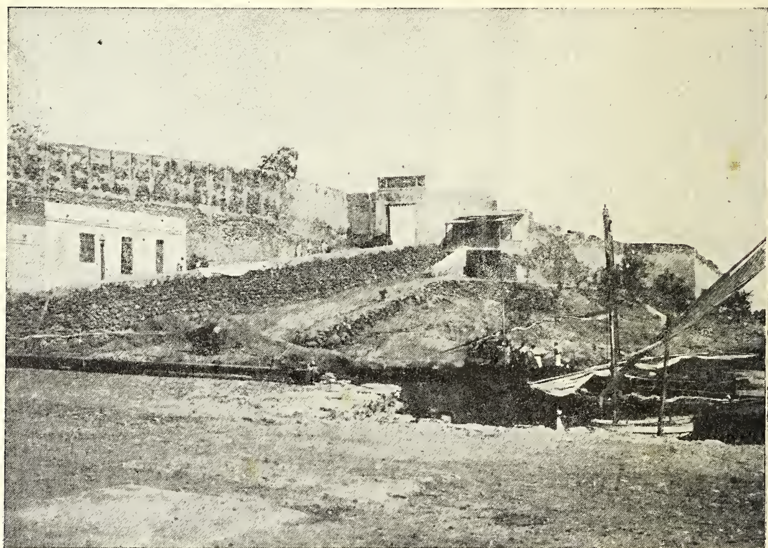
sont d'une courtoisie charmante. Si jamais ces lignes tombent sous les yeux de ceux qui m'ont si bien accueilli, j'en serai marri, car j'aurai, par devoir professionnel, contristé de parfaits gentilshommes.

Les Iles Zaffarines

Il y eut un moment des convoitises ardentes entre l'Espagne et la France pour s'approprier les Zaffarines : en 1846, alors que Mac-Mahon, sur les ordres du gouvernement, tentait par terre et par mer un mouvement vers cet archipel, l'Espagne, prévenue, y envoyait un cuirassé pour y planter le drapeau jaune rayé de rouge. Depuis, l'Allemagne s'efforçait de décider l'Espagne à lui vendre les trois îles *del Congresso, Isabel Segunda* et *del Rey*. Cela déjà est significatif et je comptais y trouver un établissement colonial de premier ordre.

J'y suis venu, j'y suis resté vingt-quatre heures et m'y suis mortellement ennuyé vingt-trois, parce que, avec la meilleure volonté du monde, je n'ai réussi à n'y employer utilement mon temps que de la façon suivante : visite à S. E. M. le gouverneur Andreas, — un prisonnier me sert d'interprète, Son Excellence ignorant tout de la langue française, — douze minutes; visite au bagne, — trois longs bâtiments, bas, sales et fort en désordre, — dix-huit minutes; promenade autour de l'île Isabel Segunda, la seule habitée; promenade en longueur de l'Ouest à l'Est; promenade en largeur du Nord au Sud, — en tout trente minutes.

J'ai eu le temps de visiter minutieusement le phare, le port (une rade merveilleuse en tient lieu), les cafés de l'endroit, représentés par une seule cantine sordide où fraternisent les marins *Sa de mar de Melilla*, les « bagnards » et les soldats vêtus de flanelle blanche à raies bleues du plus antimilitariste effet et chaussés,



Les îles Zaffarines : le débarcadère.

non pas même d'espadrilles, mais de semelles d'espadrilles en alfa, retenues aux pieds nus par deux chiffons d'étoffe...

Dans ce court examen — quand même approfondi — de la colonie de l'Espagne aux îles Zaffarines, j'ai eu le temps d'apprécier à sa haute valeur l'essai d'élevage, devenu fort prospère dans l'archipel. Sur la côte du Nord

presque à pic, sur la mer, une série de *casas* s'échelonne tant bien que mal : dans chacune grouille une foule de ces animaux, qu'on ne pouvait décemment nommer dans une œuvre littéraire avant que Victor Hugo n'en eût donné l'exemple. Et même j'ai été témoin d'un petit incident bien typique. Un porc, une truie et un petit



Aux Zaffarines : le phare et le bagne.

cochon faisaient leur promenade hygiénique autour du phare : deux prisonniers conduisaient le troupeau, et deux soldats, baïonnette au canon, suivaient pour surveiller les « bagnards ». Voilà, démontrée, l'utilité des présides, et le bon emploi des fonds destinés à entraîner l'armée espagnole pour les durs combats à livrer — s'il plait à la diplomatie — aux tribus marocaines.

J'allais oublier les forts : mon guide, que M. le gouverneur veut bien mettre à ma disposition, me conjure de ne pas prendre de notes ni surtout de ne point braquer mon objectif sur les redoutables batteries. Je m'y engage et, en échange, je reçois la permission de mon guide, le bagnard-interprète, de pénétrer dans la place. J'y vois, à ma stupéfaction, cinq gros canons de fonte, vieux d'un siècle, dont deux seulement sont encore montés sur leurs affûts : les autres gisent sur le sol, lamentables.

J'ai fini ma tournée d'inspection. Je ne songe pas à demander bon souper et bon gîte ; mon inséparable chaise longue, sera un lit excellent, quelques conserves un repas très sortable, malgré cet assaisonnement d'huile espagnole dont l'odeur me poursuit.

Pour mieux comprendre toute l'impéritie espagnole aux Zaffarines, il convient de dire deux mots de leur situation et de leur importance.

La côte d'Afrique est généralement inhospitalière. D'Oran à Tanger, il n'est pas de mouillage sûr, ou mieux, il n'en est qu'un : les Zaffarines. Voici comment il est apprécié par les *instructions nautiques* du Ministère de la Marine.

« Ces îles, placées sur une ligne Est et Ouest d'un mille d'étendue, forment à deux milles (quatre kilomètres environ) du cap de l'Eau (Maroc), une excellente rade *abritée du vent de la mer dans toutes directions ;* c'est le seul bon mouillage de la côte ».

Leur importance commerciale est toute dans cette

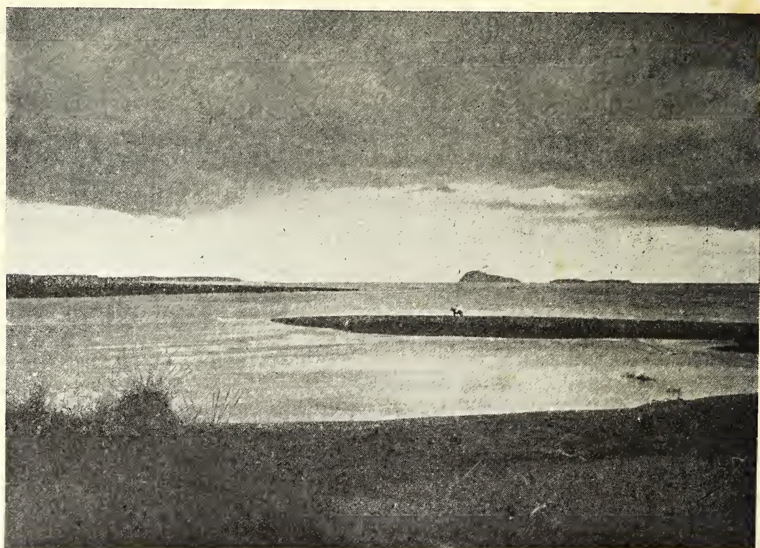
proximité de la côte du Maroc, qu'une digue, facile à construire sur deux kilomètres, avec des fonds maxima de vingt mètres, réunirait au continent; et notez que le cap de l'Eau est voisin de la Moulouïa, cette seule trouée des montagnes du Maroc vers Taza et Fez. Non par Nemours, que des cimes infranchissables sépareront toujours de la plaine des Amgad et des Trifas ; non par Marnia, qui se trouve avec Oudjda à plus de deux cent cinquante kilomètres d'un port d'embarquement, mais par le cap de l'Eau, le Kiss, la Moulouïa, se fera tôt ou tard la grande pénétration économique de l'Est marocain.

C'était l'opinion du célèbre marquis de Suffren qui, dès 1764, écrivait au roi de France : « Si l'on pouvait obtenir du sultan du Maroc l'agrément d'établir un comptoir sur leurs côtes, les îles « Chaffarines » paraissent les plus propres à cet objet ».

Inutile de rappeler leur valeur stratégique, immense pour la France, si elles étaient nôtres ; considérable pour l'Espagne, qui n'a pas su en profiter. Notons seulement que depuis soixante-dix ans en possession des Zaffarines, l'Espagne n'a pas pu s'aventurer sur la côte, qui est distante seulement d'une petite lieue ; il y a plus, en face de ces plaines du Maroc, si fertiles, l'habitant des îles doit demander pain, eau, volailles, œufs, charbon à l'Espagne, les Marocains refusant de fournir quoi que ce soit.

Et ceci me ramène à Melilla : je demandais la raison de cette épouvantable nourriture dont sont victimes les malheureux voyageurs ; un aimable officier m'a avoué que la cause était toute dans le refus séculaire des Maro-

cains, de venir vendre leurs denrées dans la ville espagnole. On ne mange jamais de mouton aux Zaffarines ainsi qu'à Melilla : et l'on est dans le pays même du mouton. Le blé pour faire le pain, l'orge pour les chevaux et les mulets, viennent d'Espagne, et cependant, les



Vue générale : à l'horizon, le *Cap de l'Eau* (à gauche) les îles *Zaffarines* ; au premier plan, l'embouchure de la *Moulouïa.*

plaines d'alentour produisent en abondance blé et orge ; seulement, ce n'est pas pour les « Spagnolo ».

Et au caïd Shedli des Guelaya, qui est le brigand le plus aimable que je connaisse, je demandais si la haine des roumis était bien ancrée dans le cœur des hommes de sa tribu.

— Ah ! me dit-il : les roumis, les chrétiens, pour



Les îles Zaffarines : vue générale de l'*Isla Isabel Segnuda*.

nous, c'est les Espagnols. Mais on a traité ensuite de même façon les Français. Pourtant je t'assure bien que si l'Espagnol maudit n'avait jamais existé, nous n'aurions jamais connu de roumis.

Cette haine est-elle donc faite de ressentiment et de crainte? Que non pas ! Le Marocain exècre l'Espagnol à



Le cap Tres Forcas, vu du haut des remparts de Melilla.

cause de ses brutalités, de ses injustices multipliées ; il l'exècre surtout comme étant un faible, un timoré. Je n'en veux pour preuve que cette belle réponse du caïd Shedli : « Vois-tu, avec les Français, nous avons parfois fait la guerre. Avec les Espagnols, ce n'a jamais été que de la fantasia ! » (Textuel). (1)

1. Loin de notre pensée le dessein d'élever ici un réquisitoire

Quatre siècles d'occupation à Melilla pour n'avoir osé avancer de quatre kilomètres et encore, seulement depuis 1893 ; soixante-dix ans d'occupation aux Zaffarines, voisines de notre frontière algérienne, mouillage unique et inutilisé ; voilà ce que j'ai vu de la puissance espagnole en Afrique.

Inutile en effet de mentionner Alhucemas, et *Penon de Velez*, îlots perdus sur la côte du Riff et dont les bagnes dressent leurs murailles en ruines dans un terrifiant décor de montagnes mystérieuses et de mers désertes. Loin de la route coutumière des vapeurs, sans activité commerciale, sans port, sans plages, sans avenir, on se demande comment les géographes ne leur ont pas donné le nom d'Iles infortunées, qu'elles méritent à plus d'un titre. On ne vit pas dans de tels lieux, le lourd ennui vous y écrase et c'est à peine si de temps à autre la brève apparition d'un messager blanc, le vapeur Sevilla, parvient à dérider les fronts et à faire briller dans vos prunelles, la flamme des espoirs.

Et lorsqu'on a pu, enfin, tel un bagnard, s'évader de ces présides, un malaise profond vous étreint encore, celui qui succède aux nuits de fièvre, secouées de cauchemars.

contre l'Espagne ; mais il importe d'établir une distinction entre les péninsulaires et leurs lamentables *presidios*.

CHAPITRE VI

DE MELILLA A TANGER : GIBRALTAR ET LE DÉTROIT

CHAPITRE VI

De Melilla à Tanger : Gibraltar et le détroit

De Melilla à Tanger, impossible de songer à emprunter la route de terre ! Le massif du Rif, impénétrable, barre la route et jamais l'audacieuse entreprise ne tenta les plus téméraires voyageurs. Les tribus farouches ne sont pas le seul obstacle, un relief géographique très mouvementé, s'étendant en murailles de rochers jusqu'aux flots de la Méditerranée ne laisse courir aucune piste de sable sur les plages absentes. S'il existe une route, il faut aller la chercher dans l'intérieur du pays, et, depuis la remarquable exploration de de Foucauld, voici vingt ans passés, nul Européen n'est revenu de là dire ses impressions de voyage. De la façon la plus banale, j'ai donc renoncé pour cette fois au Rif et à ses forêts, pour admirer et comprendre l'un des plus pittoresques détroits du globe : Gibraltar.

Aussi bien, n'est-ce point quitter le Maroc que de saisir l'importance de la célèbre citadelle posée en travers de ce canal, large de quatre lieues à peine, pour le commander de ses canons : et cette brève excursion au

rocher britannique rendra plus saisissant par la suite le contraste de ces deux mondes, voisins à se toucher, qu'un bras de mer pouvait réunir et suffit en somme à dissocier profondément.

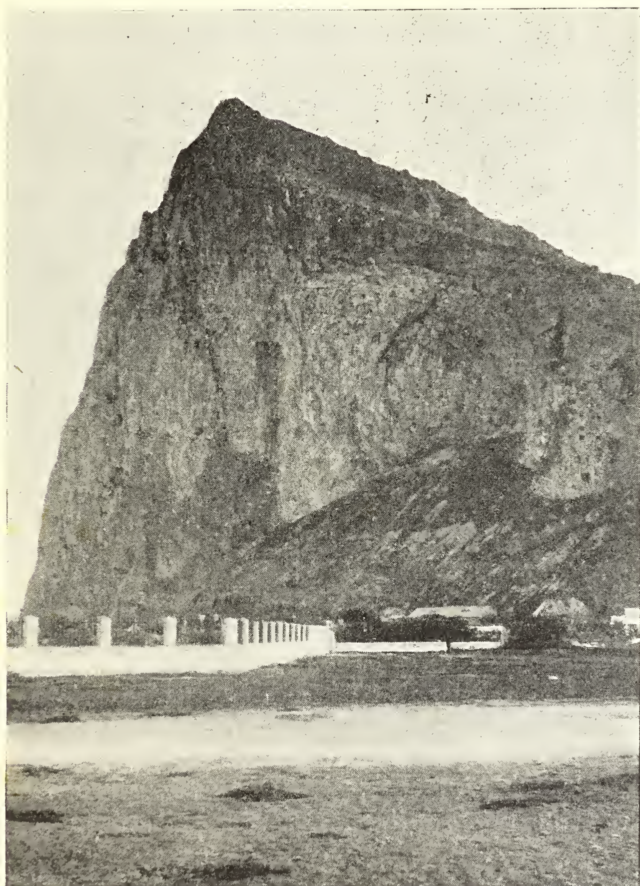
Une montagne bossuée de canons ; une ville entassant à flanc de coteau ses rues étroites, mais propres, où fourmillent des milliers de travailleurs, des nuées de soldats en khaki ; un port avec ses jetées nouvelles venant s'ajouter aux quais anciens ; une rade merveilleuse, vaste à y laisser évoluer toutes les escadres du monde et d'autres encore ; et, par dessus tout cela, un ciel magique, drapant d'immensité cette caserne du léopard britannique, qui n'est qu'un rocher certes, mais le plus formidable des rochers.

On a dit qu'il ressemblait à un lion endormi. Peut-être ; mais lorsque par toutes les fentes de la montagne, le canon tonne, le réveil du lion doit être terrible.

Un sphinx ! Gibraltar, a-t-on écrit. C'est possible et je ne tenterai point de déchiffrer l'énigme de ce colosse, barrant la route des mers latines aux flots de l'Atlantique, prolongeant sa veille au seuil de deux continents...

... Lorsque, hier soir, aux dernières lueurs du jour, j'ai quitté Algésiras pour me rendre ici, des nuées planaient sur le rocher, rendant ses cimes imprécises plus mystérieuses. Une sorte de gigantesque fer de lance à la pointe de pierre acérée terminait brusquement Gibraltar du côté de la *Linea* espagnole, tandis que, vu de la mer, il me donnait l'impression d'une tête de taureau

gigantesque dont les autres rochers dessinaient la croupe rebondie. Au-dessus, comme pour marquer la bête au



Le rocher de Gibraltar, vu de la *Linea* espagnole.

front, du sceau des prédestinés, un astre, Jupiter, étincelait. Et je voulus voir dans cette masse sombre, surgissant du sein des flots dans le ciel calme, dominée

seulement par l'astre du roi des Dieux aux temps des Colonnes d'Hercule, un symbole. Maintenant que j'ai visité, je pourrais dire pierre par pierre, le fameux rocher, je ne puis me refuser à trouver le symbole particulièrement significatif.

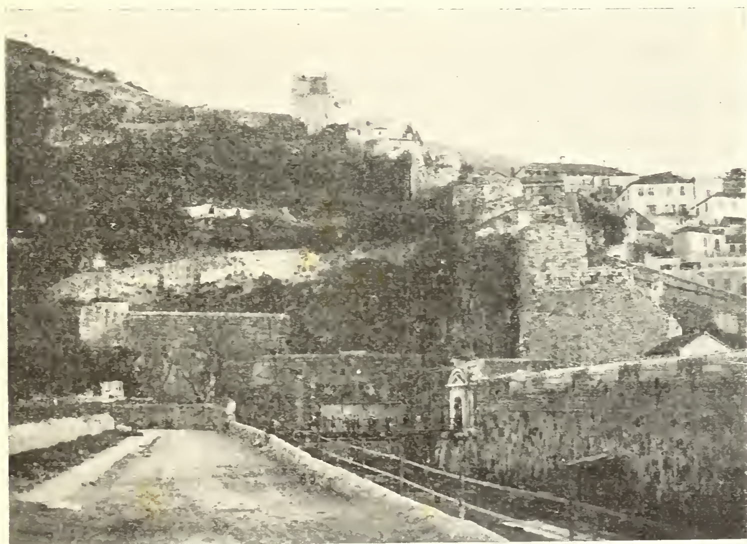
Gibraltar est la consécration indubitable de la toute puissance britannique ; il est, à juste titre, l'orgueil de la nation, dont la devise est « Dieu et mon droit » ; le triomphant effort du peuple dont l'histoire et la politique est toute contenue dans cette formule : « La force prime le droit ».

Cette première sensation une fois racontée — sensation d'écrasement total, au moindre signe, sous ces voûtes, derrière ces bastions, au fond de ces casemates — il importe de préciser quelques détails.

J'ai entendu, en France, des opinions bien divergentes sur la valeur de Gibraltar, comme forteresse et comme point d'appui de la flotte anglaise. Pour les uns, la forteresse est munie de canons démodés, inutilisables ; le port manque des mille et un engins nécessités par les flottes modernes de combat : somme toute, Gibraltar est le coup de *bluff* par excellence des Anglais. Pour les autres, Gibraltar est imprenable, hérissé de canons, approvisionné en tout, partout et pour longtemps.

Je dirai mon sentiment tout à l'heure ; mais je crois bien que les tenants de la première hypothèse ont parlé après avoir vu à Gibraltar ce qui est montré à tout le monde, sous la conduite d'un rifleman. Les Anglais sont très fiers de leur *Castle's Gallery*, et s'empressent de faire visiter ces souterrains creusés dans la roche vive, s'éle-

vant par gradins aux flancs nord et nord-est, s'ouvrant par intervalles pour darder vers la haute mer ou les Sierras espagnoles la gueule de leurs canons. Il y a un siècle que cette *Castle's Gallery* fut ouverte ; il y a bien vingt-cinq années que l'on y a placé les canons qui s'y trouvent encore. J'y ai toutefois remarqué une pièce



Gibraltar : Moorish Castle.

toute neuve à tir rapide, de 120 millimètres ; dans une anfractuosité du long souterrain, j'ai pu distinguer aussi plusieurs pièces neuves tenues en réserve. Au surplus, commandant le territoire espagnol, ces moyens de défense sont sans grande utilité pratique aujourd'hui.

Ce qu'il est donné à un petit nombre seulement d'admirer ; ce que j'ai vu, grâce à la très courtoise permission

du gouverneur, ce sont les fortifications modernes auxquelles on travaille encore avec fièvre. Et ces ouvrages sont énormes, formidables.

Du Nord au Sud se développent les batteries de *Rockgun, Castle Toak uper road, Bruce's farm;* puis, ce sont les forts *Powel's farm, Ince's farm, Signal Station.* A noter, un double câble relié au port par une puissante machine et sur lesquels roulent et grimpent jusqu'au sommet de l'ultime fort les wagonnets portant, sans discontinuité, munitions, aliments, matériaux divers et jusqu'aux soldats eux-mêmes.

Et puis ce sont les bastions de *Mount misery, Upper Road Tauk, St-Michaël, O'Hara's Tower, Devil Bellow's;* voici, encaissées dans le rocher, des casernes, des baraquements à perte de vue, Les *Windmill Barraks* sont destinées à loger plus de trente mille hommes; et les munitions, les vivres sont entassés dans les casemates pour des mois; les obus, prêts à être chargés, sont empilés par milliers dans les cours. Enfin, voici *Buffadero Bluff,* à l'extrémité sud de la roche, commandant le détroit et la côte du Maroc, Ceuta, que j'aperçois dans le lointain.

Mais je n'ai encore suivi que la ligne de faîte du rocher : on travaille à une galerie devant faire communiquer, à travers la masse calcaire, la face Ouest où se trouve la ville et l'arsenal, et la face Est, à pic sur la mer, pour y construire un fort. A mi-côte, voici des batteries; plus bas, encore des batteries; j'en visite une, 2[nd] *Europa Advance Battery,* et une autre, *Gardener's Battery...,* je ne puis tout voir. Et tout cela est en ciment armé, blindé, mis à

l'abri derrière des épaulements de béton de plus de trois mètres d'épaisseur; tout cela aussi est mis en communication par des souterrains, où l'on croise des canons, hissés péniblement par des artilleurs et des mulets.

J'avoue que ce travail cyclopéen m'épouvante, car peut-on supposer qu'il soit fait pour ne jamais servir. Quoiqu'il en soit, Gibraltar aujourd'hui est imprenable; il le sera plus encore demain. L'était-il hier, c'est-à-dire il y a seulement six ou sept années? je craindrais de me tromper en l'affirmant. On sent ici l'effort, un labeur exceptionnel, qui s'accomplit depuis plusieurs années mais qui a dû succéder à un repos prolongé. Je gagerais qu'au temps de Fachoda, Gibraltar était une forteresse préparée, armée comme elle pouvait l'être trente années auparavant: la leçon ne fut pas perdue et depuis lors la Grande-Bretagne a travaillé sans perdre un instant.

Au minimum *douze cents canons* de forteresse, dont un tiers à tir rapide, des munitions à profusion, un approvisionnement de charbon pour ravitailler trois fois au moins toutes leurs escadres; sans compter des batteries de campagne, d'autres de débarquement, etc., etc. On chemine, même près des voies fréquentées, au milieu des boulets et des obus symétriquement entassés. Les bastions sont trop nombreux; il faut tout numéroter, tout écrire sur la pierre des forteresses: *Gate Frunt*, *Battery*, avec les noms *Prince Edward's*, *Cumberland's*, etc., avec les numéros, 1^rst^ (first), 2nd (second), 3rd (third), etc.....

Une visite du port s'imposait après celle des remparts: là aussi sont occupés des milliers d'ouvriers; et c'est dans la fourmilière des travailleurs, l'impression que de

tout un labeur nouveau, et des quais, et des jetées, et des magasins, et des formes de radoub, viennent d'être créés. Ainsi n'ai-je vu qu'une forme de radoub achevée; une seconde l'est presque; une troisième, fantastique, de plus de deux cent trente mètres de longueur, sur trente-cinq de largeur et quinze de profondeur, se construit:



La construction des grandes ormes de radoub à Gibraltar.

dix-huit grues et monte-charges, des wagonnets remorqués par de minuscules locomotives, et des échafaudages de grande dimension donnent à ce coin du port une animation sans pareille.

Puis ce sont des quais nouveaux gagnés sur la baie: entre la mer et la première enceinte des murailles anciennes, un vaste terre-plein a été formé où se trouvent

édifiés les bâtiments multipliés d'un arsenal immense et flambant neuf, avec ses usines de force motrice, ses hautes cheminées, ses hangars de servitude. Et ce sont encore des montagnes de blocs taillés, venant des Sierras Andalouses, pour augmenter de rochers ce rocher. Une usine à blocs de ciment armé a été établie sur la Linea et ce



Des montagnes de blocs taillés, numérotés, attendent sur les chantiers de l'arsenal.

sont, là encore, des montagnes de blocs attendant que des wagons les transportent au pied de je ne sais quelles colossales constructions nouvelles.

Certes, en ce moment même, Gibraltar est comme point d'appui de la flotte anglaise, en transformation complète : il faut une année encore pour que tout soit

complètement prêt ; mais alors, sans nul doute, la Pointe d'Europe sera le modèle inimitable des travaux de ce genre.

Pourquoi ont-ils été entrepris ? Contre qui ces canons ? Que menacent ces forteresses ? Je veux retenir seulement de la terrifiante leçon de choses que je viens de vivre ces proverbes de la sagesse des nations écrits partout ici sur la pierre et dans l'airain : Pour être craint, il faut être fort ; si tu veux la paix, prépare la guerre.

En face de Gibraltar, en Afrique, Ceuta.

Ceuta est un *presidio*, encore : les Anglais en auraient fait un second Gibraltar, les Espagnols y ont élevé le village le plus ennuyeux, le plus sot que j'aie jamais visité. Ils n'ont pas même évité de faire étalage des plus fates prétentions : après une course du *Fuerte de Mendizabal* au *Cuartel de la Reyna* en passant par le *Paseo de Prim*, j'ai dû subir un interrogatoire à la *Comandancia General*, où, convaincu d'avoir pris en touriste quelques photographies, j'étais condamné, pour ma plus grande joie du reste, à me rembarquer sans délai.

Un gai soleil ; sous ses rayons une mer étincelante ; à bâbord et à tribord, tel un kaléïdoscope géant, les côtes du Maroc avec l'altier Djebel-Moussa, celles d'Espagne terminées par l'îlot brûlé de Tarifa, se déroulent à perte de vue. En deux heures et demie de navigation, nous croisons exactement onze grands vapeurs et deux voiliers,

sans compter deux croiseurs battant pavillon britannique; puis la pointe Malabata et sa « Tour Blanche » doublée, voici la baie de Tanger, et tout là-bas, dans la demi-escalade d'un mont calcaire, la ville, dominée par sa kasbah.

En arrivant à Tanger, une impression première vous



Ceuta, vue générale.

saisit: nulle part l'image d'une forteresse, pas même dans cette haute Kasbah, dominant la ville et la mer, qui fut témoin naguère des luttes passionnées où s'effondrèrent tour à tour les conquêtes portugaises, espagnoles et anglaises; des remparts, il n'existe que les ruines; des batteries, une seule domine la rade; mais ses canons de bronze, aux armes des rois de toute la

chrétienté, ne tonnent jamais que dans les salves d'honneur.

Et puis, ce n'est plus l'âpre escarpement des rocs ; ce ne sont plus ni le taureau, ni le lion, ni le sphinx de pierre, prêts à vomir la mort par toutes les déchirures de la montagne. Tanger s'offre aux regards dans un cadre riant de collines cultivées, de mamelons fertiles ; n'était l'absence complète d'arbres, l'amphithéâtre de ses maisons blanches où pointent quelques minarets, le demi-cercle de sa baie tranquille, où viennent mourir sur des plages de sable fin les flots mélangés de la Méditerranée et de l'Atlantique, évoquent le souvenir d'un Alger d'autrefois.

Gibraltar et Tanger : l'antithèse. Tout ici disposé, préparé dans la stérilité du rocher pour l'œuvre vaine des batailles. Et là, sur ce sol vierge encore et déjà fécond, les gerbes d'or et les vertes prairies invitant au pacifique labeur les énergies de notre siècle et de notre race.

Pourtant, à y bien réfléchir, une similitude s'impose. Gibraltar, ce n'est point l'Europe ; Tanger — et les sultans eux-mêmes l'ont compris — ce n'est point le Maroc, ni l'Afrique. Gibraltar et Tanger, c'est le détroit, la route des mondes. A quelques milles seulement de distance, ce sont les deux points du globe également bien placés pour dominer l'univers.

Les nations les plus commerçantes de l'Europe voient les neuf-dixièmes de leurs flottes puissantes franchir journellement ce défilé marin célébré dès la plus haute antiquité sous le nom de Colonnes d'Hercule. Et les

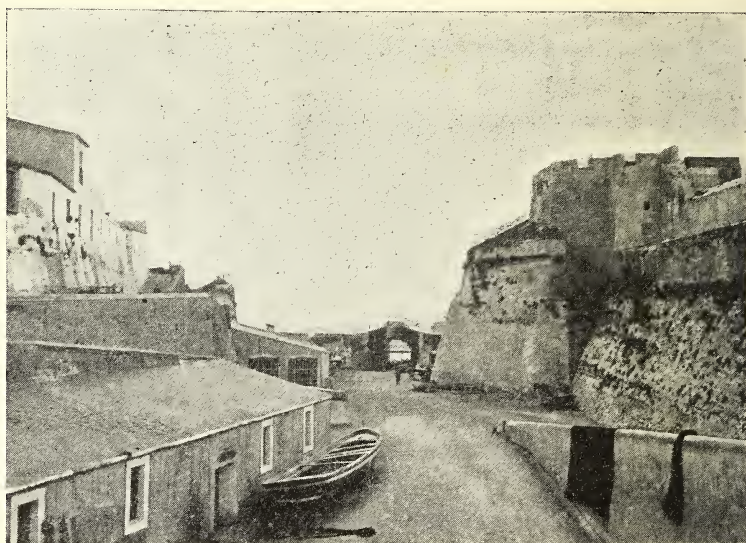
navires qui vont aux Indes, et la plupart de ceux se rendant dans l'Amérique australe, non seulement des mers latines mais aussi des ports du Nord, y trouvent une escale obligatoire ; et quand demain Panama sera percé, Gibraltar et Tanger seront presque à égale distance de l'Extrême-Orient par le chemin de l'Ouest ou



Ceuta : Cuartel de la Reyna, fuerte de Monte Hacho.

celui de l'Est. Et enfin loin d'être un obstacle, cette route qui unit les antipodes est si resserrée entre les côtes brûlées d'Espagne et les verdoyants horizons du Maroc, qu'elle reste encore la voie la plus merveilleuse, ouverte à la suractivité industrielle et commerciale de la vieille Europe, vers les débouchés sans nombre de la jeune Afrique qui s'éveille.

A cause de cela et parce que la rade sûre en elle-même peut devenir un port excellent et vaste, abondamment pourvu de réapprovisionnements de toutes sortes ; parce que sa situation privilégiée réclame l'établissement à Tanger d'un des plus grands ports francs du monde, je souhaite ardemment que la France com-



Vieux fossés fortifiés à Ceuta.

prenne l'œuvre grandiose à entreprendre ici. A une époque où les rivalités des nations se livrent une lutte à mort sur le champ de bataille économique, il ne tardera pas à s'élever en face de ce Gibraltar belliqueux et Anglais, un autre Gibraltar pacifique et commercial celui-là, et, espérons-le, Français.

On ne s'attend pas à ce que je découvre, après tant

d'autres, la ville de Tanger, dont toute l'étrangeté est d'être à la fois la sentinelle du sombre Moghreb et le refuge de tous les avatars d'Europe. Sans doute depuis un an ou deux une invasion de travailleurs probes et courageux s'est mise à l'œuvre et s'occupe à métamorphoser le pays. J'ai plaisir à constater que ce sont pour



Vue générale de Tanger, à l'arrivée.

la plupart des Français. Aussi, est-ce une raison, avant que le génie et l'ardeur de notre pays aient ici créé — et ce sera bientôt — une autre cité, d'essayer de donner une idée de ce qu'est aujourd'hui Tanger.

On a écrit que Tanger était une ville africaine de quarante mille habitants, où il n'y avait ni tramways, ni vélocipèdes, ni automobiles ; où tous les transports

étaient effectués par des chevaux, des mules, des ânes, des hommes et des femmes; où la police sans policiers n'était pas plus mal faite en somme que dans les villes européennes; où malgré l'inexistence d'un corps de pompiers, les incendies n'étaient ni plus fréquents, ni plus destructeurs qu'ailleurs; où « le drapeau rouge sans aucun attribut était le drapeau national » ; mais une ville aussi, où l'éclairage des rues et de nombreuses maisons est donné par l'électricité; où le téléphone est installé depuis vingt ans et, depuis vingt ans fonctionne sans demoiselles ; où atterrissent trois câbles sous-marins ; où la *Poste française*, le *British Post Office*, le *Correo Espanol*, et enfin le *Deutsche Reichpost* distribuent régulièrement les lettres; où les religions musulmanes, catholiques, protestantes et juives sont pratiquées sans budget des cultes, mais aussi sans entrave d'aucune sorte; une ville enfin, où les Européens sont affranchis de tous impôts et peuvent errer en toute liberté : tel est Tanger.

On jette l'ancre à quelque cinq cents mètres du wharf de débarquement : une petite houle du Nord-Ouest, la désespérante lenteur des musulmans me donne des loisirs et j en profite pour fixer en mon esprit la première impression du panorama que j'ai devant les yeux; le temps ne me fera nullement défaut pour héler un batelier, lui confier mes malles et leur propriétaire.

Le site de Tanger a beaucoup d'analogie avec celui d'Alger : ceux qui aiment le petit jeu des parallèles pourraient en établir un saisissant entre les deux cités. C'est la même orientation à l'Ouest de la baie; c'est, vers l'Ouest, l'espace sablonneux et la plage laissant le

champ libre aux conceptions grandioses de villes modernes, construites au cordeau ; puis, toujours en contournant la baie vers l'Est et le Nord-Est, l'Oued Harrach (1) et la colline de Kouba, et le « Mont de Direction » : enfin, la rivière traversée, de vastes champs de culture se terminant, au pied des monts de l'Andgera, par la villa



Tanger : le quartier de *La Plage*.

du célèbre Harris. Mais tout cela n'a point l'amplitude de la rade d'Alger et c'est au plus si, au lieu des quinze kilomètres séparant le cap Matifou d'Alger, cinq kilomètres ici mesurent la distance de Tanger à la pointe Malabata.

1. Sur cet oued, les Romains, d'après Lamartinière, avaient jeté un pont, dont on peut voir encore aujourd'hui les arches écroulées.

Mais les collines sont verdoyantes; on distingue les haies d'aloès et de ficus, qui séparent les diverses parcelles des prairies et des vergers : des villages couronnent nombre de mamelons fertiles. La physionomie générale serait des plus séduisantes, si des arbres la venaient embellir. Hélas! point d'arbres ici; et surtout pas de



Vestiges du pont Romain sur l'oued Tandja.

palmiers, pas un seul à Tanger (1). Ce décor manque trop à cette ville si curieusement orientale et cela me peine de voir qu'à ce seyant tableau de la ville Maure avec les minarets de ses mosquées, les cubes uniformes et blancs des maisons, les murailles séculaires de sa

1. Si, un seul, que l'on voit dans toutes les photographies, celui de la mosquée des Aissaouas.

citadelle, il manque ce cadre si parfaitement en harmonie avec ces objets et ces couleurs.



Le palmier de Tanger à la mosquée des Aïssaouas.

Me voici sur le wharf (1), où circulent des wagonnets chargés de bagages ; deux cents mètres à parcourir

1. Ce môle, construit par la Compagnie anglaise du chemin de

au milieu des importuns portefaix qui me harcèlent, un peu moins toutefois qu'à Alger et qu'à Tunis, les bienfaits de la pénétration pacifique ne s'étant pas suffisamment fait sentir ; une barrière fermée, un tourniquet-compteur pour enregistrer le nombre des *billiouls* (pièces de 25 centimes) qui auront été payés par les voyageurs à la Compagnie concessionnaire du wharf; un nouvel assaut d'âniers et de muletiers pour le transport des colis à domicile; la visite douanière enfin, effectuée par des Maures splendides, au teint de neige, aux mains élégantes, et je peux fouler le sol de l'ancienne Tingis des Romains, de la Tangra des Portugais, de la Tandjier des Anglais, de la ville qui, hélas ! ne sera peut-être jamais *notre* Tanger.

En haut, couronnant le vaste tryptique des douanes, où siègent les oumana, collecteurs des droits, une esplanade se hérisse de canons de bronze, frappés pour la plupart aux armes fleurdelysées de Louis le Grand. C'est la batterie chargée de rendre les honneurs aux souverains étrangers qui sont appelés fréquemment à relâcher à Tanger. Sur la gauche, une voûte encombrée de ballots épars, caisses de pétrole, sacs de tabac en feuilles, pains de sucre, etc., conduit à l'unique rampe donnant accès à la ville par la porte de *Bab-el-Bahr* (Porte de la Mer).

En vain, j'ai voulu me persuader que j'étais au Maroc; en vain, j'ai cherché ce « quelque chose, comme un suaire blanc qui tombe, le vieux suaire de l'Islam »,

fer d'Algésiras à Bobadilla, a coûté 125.000 pesetas. Les droits de péage sont perçus au profit du maghzen, qui laisse 20 °/o à la commission d'hygiène.

en vain j'ai cherché en moi-même « le sentiment d'un recul subit à travers les temps antérieurs » ; Loti ne reconnaîtrait plus le Tanger d'il y a dix années et force m'est d'avouer qu'elle s'est bien métamorphosée, européanisée, l'antique *cité maghzen*. Le palais du Sultan, et ses jardins qui dominent tout là-haut la kasbah, ne serviront



Le wharf et la baie de Tanger.

jamais plus : la ville, pour les Marocains eux-mêmes, n'est plus considérée comme appartenant au Maroc : c'est la part du feu, sacrifiée aux infidèles.

Avant de pénétrer dans l'enceinte, une besogne nous appelle : les circonstances ont voulu que les douanes marocaines, leur fonctionnement, intéressent le monde politique et celui des affaires en France ; la complication

stérile des opérations de débarquement, de magasinage, l'arbitraire des paiements de droits, l'inénarrable désordre où se mêlent sacs et caisses, poutrelles de fer, morceaux de chaudière à vapeur, ballots énormes et minuscules colis postaux, méritent plus qu'une sobre mention.

Présentons d'abord le personnel: *oumana*, *adoul* un peseur *al-ouazzân*, enfin, les *hammâlat*.

Au nombre de trois, les oumana sont à la fois les directeurs, les inspecteurs et les receveurs des douanes. Point n'est besoin de savoir lire ou écrire pour remplir ces importantes fonctions ; il faut seulement être connu avantageusement du pacha ; être familier, grâce à une précédente situation commerciale par exemple, avec les divers services dont se composent les douanes et être désigné comme susceptible de remplir cette charge pour le Sultan, qui nomme aux postes vacants, en ayant soin d'envoyer comme oumana dans un port ceux seulement qui n'en sont point originaires. Les oumana de Tanger sont ainsi des citadins de Fez, de Tetuan et de Rabat ; au surplus, de gros fonctionnaires prélevant eux-mêmes sur les revenus journaliers, comme émolument, dix douros, soit cinquante francs par jour.

Les *adoul*, ou secrétaires des oumana, reçoivent cinq douros journellement : leurs fonctions consistent à examiner les marchandises d'exportation et d'importation, à en évaluer le prix, à fixer le droit à percevoir. Ainsi, de par l'estimation, exacte ou fausse, d'une denrée par les adoul, qui se refusent à accepter les factures comme base d'appréciation, le 10 % *ad valorem* fixé par les

traités se trouve être réduit à 1, 2 ou 3 °/₀ dans certains cas, tandis que d'autres le voient s'accroître jusqu'à 12, 14 et 15 °/₀. C'est l'arbitraire en tout ici et le *baschich* — appelons cela par euphémisme pourboire — aidant, les résultats normaux sont toujours faussés au



Les « magasins » des douanes marocaines à Tanger.

grand détriment des particuliers, des créanciers et du Sultan lui-même.

C'est une des raisons les plus sérieuses que l'on puisse invoquer pour légitimer la prise de possession des douanes et de leur administration complète par la France : sans rêver d'expéditions dangereuses à tous points de vue, sans se laisser toucher par de fausses conceptions patriotiques, on peut dire que cette opération est urgente ;

les complications qui ont surgi avec le maghzen et qui ne sont apaisées sans doute que pour un temps, l'avaient rendue possible. Il faut espérer qu'ôn comprendra sous peu que ce doit être là le premier souci de notre politique de pénétration économique.

Les *hammâlat* sont des portefaix : trois catégories de cette espèce de fonctionnaires viennent compliquer le service de la douane, retarder les opérations et, par surcroît, augmenter de façon considérable les frais déjà si lourds dont sont grevées les transactions commerciales. Il y a les *hammâlat-ach-châl;* qui transportent les marchandises des chalands aux magasins de la douane ; puis les *hammâlat-al-khazin,* chargés des manutentions en douane ; enfin les *hammâlat-ach-diwâna,* pour le transfert des colis de la porte du magasin à la porte de sortie. Notez que c'est le monopole du maghzen et qu'il ne vous est pas possible de faire accomplir cette besogne par un portefaix à vos gages ou même par un de vos domestiques.

Maintenant, un coup d'œil rapide sur la comptabilité : elle est élémentaire. Chaque adoul inscrit, à mesure qu'elles se présentent, les diverses opérations de la journée sur un brouillon appelé *papier de la saleté.* Le soir, on reporte sur le grand registre ces divers travaux tandis qu'un autre secrétaire, payé par les oumana, transcrit ces mêmes mentions sur des feuilles volantes (les journalières) qui, cachetées à la cire dans un rouleau de fer-blanc, sont expédiées chaque semaine au maghzen.

Je n'ai rien dit encore des débarquements, des fameuses *barcasses,* qui constituent, au Maroc, le seul et

vraiment trop primitif moyen d'accostage : c'est, là aussi, un monopole du maghzen ; mais nous en reparlerons bientôt en étudiant les divers services du port de Tanger, l'avenir qui lui est réservé du jour où l'on songera aux besognes faciles avant de vouloir aborder certaines autres qui sont presque insurmontables. On veut pénétrer le pays pacifiquement et, d'un bond, l'on rêve de s'installer à Fez, en pays conquis. Pourquoi ne pas s'outiller d'abord sur les côtes, s'installer solidement dans les villes du littoral, s'appliquer à faire régner dans leur banlieue médiate — et immédiate — une sécurité réelle et compter ensuite, pour notre œuvre de temps et de patience, sur le bienfaisant rayonnement de notre influence vers l'intérieur du pays ?

La réforme radicale des douanes marocaines s'impose à tout esprit non prévenu : peut-être n'est-il pas inutile d'insister sur leur mécanisme.

Supposez que, négociant à Tanger, ou simple particulier ayant fait venir, pour votre consommation, une barrique de vin, vous avez à prendre livraison de la marchandise attendue ; sur le vapeur, qui est ancré à cinq cents mètres de la plage, vous savez que se trouvent vos colis. Pouvez-vous aller les y chercher vous-même ? Non pas : un privilège existe qui concentre entre les mains du Sultan, représenté ici par un Maure du maghzen, assez élégant d'ailleurs, les diverses opérations nécessaires pour remettre au destinataire les denrées apportées par voie de mer. Et comme il convient que ce privilège rapporte le plus possible, on a multiplié ces dites opérations : le *capitaine du port* dirige quatre en-

treprises différentes : le débarquement par barcasses du navire à terre ; le transport des marchandises de la barcasse aux magasins ; un emmagasinage plus ou moins prolongé, plus ou moins confortable ; parfois c'est une simple mise en pile des colis sur le sable de la plage, tantôt c'est un amoncellement désordonné sous des



Manutention d'un colis volumineux.

voûtes disjointes ; enfin c'est le transfert des « magasins » à la douane. Pour mémoire, je note la perte de temps considérable, mais bien que le temps soit de l'argent, je n'insiste pas, ayant une note de frais assez considérable à fournir. Ainsi donc, en possession de mon colis, avant de passer à la douane, je devrai acquitter : un droit de débarquement, soit quatre *pesetas* (franc espagnol) la tonne ; un premier droit de transport, un second droit de même nature dont les tarifs

sont aussi variables que la bonne ou mauvaise humeur du capitaine du port; un dernier droit de magasinage, toujours le même, quelle que soit la valeur de la marchandise, exorbitant, par conséquent pour de petits colis ou des denrées pauvres : vingt-cinq *centimes* par



La batterie d'honneur dite *Dâr Baroud* ou palais de la poudre.

unité, quelle que soit la durée de l'emmagasinage, une heure ou plusieurs années.

Ces frais fort élevés auraient leur raison d'être, si un matériel coûteux et dispendieux assurait la parfaite exécution des opérations; mais que de colis avariés, arrosés par des paquets de mer, humidifiés par un séjour prolongé sur le sable, disloquée par des heurts trop fré-

quents ! Et puis, comme quais, il n'y a que la plage, comme grues que le dos des portefaix maures ou nègres, comme matériel dispendieux, quinze barcasses et trois petits remorqueurs. Malgré leur taux, on les accepterait encore, sans sourciller, ces prélèvements nombreux, si un tarif uniforme pour tous, intelligemment gradué selon les marchandises, la valeur ou l'encombrement de celles-ci, était établi, appliqué ; mais non, la fantaisie, l'arbitraire et l'absurde.

Nous voici enfin à la douane : si, pour l'exportation, les tarifs sont assez compliqués et établis avec une certaine raison d'être, ceux de l'importation ont une uniformité trop simpliste pour être commerciale : 10 °/₀ de l'estimation. Ce taux est déjà énorme, notamment pour les denrées de première nécessité : mais il est souvent augmenté par la fantaisie des douaniers. Un seul recours est possible : celui d'abandonner, en cas de contestation, le dixième des marchandises elles-mêmes : encore est-il que je ne sais ce qu'il adviendrait, si, pour ma barrique de vin, je refusais de payer autrement que par le dépôt de vingt-deux litres du liquide infidèle entre les mains du maghzen. Et pourtant, si je n'ai payé que 60 francs, par exemple, ma bordelaise de vin du Midi, je trouverai exagéré des frais de douane de 12 à 15 francs — soit le cinquième ou le quart — du prix d'achat, que me réclamerait ici l'estimation, à vue de nez, du « douanier ».

Mais, c'est assez parlementé avec tous les oumana et les hammalat du sultan, pénétrons sans plus tarder dans Tanger la Bleue.

CHAPITRE VII

TANGER ET SA KASBAH

CHAPITRE VII

Tanger et sa Kasbah (1).

Tanger possède une rue et des infinités de petites ruelles, étroites, sombres, contournées, formant à droite et à gauche de cette voie unique comme deux labyrinthes, où l'on finit par se reconnaître avec un peu de pra-

1. La situation de Tanger lui a toujours assuré une réelle importance. Les anciens Grecs attribuaient sa fondation à Antée dont le gigantesque sépulcre se montrait dans le voisinage de la ville. Elle fut une factorerie phénicienne. Auguste l'érigea en cité libre et Claude en fit une colonie romaine (*Traducta Julia*) qui devint la métropole de la province de la Mauritanie occidentale ou Tingitane. On voit encore quelques colonnes romaines, et le sol renferme beaucoup de substructions de cette époque. Prospère encore sous les Byzantins auxquels les Goths l'enlevèrent, elle fut ensuite l'un des grands marchés de l'Afrique musulmane. Les Vénitiens y commerçaient. En 1437 et 1464, elle repoussa les attaques des Portugais, mais ils s'en emparèrent en 1471 et la gardèrent jusqu'en 1662. A ce moment, elle fut remise au roi Charles II d'Angleterre comme dot de l'infante Catherine qu'il avait épousée. Il en fit un port franc et dépensa de grosses sommes pour le fortifier et améliorer la rade; mais en 1684, le Parlement refusa les crédits, et la garnison dut évacuer la place après l'avoir démantelée. En 1790, les Espagnols bombardèrent Tanger; le 6 Août 1844, les Français firent de même; le 10 Septembre 1844 fut signé le traité de Tanger entre la France et le Maroc. (*Grande Encyclopédie.*)

tique. Une rue, mais quelle rue ! L'animation y est considérable et si l'on songe que ni les voitures, ni les bicyclettes, ni les automobiles ne sont là pour l'encombrer et que pourtant la circulation à certaines heures y est rendue pénible, on en déduira vite que Tanger est une cité active, commerçante.... et potinière. Il est vrai que les ânes sont là, qui, ployant l'échine sous leurs charges disproportionnées, et, dans un perpétuel va et vient, montant du port ou y descendant, vous barrent parfois la rue de leur interminable défilé ou encore de leurs encombrants fardeaux, tels que poutres de cèdre, fers à T, etc. Ils sont dociles, ces ânes, leurs *sokhars* aussi ; et un invariable *balek* — ce qui signifie : prends garde, ou : ôte-toi de là que je m'y mette — est compris des bêtes et des gens, qui se rangent de suite avec bonne grâce.

Si vous voulez, nous allons monter ensemble cette unique rue des *Çyagghin* (1) ; seulement, vous voudrez bien veiller à ne point vous donner d'entorses sur ces galets ronds, qui pavent si durement toutes les impasses de Tanger en y laissant par endroits des abîmes, et vous prendrez garde aussi à vos fronts, que les auvents trop bas des échoppes pourraient mettre à mal, et encore à vos yeux, qu'un chargement insolite de quelque ânon risquerait de crever, sans égard pour votre qualité d'Européen. Et maintenant, retroussés, l'œil à tout, en avant, et : balek ! balek !

1. Les Cyagghin, orfèvres, ont donné leur nom à la principale artère de Tanger ; mais ils l'ont depuis longtemps abandonnée devant l'augmentation du prix des loyers.

A gauche, la mosquée : un mur très haut, très blanc ; une porte surmontée d'un baldaquin assez élégant rehaussé de faïences vertes, qui, entr'ouverte, ne laisse voir qu'une cloison hermétiquement close — l'envahissement des Roumis a rendu nécessaire cette précaution, à cause des regards et des kodaks indiscrets ; un minaret assez bien conservé, assez curieusement édifié de briques de couleurs différentes, assemblées en forme de figures géométriques. Rien de bien intéressant en somme. Tanger, qui possède deux autres grandes mosquées, n'a point de ces vieilles et belles constructions comme on en trouve à Alger, par exemple : les luttes incessantes des Maures contre les Infidèles, l'occupation de ceux-ci à maintes époques n'ont point permis au fanatisme religieux de concevoir de vastes édifices, de somptueux refuges à la prière et à la contemplation musulmanes.

Les premières études des notaires (*adouls*) se trouvent en face : une petite pièce basse, de quatre mètres de superficie ; un tapis de Rabat à terre, quelques boiseries aux murs ; dans le fond, une sorte de lit, très bas, où, demi-couché et marmottant quelque prière coranique en égrenant un gros chapelet, le Maure attend les pratiques. Puis, des boutiques européennes, la façade d'un grand hôtel, et voici le « Petit Socco ».

Le Petit Socco ! Figurez-vous une rue un peu plus large qui, par comparaison, prend ici le nom de place, vingt-cinq mètres de largeur sur soixante de longueur, et sur cette place, dans cette rue, en raccourci, l'animation, le brouhaha, le lieu de rencontre que seraient à Paris la place de la Bourse, la rue du Croissant et le bou-

levard des Italiens. Le Petit Socco a ses petites boutiques comme chez nous au jour de l'an; le Petit Socco a ses camelots, seulement, ils sont juifs ou musulmans et



Porte et minaret de la grande mosquée.

manquent d'esprit; le Petit Socco a ses cafés, trois pour le moins, dont un français, d'aspect élégant, aux coussins confortables, qui répartit ses clients aux trois étages



Vue panoramique de Tanger. (Au fond le mont de Direction et derrière les monts de l'Audgera.)

de l'étroite maison : le *Grand Café Glacier*. Quatre bureaux de poste s'ouvrent sur le Petit Socco : au fond, la poste française, où l'on voit, aux heures de départ, son zélé directeur ficeler et cacheter lui-même les paquets ; et c'est, à droite, la *Deutsche Reichspost*, où les Allemands montrent l'exemple d'une administration presque sans défauts ; à gauche, la *Britisch Post Office ;* enfin, à l'extrémité de ladite esplanade, le fer à cheval mauresque, bariolé de jaune, qui sert de poste au *Correo Espanol*. Je reviendrai à la fin de ce volume sur ce fonctionnement des postes au Maroc, en partie quadruple.

Le Petit Socco voit se dresser, au frontispice des maisons qui le bordent, de grandes enseignes ; sur l'une on lit : Comptoir d'Escompte de Paris ; sur l'autre, les plus notables commerçants de l'endroit (nouveautés, cartes postales, parfumerie, etc.), auraient cru déchoir en inscrivant une véridique formule : on lit : « Au *Grand* Paris ». Le Petit Socco a ses coiffeurs, et j'ai été heureux d'y trouver une agence de journaux où nous pouvons prendre connaissance des chutes du ministère et des assassinats d'Asnières, quatre jours seulement après que Paris en eut la primeur.

Et ainsi, avec ses trois cafés, ses postes, ses magasins, le Petit Socco vit heureux : on s'y rencontre trois fois par jour ; on y stationne au soleil en attendant l'heure verte, on y lit hâtivement sa correspondance, car chacun a l'habitude de venir chercher son courrier à la poste ; on y potine ferme aussi et sur la grave ignorance de ces messieurs de la carrière et sur la vertu défaillante des femmes des autres. Et chaque étranger est vite aperçu,

vite mis en suspicion ; songez donc, il y a quatre « bonnes affaires » à enlever à Tanger et chaque paquebot



Un coin du *Petit Socco*.

débarque, sur le Petit Socco, vingt hommes d'affaires pour le moins, si bien que les anciens, ceux qui, depuis deux ou même six mois, guettent l'occasion, se trouvent

aujourd'hui distancés, brûlés, ruinés par les derniers arrivants.

Hâtez-vous de monter avec moi la rue des Cyâgghin (1); déjà, vous voyez, nous nous sommes trop



La porte de Fahs (Bab-al-Fahs.)

attardés sur le Petit Socco ; Quelle imprudence ! Attendez-vous aux pires calomnies...

1. « On ne trouve pas à Tanger, comme à Fâs, à Tétouan et en général, dans toutes les villes de l'Orient musulman de grands quartiers réservés au commerce et fermés la nuit, des marchés couverts, connus communément sous le nom de bazar. Les boutiques sont disséminées dans les principales artères de la ville et principalement dans la rue des Cyâgghin. Ce sont des cellules, carrées ou rectangulaires de 2 ou 3 mètres au plus de profondeur ouvertes par devant et séparées de la rue par une banquette en bois ou en brique, qu'on est obligé

Nous gravissons la *rue des Orfèvres*, où il n'y a plus d'orfèvres (orfèvres, en arabe, Cyâgghin), tout comme au Palais-Royal. Je passe sous silence la masure délabrée que l'on trouve sur la gauche, et qui constitue l'*officina* de Torrès, autrement dit le Ministère des Affaires étrangères; je presse le pas, de peur de laisser s'échapper ma bile, en passant devant le monastère des Franciscains espagnols : — tant de fiel contre la France qui les paie, peut-elle habiter dans l'âme de ces dévôts ! — et j'arrive enfin à la porte de Fahs, qui, ouverte dans l'antique enceinte portugaise, donne accès au Grand Socco, ou marché. Je ne décrirai point ce marché (1). Malgré sa

d'enjamber pour entrer, et sur laquelle s'asseoient les acheteurs. Le commerçant se tient assis sur une natte au fond de la cellule, ayant disséminés autour de lui, ses papiers, factures et carnets. La marchandise est empilée sur des planches disposées autour de la boutique. Le soir, le marchand ferme sa boutique au moyen d'une double porte en bois, qui s'ouvre en dehors et qu'on tient fermée par une barre de fer avec cadenas, ou par une volumineuse serrure arabe, en bois ou en fer forgé ». (*Annales Marocaines*, I, p. 44).

1. Le commerce le plus important de Tanger se fait, deux fois par semaine, le jeudi et le dimanche, au grand marché, au *Soûq*, vulgairement appelé Grand Sokko (terminaison espagnole), en dehors de la porte Bab-al-Fahs. Ces jours-là, les Fahsia descendent de leur village pour apporter des légumes et du charbon, et ravitailler le marché quotidien qui se tient sur l'emplacement du grand marché... Cette place est sillonnée par trois chaussées pavées qui partent de Bab-al-Fahsia et se séparent en éventail. Elle était autrefois percée d'un grand nombre de silos pour la conservation des grains et lorsqu'on y circulait le terrain résonnait sous les pas. Il n'en est plus de même à présent, et la place est couverte journellement de marchands de fruits et de légumes qui vendent même en dehors des jours de marché. Au milieu de la place, on remarque une masure ouverte à tous les vents et

très grande animation, il ressemble à tous les marchés indigènes ; ce sont mêmes écroulements de burnous dépenaillés devant les mêmes tas d'oranges, de dattes, de légumes et de victuailles. Seulement au Grand Socco, on est abordé souvent par de farouches brigands, au teint bronzé, à la djellaba brune, qui vous interpellent tout bas, de la façon la plus civile qui soit, en vous disant : « Toi, Français? » Et sur la réponse affirmative, de suite : « Alors toi, faire contrebande et me vendre fusils ».

On en vend chaque jour ainsi quelques douzaines au Grand Socco de Tanger, et j'ai peine à avouer que les brigands ont raison : c'est là presque le monopole de

entourée d'une foule pieuse ; c'est la *djoulsa* de Sidi-al-Moukfi, chérif Bokkâli, l'oratoire où ce saint avait l'habitude de prier de son vivant. Ce bâtiment vénéré est trop étroit pour servir de mosquée, mais on a construit une petite mosquée autour du tombeau de ce personnage à l'extrémité sud de la place, à l'entrée du cimetière musulman.

A l'autre extrémité de la place, au Nord, se trouvent une douzaine de petites boutiques en planches adossées les unes aux autres : ce sont les épiciers (*baggâlin*). Les murs de Tanger, qui bordent la place au Nord, sont également masqués par une rangée de boutiques de *baggâlin*, presque tous gens du Sous, parmi lesquels on rencontre cependant plusieurs algériens. Au Sud la place est bordée par une rangée de cafés, grandes salles à demi-obscures, où s'entassent des Fahsia et des Rifains qui viennent fumer le *Kif* dans de longues pipes pendant des journées entières...

... Le long des trois chaussées pavées, s'alignent les étalages des paysans, groupés en raison des marchandises qu'ils exposent, sur la chaussée qui part de Bab-al-Fahs et se dirige vers le Sud-Est, on trouve, à gauche les *Hattâbin*, marchands de bois, des femmes pour la plupart venues du Souâni et des villages rifains des alentours, pour vendre des fagots de bois ramassé le long des routes ; à droite, les *fahhamin*, marchands de charbon, hommes et femmes, qui viennent d'un rayon

l'importation française,.. A quand les contre-contrebandiers?

Derrière le Grand Socco, se dresse la légation de France, et plus haut, la légation anglaise; la route de Fez s'ouvre au milieu, cependant que sur la gauche des-



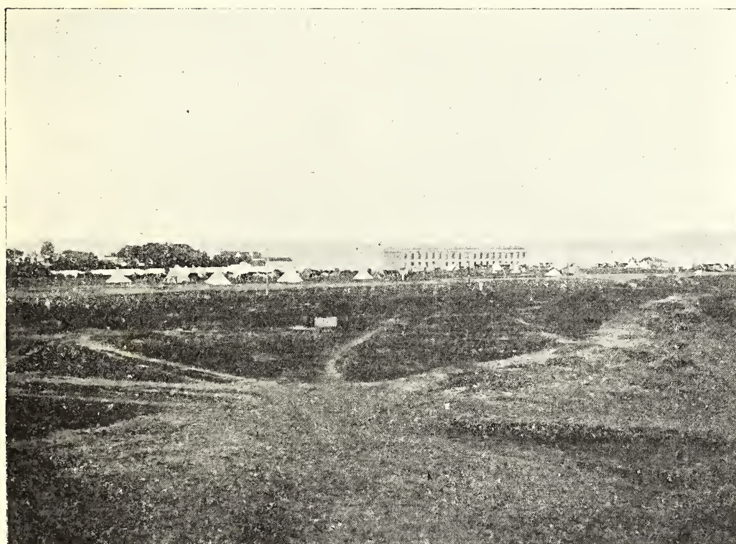
Le marché aux fruits et aux légumes sur le *Grand Socco.*

cend, en dehors de l'enceinte du vieux Tanger, la rue de la plage, qui conduit à l'un des quartiers de la ville

beaucoup plus étendu..., apportant à dos d'âne le charbon qu'ils préparent chaque jour... Un peu plus au Sud, dans la direction de la mosquée d'Al-Moukhfi, se trouvent les *Tarrâfin*, savetiers, juifs et nègres, dont les ateliers sont installés sous des tentes qui bordent les deux côtés du sentier...

Le long de la chaussée qui rejoint la route de Fâs, se groupent les marchands de légumes, parmi lesquels on remarque beaucoup de fem-

européenne, qui, déjà, commence à grandir. Sur la droite, en passant devant la légation d'Allemagne, on quitte le Grand Socco sur la route du cap Spartel, l'unique route des environs de Tanger et du Maroc : c'est ce que l'on appelle ici le chemin de la Montagne ;



Le plateau du Marschan.

les sites sont riants, les champs fertiles et pendant les deux premiers kilomètres (de Tanger au cap, 12 kilo-

mes, rifaines pour la plupart, venues des villages du Fahs-al-Barrâni. A l'entrée de la route de Fâs, le long des cafés qui bordent la place à l'Est, voici les *Khayyâtât*, marchands d'étoffes, de soieries et de lainages de Fâs, et de cotonnades d'Angleterre et d'Allemagne. Ces femmes voilées et retirées sous des tentes avec leurs marchandises pliées et empilées devant elles sont toutes des citadines de Tanger, qui s'installent là, les jours de marché, sous des tentes dressées toute l'année. Un

mètres), c'est la succession ininterrompue des villas élégantes, dont celle de Perdicaris est le type le plus achevé.

J'aurais tout dit de Tanger, en ajoutant que dans le prolongement des hauteurs de la Kasbah s'étend un vaste plateau, d'où la vue embrasse un immense horizon, horizon d'Europe, horizon des Océans, horizon d'Afrique, s'il ne convenait précisément de pénétrer cette Kasbah après avoir fait le tour de ses murailles. Quel guide plus précieux pour cette excursion, que le chargé de mission de notre ministère de l'Instruction Publique, M. Salmon, qui a minutieusement décrit ce vieux Tanger.

« Si on suit le mur méridional, en partant de la porte Marshan, *Bâb-el-Marshân,* qui donne entrée à la Kasbah, on remarque d'abord une batterie de construction récente, dirigée sur la vallée et armée de canons d'anciens calibres. Le mur portugais commence ensuite et se prolonge sans interruption jusqu'à la grande porte de la ville, *Bâb-el-Fahç.* Ce mur, haut d'une vingtaine de mètres et armé de créneaux, est bordé d'un large fossé; mais on peut en approcher, l'espace situé entre le fossé et la route qui conduit à la porte du Marshan ayant été

peu plus loin, vers le Nord, se trouvent les marchands de sel, *mallâhin,* couchés à coté de volumineux tas de sel gris déposés par terre. Ils viennent de Tandja-al-Bâlia (l'ancienne Tanger), où ils ramassent le sel dans les marais salants qui bordent l'estuaire du bras septentrional de l'Oued Tandja. La chaussée qui part de Bab-al-Fahs et se dirige vers le Nord, vers la plage, est bordée, à gauche, par les marchands de pain, *Khâbbazat,* originaires de la ville ou du Souâni, à droite par les marchands de blé, de farine et de maïs, les grainetiers, Fahsia pour la plupart. (*Archives marocaines,* pp. 46 et *suiv.*)

morcelé et vendu : de nombreuses constructions l'occupent déjà. Avant d'arriver à la porte de Fahç, on rencontre d'abord le corps de garde de cette porte assez vaste et pouvant contenir une compagnie d'infanterie, et le marché des céréales. *Qà'at az-Zera'a*, dont la muraille



Vestiges portugais de la Kasbah de Tanger et porte dite Bab-el-Marschan.

forme le fond. Ces deux bâtiments s'appuient sur le mur, à l'extérieur ; à l'intérieur, le mur est à nu sur une centaine de mètres : ses créneaux surgissent au-dessus des bicoques en bois qui bordent le côté gauche (méridional) de la rue du Kif, conduisant à la légation de France et au quartier de Fuente Nueva. La porte du Fahç est la principale de la ville ; elle termine au Sud la grande artère centrale, dite rue des Cayyèghin, qui

débouche, par deux portes côte à côte, sur une petite place longue d'une cinquantaine de mètres, à l'Est de laquelle se trouve la grande porte de Falıç, donnant entrée au grand marché extérieur. Cette petite place est appelée, en raison de cette disposition, *Baïn-el-Bibân*, « entre les portes ».

« A partir de cet endroit, le mur d'enceinte tourne à gauche, à angle très obtus, mais sur une longueur de près de deux cents mètres, il est doublé d'un second mur à une distance d'au moins quatre-vingts mètres à l'intérieur : c'est entre ces deux murs que s'étend le marché aux légumes — *Qâ'at al-Khoudra* — relié au grand marché par une petite porte de construction assurément récente, la *Bàb Qà'at al-Khoudra*. Ces deux murs ont subi de nombreuses restaurations et il est impossible de distinguer les parties anciennes. Il se peut d'ailleurs, qu'un seul de ces deux murs ait existé à l'époque portugaise. Cependant, le panorama de Tanger à l'arrivée des Anglais, que donne le tableau de Holler, conservé au château de Windsor (1), représente bien cette porte entourée d'un double mur, et, à l'intérieur, le fort Catherine, qui devait occuper à peu de chose près, l'emplacement du Qâ'at al-Khoudra.

« A l'extrémité orientale de ce marché, c'est-à-dire à l'entrée de la rue qui conduit à la plage, commence la partie la mieux conservée de l'enceinte portugaise. Celle-ci suit la rue de la plage sur une longueur de deux cents mètres environ, jusqu'à la tour des Irlandais. La première

1. Reproduction dans Budgett Meakin, *The Land of the Moors*, p. 115.

moitié est fort endommagée : le Sultan ayant autorisé la construction de maisons contre le rempart et sur le couronnement même, les habitants ont profité de cette faculté pour consolider leurs habitations, mais ils ont du aussi restaurer le mur au point que seuls les bastions sont restés intacts. Ces bastions demi-circulaires représentent



Le marché aux grains à Tanger.

des cônes tronqués d'une dizaine de mètres de diamètre à la base et d'une hauteur de vingt mètres environ. Le fossé dont ce mur était évidemment entouré, comme sur les autres côtés, n'existe plus et on a commencé à construire jusqu'aux pieds des bastions : un de ces nouveaux édifices est l'enclos (fondaq) réservé aux bœufs qu'on amène sur le marché de Tanger.

A mi-chemin de la plage, le mur tourne brusquement au nord, presque à angle droit, se dirigeant vers la mer. A l'angle, on remarque un bastion carré de dimensions beaucoup plus étendues que les autres et dont le couronnement est démantelé. Sa situation permet de l'identifier avec l'ancienne *Irish Tower*, tour irlandaise, qui constituait une des principales défenses de la place au temps de l'occupation anglaise. On n'y voit actuellement ni porte ni fenêtre; les ouvertures étaient évidemment à l'intérieur de l'enceinte, mais il est impossible de s'en rendre compte à présent, les habitants ayant adossé leurs habitations sur la face interne de cette tour.

L'étroit sentier qui longe cette partie du mur porte le nom de *Tarîq Dâr ac-Cana'at,* sentier de l'arsenal. Cette dénomination s'applique au petit plateau qui se trouve vis-à-vis de la tour irlandaise, entre le Tariq et la rue de la plage. Ce plateau est actuellement occupé par un cimetière juif, mais les tombes sont récentes, et il est possible qu'en ce lieu, les Portugais ou les Anglais aient eu un arsenal, comme le prétendent les habitants. Peut-être aussi faut-il voir quelque relation entre cet arsenal et le magasin d'artillerie de la tour ?

La partie du mur qui longe le sentier, depuis la tour jusqu'à la plage, est en très bon état de conservation. On n'y remarque aucun bastion, mais ses angles rentrants lui donnent l'aspect d'une ligne brisée et la base est consolidée par des contreforts en grosse maçonnerie. Des maisons arabes sont adossées à la muraille, à l'intérieur; elles s'appuient même sur le couronnement, d'où elles ont vue sur le sentier. Ce sentier n'est autre que l'ancien

fossé, de largeur variant entre deux et dix mètres, dont le talus extérieur était consolidé par une escarpe d'une dizaine de mètres de hauteur, en grosse maçonnerie. Cette fortification est parfaitement conservée. Au milieu de la muraille, on voit encore une ancienne poterne qui a été murée, ou plutôt, bouchée très grossièrement, avec des pierres énormes ; en face de cette poterne, l'escarpe est interrompue et un petit terre-plein circulaire, situé en cet endroit, rappelle qu'une porte devait exister là.

Le mur portugais s'arrête à la plage. Toute la partie qui longe la mer jusqu'au Château d'York est de construction postérieure, bien que l'ancienne muraille reparaisse par fragments. Au débouché du sentier de la mer, le mur tourne à gauche, à angle droit. Les maisons construites derrière ce mur, s'appuient sur des contreforts modernes. La première est l'ancien hôtel d'Albion, dont le balcon à colonnade, orienté à l'est sur la campagne, se voit de fort loin. Le mur se dirige à l'ouest, sur une cinquantaine de mètres, et tourne au nord pour arriver sur la plage, où commence définitivement le côté septentrional de l'enceinte... »

« Un peu avant d'arriver sur la plage, on rencontre la porte de la tannerie — *Bâb Dâr ad-Dabbâgh* — qui paraît fort ancienne et sur laquelle court une sorte de chemin de ronde, visible derrière les créneaux. A l'extérieur de la porte se trouve la tannerie qui lui donne son nom, et, vis-à-vis, une fontaine assez ancienne avec un carrelage en mosaïque : l'eau qui coule en cet endroit vient, dit-on, par un canal souterrain, des conduites du Mahdî.

A l'intérieur de la porte, à droite, en entrant, se

trouve le marché aux huiles — *Qâ'at az-Zaît* — qui s'étend entre la porte et le mur septentrional. Celui-ci,



Une rue de la haute Kasbah.

de construction récente, comme nous l'avons dit, rejoint la batterie Theophana, au port, pour remonter au-dessus des bâtiments de la douane qui restent en dehors de

l'enceinte. Sur la plage, à la base du mur septentrional, on peut voir, à marée basse, une inscription portugaise encastrée dans le mur. Sur celle-ci, on lit sans difficulté :

EN SEPTEMBRO... 1627 ANNO.

« Trois portes donnent entrée à la Kasbah : 1° la



Palais du Gouverneur, trésorerie et prisons sur la place du Mechouar (Kasbah de Tanger).

porte du Marshan — *Bàb al-Marshan* — au Sud-Ouest, à 80 mètres au-dessus du niveau de la mer : c'est l'ancienne Peterborough Gate ; 2° la porte du bâton — *Bàb al-'Acà* ; à l'Est, entrée principale de la Kasbah : on y donnait autrefois la bastonnade, d'où son nom. C'est de cette porte qu'on a la plus magnifique vue sur la baie de Tanger et sur les terrasses de la ville, qui s'étagent

aux flancs de la colline (1). Dans un coin de la cour qui précède le grand couloir, à droite en entrant, se trouve la prison des femmes — *Dâr at-Tqâ*; 3° la porte de Hâha — *Bàb-Hâha* — qui porte le nom d'une province du Maroc central (2), au Nord-Est, dans la direction de Dâr-al-Baroûd. Ces portes, fermées chaque soir, ne s'ouvrent la nuit que pour laisser passer les habitants de la Kasbah attardés en ville, car la Kasbah est tout un quartier, et non le moins populeux, bien que, dans ces derniers temps, un incendie ait détruit les cabanes de branchages d'une petite colonie de nègres, dont la plupart ont trouvé la mort dans le sinistre.

« La Kasbah renferme quatre catégories de constructions : les bâtiments civils, palais du gouverneur, mechouar, baît-al-mâl (trésorerie), prisons, maison du sultan et écuries, appartenant au maghzen et administrés par le caïd ar-Rahâ (colonel); les bâtiments religieux, mosquée de la Kasbah avec ses dépendances et trois *zâwyat*, et enfin les édifices privés formant tout un quartier appelé *Gourna*, au Sud, habité par des familles de soldats : ce sont des propriétés du sultan administrées par l'*amîn al-moustafad.* »

1. Voir la photographie de Tanger, page 145, prise précisément de cet endroit.

2. La province de Hâha, située aux environs de Mogador, tire son nom de la tribu berbère de Hâcha, divisée en 12 fractions avec quatre caïds. Cf. de Foucauld, *Reconnaissance au Maroc*, p. 339.

DEUXIÈME PARTIE

LE BLED MAGHZEN

CHAPITRE I

AVEC L'AMBASSADE FRANÇAISE

DEUXIÈME PARTIE

LE BLED MAGHZEN

CHAPITRE I

Avec l'Ambassade française.

Ainsi donc, vers Fez la lointaine, mystérieuse et sainte capitale va s'acheminer, solennelle, l'ambassade française. Et d'autres missions diplomatiques vont suivre, attirant l'attention sur ces pistes de glaise ou de sable, qui constituent, jusqu'à nouvel ordre, les routes du Maroc.

Une voie directe unit Tanger à Fez : pittoresque, quoique un peu malaisée en hiver, des pluies de déluge effondrant la piste en marécages ; notre ambassadeur ne la suivit point, des raisons sérieuses militaient en ce sens et, pour la première fois peut-être, les Marocains eurent ce spectacle d'une ambassade semblant fuir les brigands, obligée d'aller trouver là-bas, vers Larache, le pays tranquille et le Maroc docile.

Je ne m'en plaindrai point, car cet itinéraire me valut une traversée et une nuit délicieuse sur le *Du-Chayla*,



Débarquement de la mission française à Larache sur une « barcasse » du Sultan.

dont la cordiale hospitalité conquit tout Tanger ; il me valut aussi quelques jours de villégiature pittoresque au bord de la mer.

Sous la tente, les immensités de l'Atlantique apportent la brise saline à notre campement juché sur le haut des falaises brunes; vers l'Est, sous la fournaise éclatante du soleil levant, surgissent, comme un spectre de ville, morte depuis des siècles, les bastions, les créneaux et les



Porte de la Kasbah de Larache.

forts de Larache. L'histoire de la domination européenne au Maroc est toute dans ces successives assises de la cité : des redans espagnols, des contrescarpes portugaises, des tours mauresques et, dans la Kasbah semi-ruinée, des vestiges palpables du passage, très court pourtant, des Anglais. Tout en bas, des ruelles enchevêtrées, des maisons informes, des murs écroulés, et enfin un pavillon assez vaste de fer et d'acier couvert

de tôles ondulées : les magasins des douanes, presque françaises.

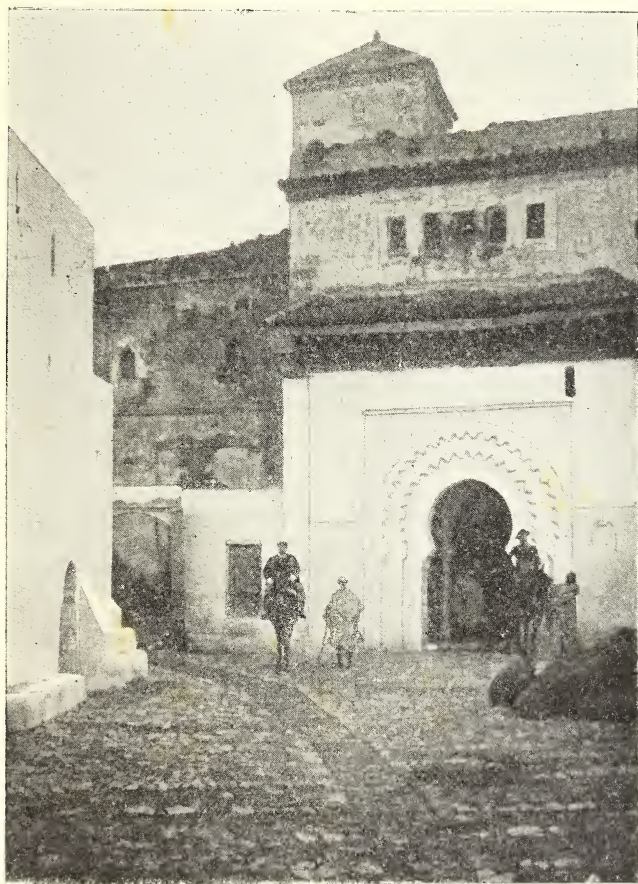
Nous avons quitté Larache en contournant ses antiques remparts ; tout d'abord, une foule curieuse se presse sur notre passage, mais le dernier redan franchi, brusquement nous sommes en pleine campagne. A perte de vue, une piste de sable s'allonge devant nous. Et voici l'ordre du défilé :

En tête, un sous-officier de spahis : burnous bleu, djellaba blanche, guêtres rouges : les couleurs de la France. Puis, côte à côte, des cavaliers superbes portant, droites et fières, les hampes de commandement : un fanion vert frangé d'or surmonté du croissant : c'est le drapeau du prophète ; un oriflamme rouge, emblème de la souveraineté chérifienne de Moulay-Abd-El-Aziz.

Selon l'usage adopté, seul, à quelques pas en arrière sur un beau cheval noir, le *Bachadour* ; c'est le terme adopté au Maroc pour désigner tout envoyé extraordinaire des puissances. Il est réglé que l'allure ne doit pas dépasser celle du pas allongé des chevaux et, quoi qu'il en coûte de garder pendant des heures cette monotone et fatigante attitude, il faut s'y résigner. Et puis, n'a-t-on pas mieux le temps ainsi d'examiner le paysage, d'en fixer les détails.

Madame Saint-René Taillandier, par dérogation à tous les antiques protocoles marocains qui n'admettaient point de femmes dans les ambassades, suit, poétiquement drapée dans une djellaba bleue et un burnous blanc dont le capuchon, ramené sur la tête, est retenu par des cordelettes de laine grise. Un intervalle, puis les divers

membres de la mission, « la jeune diplomatie française », et les caïds des tribus sur le territoire desquelles passera,



Le *Dar-maghzen*, à Larache.

aujourd'hui, l'ambassadeur, leurs cavaliers magnifiques enveloppés de leurs draperies épaisses, le visage sombre. presque farouche, le fusil haut dressé sur le pommeau

des selles élevées. Voici les trente cavaliers d'escorte, venus de Fez, délégués par le sultan pour veiller à la sécurité du ministre de France. A leur tête, le caïd Raha, beau comme un chef-d'œuvre de la statuaire antique. Des gestes d'une harmonie parfaite, le teint bronzé comme tous les descendants du grand fondateur de sa tribu — il est des Bokhari, la fameuse milice noire de Moulay-Ismaïl — ses yeux, empreints de mélancolie, décèlent autant de noblesse que de bonté; il a vraiment grande allure ce seigneur du maghzen, et ses difficiles et délicates fonctions ne sauraient être mieux remplies.

Si l'escorte n'est pas aussi nombreuse qu'on l'espérait, la faute ne saurait en incomber au caïd Raha, la guerre a privé le Moghreb de beaucoup de guerriers et les beaux chevaux se font rares. Le caïd Raha commande aussi à une vingtaine de gens armés qui nous suivent à pied et que j'ai grand'peine à dénommer *askris* (fantassins du Maroc).

Notre convoi s'allonge; après l'escorte, c'est le tour des mules de charge et des chameaux porteurs des tentes, des cantines et de tout le nécessaire pour ne point mourir de faim, de froid ou d'humidité dans ces vastes plaines du Moghreb. A part deux ou trois villages éparpillés à d'énormes distances, point d'abri sur la route, ni de caravansérail, pas même le refuge d'un bois et de son ombre salutaire.

La terre plate et nue, où poussent les orges, les blés, les sorghos ; les bas-fonds marécageux, au-dessus desquels planent des cigognes et des oiseaux de proie; des bosquets de nopals et de figuiers de Barbarie, et puis des

champs de tubéreuses, où ne sont encore éclos, ni les gerbes de narcisses, ni les épis des asphodèles, ni les mille bouquets de nénuphars.

Justement l'asphodèle hante nos imaginations. Est-ce un effet de l'ambiance? Ces messieurs de la carrière savent si bien le Maroc de Loti... et ignorent tant l'autre.



Le caïd Raha.

On cherche la fleur du livre; on s'étonne de ne point la voir s'épanouir à chaque pas du chemin; on voudrait la réalité conforme au décor merveilleux né de l'imagination féconde du poète. Mais nos vœux sont exaucés, la question marocaine est presque résolue et c'est Madame Saint-René Taillandier qui découvre, cueille et nous offre « la première asphodèle ».

Nous poursuivons notre route. La fantasia, si souvent décrite, déploie ses guerriers à gauche et à droite du cortège ; seulement, les fusils depuis longtemps chargés, le sont parfois à balle et deux sifflements caractéristiques ébranlent l'air avec les premières détonations. On fait mine de n'avoir rien entendu et tout rentre dans l'ordre ; toutefois, le jeu pouvant devenir dangereux, il n'y aura plus de fantasia aujourd'hui, d'autant plus que les balles avaient été sciemment déposées au fond des longs mousquets, non certes contre le bachadour, mais à seule fin de faire servir le jeu de la poudre à l'extinction de certaine vieille querelle entre les Klot et une tribu rivale.

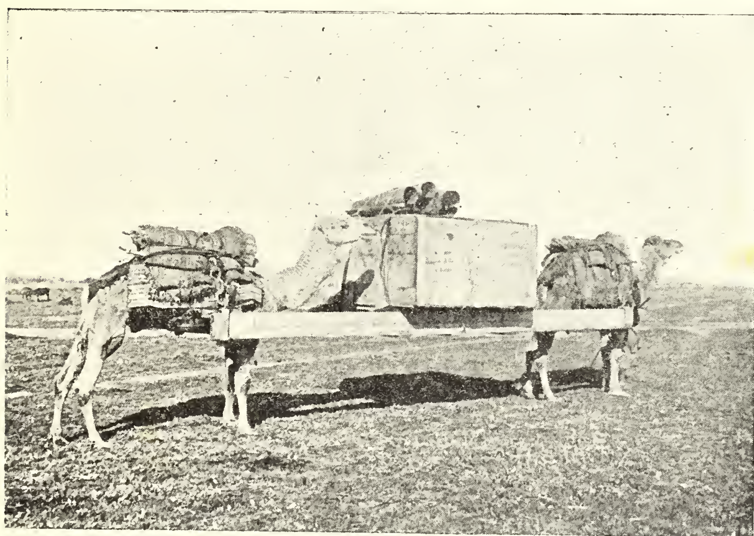
Maintenant, nous passons près d'un village ; les femmes poussent leurs « youyou » mi-plainte, mi-joie ; c'est le drapeau du chériff, ce sont les caïds de passage et le bachadour qu'elles saluent.

Et les oiseaux, eux aussi, se pressent curieusement sur notre route. Jamais je n'ai rencontré tant de familières petites bêtes. Les alouettes ne prennent point leur vol effarouché à notre approche, bien au contraire elles se rangent pour nous voir passer. Le sabot des chevaux va presque les toucher, elles tournent alors la tête, l'inclinent malicieuse, regardent, et, après un pi-ouit de satisfaction sans doute, elles étirent les ailes et s'envolent un peu plus loin.

J'ai précédé au camp, l'arrivée du Bachadour, décidément c'est tout un monde qui s'agite autour de lui, à cause de lui.

J'en essaye le recensement et voici pour ceux que les chiffres intéressent le résultat de mes investigations. Les

membres de l'ambassade et leur suite forment un groupe de trente-cinq personnes. On m'assure que notre escorte compte bien trente *moghazenis* ou cavaliers et vingt *askris*. Vingt *fraiguis*, ou hommes de tente, sont un minimum nécessaire pour plier, transporter et réédifier une fois au camp nos fragiles maisons de toile. Ajoutons



Le portage à chameaux des colis volumineux.

quarante-cinq muletiers, trente *sokhars*, ou conducteurs de chameaux, vingt autres gens d'écurie et enfin dix *rakkas* ou courriers-piétons, destinés à assurer rapidement le service des correspondances vers Tanger et Fez.

Au total, cela fait près de deux cent cinquante individus et au passage je n'ai pas encore recensé les bêtes de somme. Chevaux des hommes d'escorte, fringants,

pompeusement harnachés de cuir, de soie, de broderies, une trentaine; puis quarante montures de selle, mules tranquilles et coursiers. Et voici quatre-vingt mules de bât, trente mules de tente et vingt autres bêtes encore, ânons courageux et chevaux. Enfin quatre-vingt-dix-huit chameaux toujours geignants, toujours impolis: ils jettent sur le convoi de l'ambassade une note pleine de pittoresque et, pour ma part, je me laisse attendrir au souvenir de mes anciens compagnons de route au Sahara. Les braves bêtes. C'est laid, c'est désagréable au camp à cause du bruit qu'elles font, à cause des tentes qu'elles renversent parfois dans leur folie; mais entre elles et leurs maîtres, les Arabes, il y a si complète harmonie, tant de fatalisme bienfaisant en somme les guide, tant de résignation leur fait accomplir les pires besognes...

J'en oublie l'addition : trois cent vingt bêtes au minimum. On comprendra, se souvenant que c'est le maghzen qui paie tout, qu'une année où le Maroc voit s'acheminer deux ambassades est pour lui une année de privations; quand trois Bachadours surviennent, c'est la famine; on affirme qu'en six mois quatre de ces importants personnages auront gagné Fez. Grands Dieux! que vont dire et faire les malheureux sujets des caïds et du chériff, tenaillés par la faim?

Fatigue à part, à part aussi le désagrément de la pluie qui détrempe les terrains argileux où nous marchons, qui pénètre nos vêtements et envahit notre tente, la chevauchée est pleine de charme et d'intérêt. Il y a tant à apprendre en cours de route de ces caïds qui viennent nous saluer, de ces légendes des saints marabouts que

nous rençontrons, etc. Et puis le décor, toujours renouvelé, est toujours pittoresque : il révèle à nos yeux un pays riche, fertile où il fait bon chevaucher, loin des agglomérations urbaines et dans le calme profond de la primitive nature.

Un petit village fait de huttes de fougères laisse percer au-dessus des toits qui fument le minaret élégant d'une blanche koubba ; les notables, dans un galop furieux, brandissent dans les airs leurs longs fusils et les déchargeant ainsi tendus à bout de bras, accourent au devant du Bachadour, voici notre première étape : les tentes du campement y sont dressées déjà, abritées contre les rafales par les haies hautes des ficus aux feuilles étrangement découpées en raquettes épaisses, toutes hérissées d'épines.

Il a gentil aspect, notre camp, où il va falloir vivre deux semaines : la pluie n'a pas encore déteint les ornements bleus dont sont agrémentées les tentes du maghzen, la boue n'a point pollué les toiles ; les cordes, les piquets, les mâts sont intacts et permettent d'édifier un ensemble harmonieux de toutes ces maisons de lin. Dix fois nous lèverons le camp, dix fois nous le redresserons ailleurs, et il nous semblera toujours que cette petite ville ambulante n'a point changé de place, n'ayant pas cessé de vivre la même vie, et chacun dans le même cercle régulier, retrouvant son home, ses voisins, se persuadera, de plus en plus, qu'il ne s'est pas davantage enfoncé au cœur du maghzen, mais a seulement accompli, l'après-dîner, sa promenade coutumière.

Au centre, une tente plus vaste, drapée à l'intérieur de riches étoffes et de ces *haitlis*, dont se parent toutes les

demeures importantes, lourdes draperies de velours et de soie, le plus souvent rouge et vert, où triomphe comme unique ornement le fer à cheval si familier à l'architecture arabe; une énorme boule de cuivre doré surmonte le mât central, c'est le *djemmor* insigne du commandement; les bachadours ont seuls le privilège de



Le camp de l'Ambassade française sur la falaise de Larache.

l'avoir au-dessus de leur tente et bon gré mal gré, les caïds d'escorte ou ceux des tribus traversées doivent s'abstenir d'arborer le leur au camp de l'ambassade. Parfois, quelque malin se permet un simulacre d'oubli de ce protocole: malheur au ministre-voyageur qui ne s'en apercevrait point et laisserait ainsi avilir son autorité. Il courrait grand risque de n'avoir plus, les jours

suivants, aucune escorte, aucune marque de respect sur son passage.

L'usage veut que le bachadour soit de toute façon un important personnage : l'escorte que lui fait parvenir le maghzen ; les chevaux de selle et les mules — celles-ci confortables, pleines de santé, coquettes mêmes sous leurs selles de drap rouge — qui ont été dépêchés aussi pour la suite du ministre ; la sollicitude du sultan qui confie la garde du personnage à un caïd Raha, ou colonel, judicieusement choisi entre beaucoup ; autant de preuves qu'au Maroc il est une civilisation et que les usages des cours les mieux policées sont en honneur.

Il y a plus : le peuple lui-même, le farouche Marocain, reconnaît de loin le cortège d'un bachadour ; les drapeaux et les soldats qui le précèdent indiquent à tous sa qualité et les coutumes tant de fois décrites sont toujours en vigueur. C'est *le harr*, la *fantasia*, les *diffa*, la *mouna*.

Dans la plaine immense subitement ont surgi, d'entre les bosquets d'asphodèles ou les massifs de jujubiers épineux, quelques burnous gris : l'un d'eux tient entravé sur les épaules un bélier à l'épaisse toison. Brusquement, l'un des indigènes, le notable du village, sans doute, a saisi la bride du cheval que monte le bachadour : il arrête la monture. En un instant le malheureux bélier est agenouillé, un éclair d'acier a lui, et, par la gorge large ouverte, s'épand sur l'herbe, avec sa vie, le sang de la victime. Quelques paroles échangées entre le sacrificateur, le notable et l'interprète du bachadour ; le bélier mort livré aux *fraiguis* (hommes de tente), qui

le mangeront ce soir; un signe d'acquiescement du ministre et le cortège reprend sa marche : tel est le *harr.*

Presque à chaque heure le même spectacle se renouvelle avec cette seule différence que parfois de jeunes veaux ou un bœuf est substitué au bélier, la grosseur de la bête sacrifiée étant toujours en proportion avec l'importance de la requête faite. Car c'est d'une requête qu'il s'agit. Loin du sultan, sans espoir de le voir jamais, à cause de la difficulté du voyage et de l'impossibilité le plus souvent de l'approcher, tout individu molesté, toute tribu spoliée attend des mois et des années le passage d'un bachadour. « Lui, bientôt, verra Sidna, il pourra lui parler; s'il veut se charger de la requête, c'est la vengeance enfin et le salut. » Et de fait, s'il avait fallu admettre comme argent comptant toutes les histoires racontées, alors que les victimes rougissaient le sol sous nos yeux, le Maroc manquerait quelque peu de justice : troupeaux enlevés, femmes violées, villages incendiés, meurtres, carnages, etc., de quels noirs forfaits ne s'est point chargé le carnet de notes du bachadour et quel chapelet de méfaits à raconter au sultan, en le priant de satisfaire les plaignants !

Le plus remarquable de tout cela, c'est en effet qu'une suite logique et équitable est presque toujours donnée à ces requêtes, accueillies pendant le voyage et présentées par le bachadour. De là viennent la pérennité de l'usage et la faveur marquée dont cette coutume jouit dans tout le Maroc. A cet égard tout au moins, les ambassades sont un bienfait pour le pays, et c'est aussi ce qui rend invraisemblable dans les conditions ordi-

naires tout attentat contre un ambassadeur ; à son immunité diplomatique vient s'unir le sauf-conduit du harr.

Au Maroc, la tribu est la base de tout l'organisme politique ; aussi des devoirs incombent-ils à celles que traversera le solennel cortège du bachadour. C'est d'abord l'escorte à fournir ; à la rivière ou à la haie de nopals qui forment la limite de son territoire, le caïd, ou, à son défaut et seulement pour raison valable, son kalifat, attend le ministre et envoyé extraordinaire pour lui faire cortège. Ce sont d'abord des présentations réciproques, puis l'affirmation qu'on est content de se connaître, enfin la demande de renseignements sur la route à parcourir, demande qui reçoit toujours cette réponse : « Il n'y a que du bien et la paix sur le chemin ».

Et si le caïd veut se faire bien voir du mahgzen, obtenir du sultan une plus haute charge — surtout s'il sait que ce bachadour a une grande influence — les fantasias vont se poursuivre durant tout le trajet effectué sur son domaine administratif. Et vraiment, alors, la plus petite ambassade a grand air avec ce perpétuel va et vient, sur ses flancs, de cavaliers magnifiques, brandissant dans les airs leurs fusils et multipliant leurs salves inoffensives. Pour ma part, je n'aï pu jouir de ce spectacle que deux fois sur la route de Fez et une seule fois, le caïd remplit ce devoir envers notre bachadour en l'accompagnant de ses hommes déployés en fantasias et en lui offrant aussi la *mouna* de *tadjinns* (des plats préparés), qu'il n'est d'ailleurs plus dans la tradition d'offrir.

La *mouna*, c'était autrefois l'acte quotidien le plus important de toute ambassade. Suivant qu'elle avait été offerte avec une royale abondance ou bien une parcimonie de mauvais augure, la mouna constituait le véritable baromètre de l'atmosphère politique pour le bachadour. Il est encore dans toutes les mémoires cet incident diplomatique raconté par Loti à propos d'une mouna que notre ministre, M. Patenôtre, jugea insuffisante, en déclarant que c'était un manque d'égards grave envers la France.

La mouna, c'est, à proprement parler, tous les aliments nécessaires au bachadour, à sa suite, à son escorte : pains, œufs, moutons, poulets, légumes, fruits, thé, sucre, bougie, etc. Sitôt l'ambassade arrivée au lieu du campement, le chef du village voisin la venait visiter, s'enquérait de ses besoins et revenait bientôt après, dans un cérémonial déterminé, portant sur de vastes plateaux de cuivre ciselé ou dans d'immenses corbeilles de paille tressée, des monceaux de victuailles. Le bachadour devait recevoir le présent, l'agréer s'il lui paraissait convenable, le refuser en cas contraire. Dans cette hypothèse, quelques minutes se passaient et un notable supplément de mouna arrivait à point pour calmer les dignités protocolaires.

Aujourd'hui, rien de tout cela : un *amin*, choisi par le sultan et muni par le maghzen, à cet effet, des sommes nécessaires, va à Tanger chercher le bachadour, s'entend avec sa maison au sujet des provisions dont il aura besoin, achète le nécessaire et accompagne le convoi ; au camp, le soir, très prosaïquement sont réparties entre

les diverses marmites, viandes et légumes. Le pittoresque y perd beaucoup et l'estomac aussi. Il est vrai que les villageois du parcours et les paysans des plaines risquent moins de mourir de faim n'ayant pas été forcés de fournir des vivres à plusieurs bachadours se rendant par la même voie, comme cette année, à Fez.



Une diffa ; le Ministre de France, Mme Saint-René Taillandier et leur suite chez le caïd des Habbassi.

Je terminerai en insistant sur le caractère sacré du bachadour, qui fait que rien ne sera jamais tenté dans le bled maghzen contre lui. D'attaques possibles, il n'y faut point songer, seuls peuvent y accorder créance les intéressants correspondants étrangers de Tanger ; des captures de quelques chameaux chargés de victuailles

peuvent se produire, certes, et nous eûmes cette mésaventure en traversant le territoire des farouches Beni-Hassen. — Cette épithète de « farouches » accolée aux gens de cette tribu marocaine est obligatoire, paraît-il, bien que vingt autres tribus la méritent davantage que celle-ci. — Mais c'est qu'alors il y a eu méprise. Dans le défilé du cortège, des groupes de mulets ou de chameaux s'écartent parfois : il suffit alors, qu'isolés, on les prenne pour des caravanes ordinaires, menées par quelque conducteur, dont tel ou tel croit avoir à se plaindre ; le coup est bientôt fait. Que si d'aventure, on proteste : « J'accompagne l'ambassade », les renseignements sont vite pris. L'affirmation reconnue exacte, sokhars et mulets sont relâchés. Ils éviteront seulement de passer à nouveau dans ces parages, quand ils ne seront plus avec le « bachadour ».

CHAPITRE II

LA ROUTE DE FEZ



L'Ambassade en marche.

CHAPITRE II

La route de Fez.

D'ordinaire, on se rend de Tanger à Fez par El-Kzar, en traversant un territoire mi-plaines, mi-collines, dont la *Montagne Rouge* est le plus pittoresque ornement; des légendes, — peut-être aussi des histoires vraies, — racontées comme à plaisir par vos guides, vos muletiers, vous font, en passant là, dresser les cheveux sur la tête, ce n'est point pour déplaire à ceux qui, comme moi, ont horreur de la banalité ordinaire des voyages. L'ambassade de M. Saint-René Taillandier ne passa point par là, crainte des brigands ; force m'est de suivre le fil de mes propres souvenirs. Je ne raconterai point, aujourd'hui, d'histoires de brigands.

Les étapes de la route de Larache à Fez sont plus ou moins périlleuses, plus ou moins fatigantes : elle sont d'ailleurs de longueur inégale, car il faut compter, tantôt avec la fatigue des bêtes de somme, tantôt avec la pluie qui dans ces champs de glaise, entrave, jusqu'à la rendre impossible, la marche d'un convoi pesamment chargé, tantôt avec les fondrières où les mules enfoncent

jusqu'aux jarrets. Pourtant, les cent-quatre-vingts kilomètres qui séparent Larache de la capitale du Maroc sont généralement franchis en six étapes. Nous dûmes renoncer à voyager avec cette rapidité relative et, indépendamment de trois jours de repos employés à sécher nos



Le vieux fort portugais de Larache.

tentes et nous-mêmes, neuf fois nous dressâmes le camp sur la route.

Au sortir de Larache, une plaine sablonneuse s'étend, que vient garnir une forêt de chênes-lièges. Magnifique cette forêt ? Mais certainement, car tout est relatif et, au Maroc, où les arbres font vraiment un peu trop défaut, les quelques kilomètres carrés que l'on appelle la forêt de Larache sont un charme pour le voyageur, en dépit

du trop grand espacement des arbres et de leurs frondaisons trop peu mystérieuses. Sans compter que la hache sacrilège a commis bien des méfaits, depuis des siècles. Songez donc, toutes les barcasses du sultan — ces chalands énormes dont j'ai parlé et qui constituent les uniques moyens de débarquement dans les ports —



Dans la forêt de chênes-lièges.

toutes celles de Larache et celles de Tanger, et celles de Tetuan, et les roues étranges de plus étranges charrettes servant parfois au transport de volumineux colis destinés au palais de Fez, toutes, dis-je, barcasses et roues, depuis trois cents ou quatre cents années, ont été arrachées du sein de la forêt; jamais, bien entendu, on ne songea à replanter le plus petit rejeton du chêne

géant ainsi sacrifié. Ce serait miracle si, d'aventure, on rencontrait encore, au milieu des troncs rabougris, tordus, cassés, un arbre.

On a déjà caressé de très gros espoirs sur l'avenir des forêts de chênes-lièges du Maroc; dans le Riff et le Grand-Atlas, ces espoirs sont sans doute fondés, mais il est bon que l'on sache que, pour les forêts du littoral, le manque absolu de soins, de surveillance, le démasclage brutal, imprévoyant de la totalité des arbres rend bien difficile toute exploitation de ce genre. Pour tout dire, en un mot : ce sont des lièges morts. La forêt de chênes-lièges franchie, et c'est l'affaire de vingt minutes à peine, les plaines et plateaux cultivés se succèdent : ce sont successivement nos gîtes d'étapes : El-Harrak et le Djebel-Dhâl (la montagne de l'Ombre) habité par « les Fils de l'Orgueil ». Un ruisseau qui se donne de l'importance avec ses myriades de tortues, dont les têtes, rangées en bataille hors de l'eau, hument les rayons du soleil, l'oued Drader et voici El-Arba-Si-Aïssa et Habbassi. Je me garderai d'une relation détaillée du voyage ; j'en ai dit le pittoresque et ce caractère particulier que lui donnait la présence du « bachadour ». J'ai mieux à faire en m'efforçant de donner une image aussi exacte que possible du pays, de ses habitants ; grâce à la multiplicité des régions traversées, à la diversité des usages observés parmi les tribus du parcours, on arrive à se faire une idée assez juste de cet ensemble de fiefs féodaux et de petites républiques dont la réunion constitue ce que nous appelons l'Empire du Maroc.

D'une façon générale, le Maroc est formé par deux

sortes de territoires géographiquement désignés sous les noms de Pays des Plaines et Pays des Montagnes. Sans avoir escaladé, dans ce voyage, les sommets neigeux du Grand-Atlas, ni les chaînes élevées du Riff, nous avons cependant parcouru succcesivement des espaces immenses, presque sans une ondulation de terrain et une série de mamelons s'étageant jusqu'à former les premiers contreforts du Zerhoun.

La plaine, c'est les deux tiers du parcours; le Gharb, d'une fertilité proverbiale et qui ressemble d'une manière frappante à notre département de l'Eure; la plaine, c'est encore la vallée du Sebou, de soixante kilomètres de largeur, où les terres noires succèdent aux sols bruns avec des profondeurs d'humus de dix, douze et quinze mètres. L'aspect général est un : partout, les asphodèles, les iris, les palmiers nains, là où le soc rudimentaire de la charrue marocaine n'a point violé le sol; ailleurs, les mêmes champs d'orge et de blé, les sorghos clairsemés, mais poussant dru quand même ; et puis des prairies sans limites et verdoyantes, de nombreux troupeaux de beaux bœufs marqués de roux.

Jusqu'au Sebou, les villages paraissent peu nombreux. Est-ce difficulté de distinguer les habitations enfouies dans les buissons épineux, est-ce pour une autre cause? Une de ces agglomérations vaut une mention particulière, celle de *Lalla-Meïmouna.*

Sur la déclivité douce d'un large plateau, de hautes murailles de figuiers de Barbarie encerclent un vaste espace d'où surgit seule la tour carrée d'un minaret : les toits de chaume et de verdure qui soutiennent les murs

en pisé sont serrés comme les rayons d'une ruche autour de ce modeste et mélancolique monument élevé, sur le bord de la piste de Fez, à la Geneviève du Gharb marocain.

Ce ne fut point pourtant contre les flots des barbares



Village et Koubba de Lalla-Meïmouna.

que se dressa la toute puissance de Lalla-Meïmouna, la jeune vierge. Comme je m'étonnais de voir un monument religieux dressé en pays musulman en l'honneur d'une femme — on sait le rôle plus qu'effacé de celle-ci dans la civilisation de Mahomet — comme je ne cachais pas ma surprise, plus grande encore d'apprendre que Lalla-Meïmouna était restée un lieu de pèlerinage très fréquenté,

Si-Kaddour, le cadi-interprète qui sait son Maroc par cœur, me conta la légende que voici :

Deux ermites, vivaient jadis dans ce pays, tout proche alors de la mer. Or, un jour que l'un d'eux, Sidi-bou-Selham, était à la pêche, son compagnon, Et-Tayar, voulut, en se jouant, l'étonner par un miracle. Il plonge sa main dans l'eau : chaque poil ayant fait l'office d'hameçon, il la retire presque aussitôt chargée de poissons. Sidi-bou-Selham ne veut point paraître inférieur au saint Et-Tayar. Piqué au jeu, il se recueille, invoque Allah et le Prophète et fait un geste : la mer le suit, cependant qu'il jure de conduire les flots jusqu'à Fez « afin que les filles de la ville y viennent laver leurs mains ».

Les flots obéissent et remontent la vallée de l'oued Drader; ils arrivent jusqu'au village où habite Lalla-Meïmouna. La jeune fille supplie le marabout des flots, et comme celui-ci objecte son serment, c'est au tour de la vierge d'implorer Dieu. Elle appelle d'un signe les filles de la lointaine Fez, qui se trouvent aussitôt transportées, comme par miracle, jusqu'aux pieds du marabout que viennent baigner les vagues envahissantes. Elles se lavent les mains dans la mer; puis, aussi merveilleusement qu'elles sont venues, avec autant de rapidité, elles regagnent leur demeure dans la capitale : le douar est sauvé; mais les générations garderont avec reconnaissance le souvenir de Lalla-Meïmouna. Que si des incrédules sourient, les gens du Gharb leur montreront les lagunes d'Ez-Zerga, pénétrant les terres encore aujourd'hui, comme pour attester le pouvoir merveilleux exercé

naguère sur l'Océan par le vieux pêcheur Sidi-bou-Selham et la jeune vierge du Gharb.

Au fait, légende à part, elle existe large et profonde, cette lagune de Zerga, que l'on nomme aussi le lac Bleu ; il paraîtrait même que, telle un autre lac de Bizerte, elle communiquerait par un chenal accessible, avec la haute mer de l'Atlantique, sans oublier une canalisation naturelle l'unissant au Sebou, le grand fleuve du royaume de Fez. Au moment où des enquêtes géographiques s'efforcent de résoudre les inconnues du maghzen, je tiens à souligner l'importance de celle dont on s'est trop peu occupé. Un port vraiment digne de ce nom est encore à trouver sur la côte atlantique de l'empire de l'Extrême-Occident : sans parler même de pénétration, découvrir un havre excellent dans ces parages serait l'œuvre la plus profitable de notre domination pacifique à ses débuts.

Le Sebou : nous ne le voyons pas encore, et pourtant nous en sommes tout près. Rien que l'immense plaine surchauffée par le soleil et d'où montent ces nappes d'air lumineuses qui servent, dans les déserts de sables, de toile merveilleuse aux tableaux fascinants du mirage. On croit voir des bouquets d'arbres, de hauts peupliers se reflétant dans l'onde transparente d'un frais ruisseau : voici même, à n'en pas douter, des troupeaux se rendant à l'abreuvoir. Mais non, rien de tout cela : seulement a surgi, derrière un pli de terrain, l'amoncellement de murailles en ruines, de maisons en briques et en pisé, couvertes de chaume, qui forme le gros village de Kariat-el-Habbassi.

Mis à mal par les déprédations des tribus voisines, le village et son caïd ont gardé, dans l'infortune, un grand air de noblesse. L'hospitalité est vraiment seigneuriale à Habbassi, et le chef de maison Si-el-Arbi-ben-Menaïya, n'a pas voulu permettre que des étrangers traversassent son territoire sans se reposer à l'ombre de sa demeure, sans non plus y goûter les tadjinns d'une diffa richement servie.

Le menu de cette diffa? Il ressemble à tous les menus de diffa en pays maure : je le dirai pourtant, afin de célébrer l'acte du seul caïd qui nous fit fête, afin de donner une idée des supplices que doit parfois endurer l'estomac des voyageurs qui s'aventurent au Moghreb, loin des pistes de macadam que bordent de rafraîchissantes auberges, loin des hôtels modernes, loin de tout ce qui fait, en un mot, le charme et le confort des habituels voyages. Le menu? Voici :

Soupe au lait de brebis et au riz; soupe à la graisse de mouton.

Ragoût de bœuf aux aromates; ragoût de mouton au musc ; un autre ragoût de bœuf aux piments.

Le second service : pigeons et poulets au safran; poulets à la cannelle; poulets au gingembre; poulets rôtis.

Enfin, le plat de résistance; le couscoussou érigeant son cône éblouissant de blancheur, du sein de trois vastes plats en bois, car il en faut pour tous les goûts: couscoussou au beurre, couscoussou à la graisse, couscoussou au sucre.

Et ce sont des crêpes à l'huile, des galettes au miel et

mille autres indigestes sauces. J'oubliais le lait aigre comme boisson et le thé à la menthe, qui clôture naturellement toute diffa.

Je ne me suis pas endormi dans les délices d'Habbassi, d'autant plus que la succession même rapide des plats monstres avait demandé des heures et qu'il fallait nous rapprocher de Fez, en mettant derrière nous, ce jour-là l'obstacle considérable qu'est toujours une large et profonde rivière ; nous n'avions pas de temps à perdre pour franchir de jour le Sebou.

Le Sebou ! Un fleuve, presque un grand fleuve, aux eaux fangeuses ; des berges escarpées de glaise sombre, où l'on cherche en vain cette végétation luxuriante des coins d'Afrique brûlés de soleil, mais inondés. Les crues et la rapidité du courant ont dévasté les rives et creusé infécond, dans le limon fertile, le lit du fleuve. A l'endroit où nous le touchons, il est bien large comme la Seine au Pont-Royal ; et, comme sur tout son parcours pas un seul pont n'a été édifié, c'est un obstacle réel aux transactions commerciales avec Fez, jusqu'au jour où il deviendra la voie la plus accessible menant à la capitale chérifienne.

C'est de suite ma première préoccupation de voir encore inutilisé pour le service de la batellerie un fleuve de cette importance. La supériorité incontestable du Maroc sur notre Algérie-Tunisie est tout entière dans ce régime des eaux, capricieux, fantasque, décevant dans notre France africaine, et ici, presque régulier l'été comme l'hiver, équitablement réparti, tel enfin qu'il permet les plus belles conceptions d'hydraulique agricole et de canalisation des cours d'eau. Si l'on songe que le Sebou



Paysage de l'Est Marocain.

traverse presque totalement le royaume de Fez, c'est-à-dire l'immense et fertile région du Nord-Ouest marocain, où abondent champs et pâturages ; si l'on se souvient que, sorti du Grand-Atlas en sources magnifiques (1), le plus grand fleuve du Maroc comprend Fez dans sa vallée et roule ses flots ensuite dans les régions les plus constamment soumises du bled maghzen, on ne peut s'empêcher de remarquer l'importance considérable de cette voie fluviale. Une constatation autre s'impose aussitôt : personne n'a songé à en approfondir les avantages, à en étudier les ressources, si bien que le cours du Sebou est encore en partie ignoré des géographes, au moins quant à la possibilité de son adaptation à un service régulier de batellerie.

Tout au plus, peut-on enregistrer les opinions plus ou moins autorisées des partisans de la navigabilité du Sebou, et celles de ceux qui affirment *a priori* que le fleuve n'est pas et ne sera jamais utilisable. Cette question est pourtant capitale : il en va peut-être du succès de notre politique de *pénétration économique.* Je ne dis plus *pacifique*, car ce mot, comme le système qu'il représentait, semble condamné dans les milieux même qui l'avaient lancé. Il faut se faire une raison, ne plus se laisser bercer par les utopies séduisantes et rêver de pénétration du Maroc à coup de pioche et de rail. Le jour où nous voudrons, coûte que coûte, ouvrir le Maroc à notre civilisation, y établir en conséquence routes et chemins de fer ce sera la lutte et l'abandon des théories professées jusqu'ici. Il en serait tout autrement si nous pouvions, pour atteindre

1. Comparez de Segonzac, *Reconnaissances au Maroc.*

Fez, aménager la route naturelle, cette route qui marche, du grand fleuve. Des chalands, des barques ou barcasses d'abord ; de petits remorqueurs à vapeur, à pétrole — c'est surtout là leur place — passeraient sans éveiller trop fortement les susceptibilités des Marocains. Entre toutes les « machines des roumis » le rail qui demeure, voilà l'ennemi. Mais le canot rapide, laissant après lui seulement son sillage, vite effacé, ne saurait soulever autant d'animosité, et la première minute de curiosité un peu défiante passée, le Marocain du Gharb acceptera le canot sur le Sebou, comme il accepte déjà presque partout la jumelle photographique de l'explorateur.

Dans ces conditions, on me permettra de demander que ceux qui président à l'expansion française au Maroc, mettent au premier plan de leurs préoccupations l'étude du cours du Sebou, celle de sa navigabilité.

Pour ma part, je tiens à dire mon sentiment, après avoir remonté le cours du fleuve sur près de trente kilomètres, l'avoir traversé en deux endroits différents et avoir vu son lit au moment où celui-ci est tout proche de la capitale de l'Empire. Il est impossible au Maroc de conclure, ainsi qu'on le fait parfois ailleurs. On a dit le Sebou est inutilisé depuis des siècles par les Marocains, c'est donc qu'il est inutilisable ; le raisonnement ne pèche-t-il point par la base, le Marocain en l'espèce étant quelque peu sujet à caution. J'aime mieux me fier au témoignage de mon fidèle Hadji, grand pélerin devant Mahomet, qui accomplit le voyage de la Mecque et visita tant et tant de fois les sanctuaires vénérés de Fez la Sainte.

« J'ai franchi le Sebou, m'a-t-il dit, en hiver, en été ; toujours beaucoup d'eau ».

On professe sans conteste que le cours inférieur du fleuve est navigable ; sans conteste aussi on admet qu'au moment des crues, un petit vapeur pourrait remonter jusqu'à Fez ; n'est-ce pas assez pour en conclure que le



Passage du Sebou : l'embarquement sur la rive droite.
(En haut, les huttes des passeurs.)

fleuve est susceptible d'une navigation suivie, quelques travaux aidant. La Seine elle-même n'est point sortie telle que nous la voyons aujourd'hui des mains de la nature et pour qui sait les progrès de l'hydraulique fluviale, la question du Sebou navigable ne se pose même plus ; le tout est de tenter de l'aménager rapidement, à

peu de frais, pour un service de bateaux à faible tirant d'eau d'abord, ensuite on verra. Mais c'est une œuvre urgente, je dirai la première dans cet ordre à réaliser.

Pendant que je poursuis ces réflexions, la caravane entière est arrivée sur la berge du fleuve, tous nos chameaux et nos mulets et nos skharos sont là, occupés à



Passage du Sebou : la barcasse de l Ambassade va accoster la rive gauche.

défaire les charges et à embarquer les fardeaux, bêtes et gens. Une petite opération, comme l'on pense. Cinq barcasses, aux bords peu relevés suffisent pourtant à ce service ; des passeurs, dont l'on aperçoit la demeure, — ces petites huttes de chaume élevées sur la rive droite du fleuve, — ont la longue pratique de ces débarquements, embarquements, etc. Aussi, bien qu'il n'y ait pas le

moindre appontement, la plus simple planche pour servir de passerelle, tout se passe pour le mieux, sans le plus léger incident ; les bras musclés de ces Marocains valent tous les monte-charges, et les bêtes sont si bien faites à la manœuvre qu'elles sautent avec autant d'adresse que de promptitude de la berge dans le bac et de celui-ci sur la rive.

A notre tour ! C'est moins commode, et il nous faut l'aide des mains croisées de deux « brigands » servant de chaise à porteur, pour gagner l'endroit sec où nous pouvons mettre pied à terre. Cela me rappelle les braves pêcheurs de nos côtes normandes débarquant, au retour de la partie de pêche, le bon bourgeois et la petite Parisienne, en prenant l'une après l'autre à califourchon sur leur dos ; seulement j'avoue que je préfère avoir sous le nez le gentil béret bleu de nos mathurins, que le sordide capuchon, tout taché de vermine, de ces moricauds.

Enfin, ils ont été polis tout de même, nos passeurs. Deux heures ont suffi : nos bagages, nos tentes, nos montures et nous-mêmes sommes maintenant sur la rive gauche ; Fez est proche. Il convient d'ajouter qu'il faut féliciter et remercier de ce beau résultat, notre hôte de tout à l'heure, le caïd d'Habbassi, à la plantureuse diffa, car le droit de passage est un privilège de sa maison et les passeurs sont ses sujets fidèles.

En route, sans tarder, dans les plaines immenses, sans horizon, et dont peuplent les solitudes des milliers d'asphodèles, d'iris, de soucis.

C'est singulier comme tous les villages épars sur notre

route se ressemblent peu. Après les douars en pisé voici les huttes coniques qui semblent se dresser dans un mirage incompréhensible sur les rives du Sénégal ou de quelque marigot du Niger Soudanais. Cependant nous sommes encore dans la vallée du Sebou et ce village est d'origine algérienne : les Milaïna, gens de la vallée du Chéliff, l'ont créé et agrandi par deux émigrations successives. Plus loin nous remarquons de petites villes presque, avec leurs maisons de pierre, leurs couvertures solides auxquelles viennent se mêler, dans un pittoresque désordre, des groupements de tentes, constituées ici en demeures permanentes, alors qu'ailleurs elles sont un privilège des nomades.

Une chose est plus frappante encore que cette diversité des types d'habitations, c'est le caractère original de chacune de ces tribus, vivant toutes, cependant, à quelques kilomètres de distance, sous le même ciel, sur le même sol. Aux Klot et aux Beni-Melek, généralement paisibles et agricoles, succèdent les Beni-Hassen, « des brigands superbes », plus occupés de pillage que de culture, toujours prêts aux meurtres. Et ce n'est pas tout. En face de cette tribu, où le caïd est le seigneur et maître, et où la constitution légale ressemble fort aux fiefs féodaux de notre moyen-âge, voici que se dresse en un contraste frappant, la République des Milaïna précisément, dont toute l'autorité est concentrée dans la *djemàa*, conseil élu des notables. Après les Beni-Hassen, ce type parfait de l'anarchie, populations toujours en rébellion contre quelqu'un, contre le sultan ou contre elles-mêmes, ce sont les Cherarda, tribu maghzen, c'est-

à-dire non seulement soumise au sultan, mais comme formant partie intégrante de son gouvernement.

De cet ensemble, l'intelligence profonde de nos diplomates a créé l'entité irréelle, s'il en fût, de l'Empire politico-religieux du Moghreb.

Comme elle pèse peu pour notre sauvegarde, cette



Le défilé et le village de Bab-Tchiouka.

autorité du sultan, dont la mehalla, envoyée de Fez pour nous protéger, s'est déjà évanouie, dispersée au hasard des carrefours sans que nous ayons su comment. Peu importe en somme, car plus que par les cavaliers aux hauts mousquets, plus que par les drapeaux rouge et vert du chériff, nous sommes protégés par le caractère du « Bachadour » et, nonobstant, par ce principe de la

solidarité collective de la tribu, responsable tout entière du voyageur qui franchit son territoire, principe à ce point respecté, qu'il supplée amplement à toutes les législations et à tous les codes.

Maintenant le Maroc se transforme. Subitement, en



Au sommet du Zegota : panorama vers le Sud-Est.

quittant les Cherarda, pour gagner les Beni Hammar, par les défilés de Bab-Tchiouka et le col de Zegota, un pays nouveau s'offre aux regards émerveillés. Ce ne sont plus des plaines immenses, mais des gorges pittoresques, des montagnes, des villages à flanc de coteau. Nous cherchons le souvenir de paysages déjà vus pour comparer nos horizons d'aujourd'hui : une Kabylie,

moins peuplée sans doute, avec, par intervalles des échappées sur quelques-uns des plus jolis sites de Provence.

De Zegota, la vue embrasse un horizon parfait : c'est le royaume de Fez presque entier qui se déroule devant nous. Les Zemmour qui habitent les sommets couronnés d'oliviers du Zerhoun, s'étagent à notre droite; devant nous, des plateaux cultivés, que semblent garder les villages des Beni Hammar, ces nids d'aigle accrochés au sommet des montagnes, parmi des vignes. Plus loin, découpant le ciel de ses brusques arêtes le Thalagh, qui cache Fez et les monts Rhiata vers l'Ouest qui veillent sur Taza, la cité impériale du Prétendant; puis d'autres plateaux, d'autres montagnes, un panorama riant de sites pittoresques, de champs et de cultures, se fondant dans un décor merveilleux, inoubliable.

Ne retardons pas notre marche; décidément les caïds manquent à tous leurs devoirs : aucun maintenant ne vient nous accompagner sur le territoire de sa tribu; les fantasias sont depuis longtemps évanouies, elle n'existent plus que dans le récit des autres ambassades. Et pour ma part, je suis loin de m'en plaindre; nous serions distraits du spectacle qu'offrent à nos yeux ces décors de montagne et ces champs, où maintenant sont fleuries les asphodèles, où les buissons élevés de jujubiers épineux, dépouillés de leurs feuilles à cette époque de l'année, mais étrangement constellés de coquillages blancs, semblent des amandiers en fleurs. Et c'est ainsi à chaque pas nous rapprochant de Fez, le Maroc plus chaud nous

fait fête, le Marocain revêche nous fait un plus glacial accueil...

Un autre fleuve à franchir : l'Oued Mekkès, mais les rives sont moins éloignées et un pont, œuvre de quelque renégat, paraît-il, nous offre le secours de ses arches élégantes, encore solides malgré les années et l'absence



L'Ambassade franchit le pont de l'oued Mekkès.

complète de réparations (1). Une dernière étape, dans des décors pareils, une ultime crête franchie, et nous voici

1. A Fez, dans le cimetière de Sidi Boubeker, près des silos creusés, dit-on, par les Almoravides, se trouve la tombe d'un ancien officier du génie français, converti à l'Islam, le capitaine de Saulty, connu seulement au Maroc, sous le nom d'El Hadj Abderrahmann Elheudj. Cet officier, servant en Algérie pendant les premières années de la conquête

dans la belle plaine du Saïs. Tout là-bas les neiges éternelles du Grand-Atlas cerclent d'argent l'horizon : Fez est là.

avait déserté après avoir injurié son colonel. Il se rendit d'abord à Tunis, puis se fixa au Maroc où il fut pris en affection par le Sultan Mouley Abderrhaman qui le fit convertir et lui donna son nom. Il construisit, comme ingénieur du Sultan le pont du Mekkès, sur la route de Tanger et celui de l'oued Fez, près de Bab Sidi Bou Djida. Très estimé de ses coreligionnaires, El Hadj Abderrahman paraît avoir été un musulman sincère ; il accomplit le pèlerinage de la Mecque, et, bien que, après la mort de son protecteur, sa vieillesse s'écoulât dans la solitude et la gêne, il se tint toujours à l'écart des Européens. (Gaillard : *Une ville d'Islam*, Fès.)

CHAPITRE III

L'ENTRÉE DANS LA LOINTAINE FEZ

CHAPITRE III

L'entrée dans la lointaine Fez.

Lorsqu'au soir du dernier jour de marche, dans l'ardeur impatiente de voir enfin apparaître le but du voyage, Fez la sainte, j'interrogeai l'horizon de l'Est, où devait surgir la ville, de lourdes et sombres nuées y roulaient les éclairs et les tonnerres. Au-dessus de nous le ciel, encore limpide et lumineux des clartés du jour à son déclin ; là-bas, groupée en un tableau fantastique, la longue silhouette de Fez Djédid, détachant sur un fond tragiquement noir les minarets de ses mosquées, les tours hautes de ses kasbahs, les murailles interminables du Dar maghzen et des jardins immenses du sultan. Puis, par intervalles, illuminant cette mystérieuse cité, que semble glacer un sommeil séculaire, les zigzags enflammés de l'orage. Après, plus rien que les sourds grondements, si lointains, qu'on les dirait d'un autre monde.

Bien des fois, je m'étais efforcé de représenter à mon esprit la ville mystérieuse. Je m'étais souvenu de mon arrivée dans d'autres villes saintes, Rome, Jérusalem :

Rome, la ville éternelle, Jérusalem, morte à jamais, et je n'avais pas songé à l'apparition de cette cité immuable et vivante, harmonisant si complètement dans un perpétuel contraste l'antithèse énorme : Fez, le foyer intellectuel de tout l'Islam occidental, le grand marché commercial du Moghreb, des déserts du Soudan et Fez, la cité des ruines et des tombeaux et du silence profond, qui plane sur ces choses.

Nous sommes en face de tes murailles, ô Fez, mais par quel prodige? Quel magicien a donc comblé l'abîme qui te sépare de ma patrie, de l'Europe et du monde ! Et aussi, par quel sortilège m'est-il donné de remonter les âges et de vivre, des siècles en arrière, la vie de mes ancêtres?

Fez, comme tu es loin de nous, dans ta sereine impassibilité ; de nous et de notre agitation et de nos fièvres! Comme tu es loin de nous, avec tes chemins vagues, dont le silence n'est jamais troublé par le vacarme des moteurs, voire par le roulement de quelque char. Les mules de tes *seigneurs* glissent sans bruit sur la terre battue, et ce n'est point le cheminement des babouches usées de tes *serfs* qui viendront troubler le calme de tes demeures. Elles-mêmes sont closes comme des sépulcres, et, c'est à peine, si, voulant y pénétrer, je découvre la petite porte basse et pleine de mystère qui en est l'accès; aucun souffle de l'intérieur, n'en vient trahir les secrets et seul, le murmure des eaux partout entendu épand sur le dédale de tes ruelles et de tes palais, le silence de sa perpétuelle et monotone voix,

Fez lointaine! c'est bien là ton nom. Lointaine, dans

l'espace : tu le sais, en effet, l'Europe rapace mit un siècle à trouver ton chemin, et, de toutes les capitales du monde, tu fus la dernière où elle ait pénétré. Lointaine dans le temps : car, en vérité, ces hommes et ces mœurs ne sont point de notre époque, et cette foi ardente et profonde non plus; non plus ce caractère sacro-saint de tes temples, non plus tes guerriers, tes foules, tes réceptions...

Je m'imagine mal ce que doit être l'arrivée du voyageur isolé dans une telle capitale, et je regrette cette impression non ressentie pour l'angoisse étouffante dont elle doit vous étreindre. Pour ce solitaire égaré, sans ami, sans défense dans un tel milieu, Fez doit apparaître plus lointaine encore et drapée d'épouvante. Je dois à l'ambassade que j'accompagnais, d'avoir, de mon entrée dans la ville sainte, de la réception qui nous y fut faite, des souvenirs autres, et, malgré cela, impressonnants tout de même.

Au petit jour, une grande surprise nous attendait : pour la première fois depuis notre départ, un ciel lavé et sans un nuage saluait notre réveil, cependant que — présage d'une radieuse journée — une brume matinale descendait sur la plaine et sur la ville sa ouate mi-transparente.

Du camp à la porte que nous devons franchir, trois kilomètres environ; la piste court le long de l'oued Fés, sur les ultimes déclivités du Djebel Tghat. J'y chevauche de bonne heure pour juger les préparatifs faits en notre honneur ; c'est partout une activité fébrile, des cavaliers

éblouissants qui passent, reviennent. Tout près, un camp immense a été établi et les toiles des tentes sèchent au soleil la pluie d'orage de la veille; la mehalla du sultan, dont les hommes doivent servir d'escorte au Bachadour, a séjourné là des semaines en attendant sa ve-



Les musulmans, protégés Français, viennent saluer au camp le « Bachadour ».

M. Saint-René Taillandier.
Le Capitaine Jouinot. M. Gaillard, consul de France à Fez.
M. Girieud, attaché. Les protégés Français.
Le Lieutenant Anis.

nue, ce jour est arrivé et c'est, à cet instant matinal, un remue-ménage silencieux dans un apparent désordre. Présidant à l'organisation générale, j'entrevois la figure bronzée du ministre de la guerre, Si Guebbas, et son khalifat. Ils ont une singulière manière de s'occuper de

leur besogne ces fonctionnaires marocains, car jusqu'au moment où, tout à l'heure, on va annoncer que le Bachadour vient de quitter son campement, ministre, khalifat, caïd Mechouar et les plus notables des caïds Rha sont assis à l'orientale sous la tente de Guebbas et dégustent lentement de minuscules tasses de thé et de *nana* (menthe).

Et l'ordonnance générale n'en est pas moins magnifique : une haie ininterrompue de cavalerie sur la gauche, d'infanterie sur la droite, a subitement transformé le plateau dénudé de tout à l'heure en une large avenue vivante et toute pavoisée. Voici le groupe des porte-drapeau, solennels et fièrement campés sur les larges étriers de leurs chevaux énormes. Mais plus que les drapeaux, ce sont ces cafetans, ces djellabas, ces burnous flottant au vent et ces uniformes multicolores, qui donnent à cette fête son caractère pittoresque et solennel. Quel luxe inouï de coloris, quelle science et quel art dans leur assemblage, quelle recherche distinguée dans les nuances. Ce ne sont point des draperies vertes ou rouges ou jaunes, mais des flocons de laine émeraude, rose, jonquille et d'autres saumon, feuille morte, *sucri*. Sucri, une couleur mise à la mode par Abd-El-Aziz, cette année, et qui est du goût le plus raffiné : un gris perle qui ne serait pas gris et jetterait l'éclat attiédi de l'argent mat, une nuance indéfinissable et que ces Maures (1)

1. Les Maures de Fez sont presque toujours fort soigneux de leur personne; leurs costumes ne diffèrent pas de ceux des habitants des autres villes du Maroc : *rezza* ou turban de mousseline blanche, babouches de cuir jaune, *haïk* de laine crème ou *djellaba*. selon la

somptueux ont baptisée sucri, ce qui pourrait se traduire par couleur cassure de sucre.

Les montures, elles aussi, sont parées avec le même soin jaloux : des selles hautes, des sièges plutôt, recou-



Les drapeaux du Sultan faisant la haie.

verts de housses élégantes, dont les nuances sont choisies avec soin, pour se fondre avec les burnous des cava-

fortune, et par-dessus tout le *selham*, burnous de drap gros bleu ou d'un tissu léger, mi-soie mi-laine, quand la température est élevée. Mais ils portent ce vêtement avec plus de recherche et d'élégance, et l'on peut voir à la quantité de personnes bien mises que la classe aisée y est proportionnellement plus nombreuse qu'ailleurs. Les Mauresques de Fez se distinguent de leurs compatriotes par le port du *hamtouz*, sorte de mitre formée d'un foulard de soie rigide, maintenu sur le front par un bandeau de *kheït*, supportant lui-même différents bijoux.



Le cortège triomphal pour l'entrée solennelle de l'Ambassade à Fez.

liers, ainsi qu'avec les tapis de selle, multicolores eux-mêmes, mais scrupuleusement assortis avec tout le reste. Et les cuirs sont brodés curieusement, agrémentés de passementeries de soie et de ciselure d'argent et d'or ; et les éperons, les étriers aussi sont d'argent, niellés d'or, travaillés avec un art exquis.



La haie triomphale : à l'horizon les murs et les minarets de Fez-Djedid.

Sans doute, tout le luxe de cette race, de cette civilisation s'est réfugié là, dans la parure du noble coursier qui reste avec le fusil et la femme, la passion unique de chacun et de tous, le but suprême de la vie ; néanmoins, on ne peut se défendre d'un sentiment très vif d'admiration. Ces peuples ne sont point des sauvages : ce ne sont point des gens incivilisés : leur civilisation est autre

voilà tout. Et encore ce ne serait pas exact, leur civilisation est celle de notre moyen âge à nous, de ses brillants tournois, de ses luttes épiques, de ses croisades.

Comme vous êtes loin de tout ceci, solennels habits noirs et morne apparat de nos fêtes officielles !

Mais un galop fou, une cohue d'homme et de chevaux entraîne ma monture ; le flot des arrivants se presse entre les deux lignes de cavaliers et de fantassins que j'admirais tout à l'heure : je distingue à peine, dans cette chevauchée indescriptible, nos caïds algériens, les brillants uniformes des officiers de notre mission militaire, et là-bas, perdu au milieu des burnous blancs, caracolant à ses côtés, le bachadour.

Le cortège continue sa marche au pas allègre des bêtes qui se stimulent et s'entraînent mutuellement ; derrière nous, le flot grossit de tous les cavaliers ayant fait la haie, et, sitôt le défilé terminé, s'ajoutant à sa suite. Nous passons auprès d'une troupe étrange de musiciens habillés de rouge et soufflant à perdre haleine dans d'immenses instruments de cuivre. Que jouent-ils? Dans cette foule muette, on devrait entendre leurs accords ; mais non, rien que le silence impressionnant des hommes et des bêtes, car, sur cette piste d'argile, le sabot des chevaux et des mules glisse et s'enfonce sans bruit. Et désormais, sans oreilles, nous sommes tout yeux pour mieux voir l'inoubliable chose ; Fez semble venir à nous : les créneaux de ses murailles se détachent ; les formes massives de la kasbah des Cherarda (1) décou-

1. Bien qu'elle soit comprise dans l'agglomération de Fez-Djedid,

pent leur silhouette sombre sur les neiges éternelles des Beni-Ouaraïn, qui ferment l'horizon; et, déjà, se dresse, plutôt comme une barrière, la tour octogonale de la porte de Bab Segma, où se distingue à peine l'entrée, que nous allons franchir.

Mais qu'est-ce donc? On dirait, autour et devant cette



La multitude des Fasis attend devant la porte Bab-Segma, l'arrivée du « Bachadour ».

porte, comme un amoncellement énorme de ces pierres blanches et rondes, que dépose parfois la mer au pied des

la Kasbah des Cherarda ne fait pas, à proprement parler, partie de la ville : on n'y perçoit pas le droit des portes. Les Cherarda qui l'habitent sont presque tous cultivateurs dans la banlieue; aussi a-t-elle conservé l'aspect de ces kasbahs de caïds bédouins si nombreuses au Maroc. Pas de maisons en maçonnerie, ni de rues, mais seulement,

falaises. D'où je l'aperçois, il semblerait qu'une vague immense ait soulevé ces galets pour submerger la ville, dont les murailles elles-mêmes sont envahies. Je m'approche et ma stupéfaction égale ma déconvenue. Ces galets ! Une multitude de burnous blancs : des hommes, des femmes, des enfants, qui nous regardent venir dans une attitude de statue. Une vision fantastique : ces visages n'expriment aucun sentiment, ni la haine, ni la sympathie, ni la surprise, ni la curiosité. Nous passons : pas un n'a tressailli, pas un regard n'a varié, pas une lèvre ne s'est entr'ouverte pour pousser un cri. Le silence solennel et magnifique d'une population de cent mille âmes, massée en une sublime vague humaine pour accueillir le bachadour, telle est la seule manifestation, dont nous ayons été témoins pendant toute cette matinée, à laquelle rien ne peut ressembler, de notre temps, dans aucun pays.

Maintenant, la porte Bab Segma franchie, entre ces murailles interminables, gardant, malgré les ravages opérés par le temps et les intempéries, un air de majesté qui impose, le silence encore plus grand vous accable. Le cortège étrange se déroule au milieu de cours désertes, à travers des ruines et des ruines encore. Et ces ruines semblent vivre, donner à ce Dar Maghzen (palais du sultan) l'aspect qui lui sied, qu'il eut toujours.

pêle-mêle, des cabanes en pisé ou des gourbis de roseaux et des enclos d'épines où les troupeaux sont enfermés le soir comme dans les douars. Ce n'est qu'un vaste enclos rectangulaire ; ses murs élevés et flanqués de tours carrées, de même que ses portes ne manquent pourtant pas d'aspect. (Gaillard : *Fes*, *passim.*)

Dans un tourbillon humain, un remous de foule, j'ai traversé l'immense cour qui précède le palais : j'ai passé sous la minuscule entrée de la porte immense. Je suis dans la ville : les beaux cavaliers, les cafetans émeraude et jonquille ont disparu. Je cherche à m'orienter, mais en vain. Je suis trop bouleversé par tout ce que j'ai vu, mes sens sont trop énervés par la succession rapide de ces visions insoupçonnées, invraisemblables. Il m'est impossible de songer où je suis, à ce que je fais. Je refuse de voir ce qui se passe autour de moi. Je m'égarerais à faire un pas : trop de siècles, trop de mondes me séparent d'hier. En vain, mon esprit cherche à s'évader de ces ruines qui parlent, de ces tombes où vivent cent milles âmes. Demain seulement, peut-être, je regarderai, je questionnerai, je tâcherai d'arracher à cette ville morte le secret de sa prestigieuse vie.



Le cortège et l'Ambassade franchissent l'entrée de la Ville Sainte.

CHAPITRE IV

FEZ DJEDID

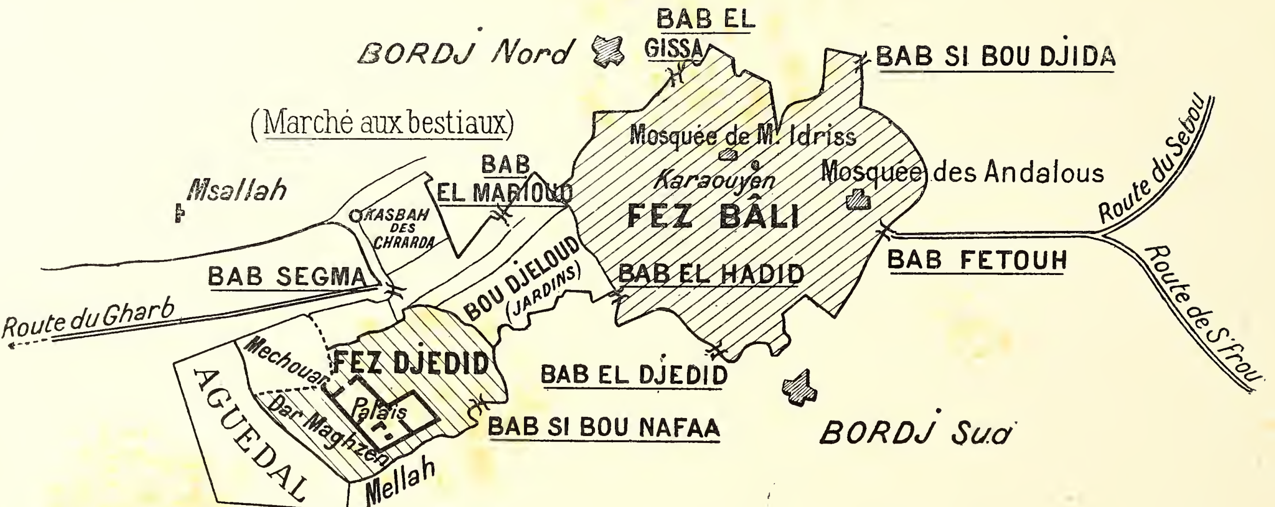
CHAPITRE IV

Fez Djedid.

La capitale du Maroc comprend deux villes bien distinctes. « A elles deux, disent les Marocains naïvement imaginatifs, elles semblent un renard gigantesque qui se serait accroupi dans le creux du vallon « *Fez-Bâli* ou l'ancienne, en serait le corps et *Fez-Djedid*, ou la nouvelle figurerait la tête.

Il y a une antithèse absolue entre ces deux villes que séparent plus qu'ils ne les réunissent, les jardins de Bou-Djeloud (1) : l'immense agglomération de Fez-Bâli est plébéienne, commerçante, quelque peu frondeuse, tandis que Fez-Djedid, c'est la ville maghzen, aristocratique, presque déserte, comprenant tout juste les palais du Sultan, ses appartements privés, sa mosquée, ses jardins. A part cela, il est bien difficile de distinguer en quoi « la

1. C'est plutôt qu'une place un long terrain vague enclos depuis Mouley Elhasen où, depuis un temps immémorial, campent les troupes ou les voyageurs qui ne trouvent pas de place en ville. C'est de là, dit-on, que vient son nom Bou-Jeloud, corruption vulgaire de Bou-Jenoud « le père aux armées » ou l'endroit des armées. (Gaillard.)



Plan des deux **FEZ**

nouvelle Fez » est plus nouvelle que l'ancienne. C'est extérieurement le même délabrement des murailles, les mêmes signes de vétusté, et, à l'encontre des vocables, je crois bien que l'on trouverait beaucoup plus de ruines amoncelées dans Fez-Djedid que dans Fez-Bâli.

Le soir de mon arrivée à Fez, les bons soins de notre consul m'avaient assuré un gîte : une maison mauresque fort agréable où j'ai vu bien des fois le soleil se lever dans le plus poétique des décors, mais dont le très grand éloignement du quartier des Légations et du Dar-Maghzen ne fut pas sans m'émouvoir un peu. Inutile de nier, en effet que l'Européen ne se sent pas le moins du monde chez lui dans les artères commerçantes de Fez-Bâli et que la traversée des souks et bazars, qui avoisinent Karaouijin, la mosquée sainte et inviolable pour les roumis, présente toujours quelque danger. Est-ce le confort d'un home étrange après notre vie de nomade, paresse de notre corps s'abandonnant au « farniente » après les fatigues du voyage, ou bien, est-ce l'appréhension instinctive du péril possible couru dans le dédale des corridors de Fez pour arriver jusqu'ici ? Je ne sais trop ; mais nous n'avions aucune hâte de franchir le seuil de la petite porte basse, donnant accès sur la ruelle déserte et, deux jours entiers, nous ne mîmes point le nez dehors.

Mais aujourd'hui, c'est la réception solennelle du Bachadour : il nous faut bien sortir. Et voici que les mules que l'on a retenues pour nous se font attendre. Il faut se résigner à faire à pied ce long et pénible chemin qui mène de la maison solitaire au Dar-Maghzen, à tra-

vers un dédale de rues (1) étroites, sombres, semées de fondrières, s'ouvrant par endroits en cloaques, malgré l'ardent soleil de ces derniers jours. Et l'heure presse : à peine le temps d'escalader cet amphithéâtre de maisons bâties sur les cascades de l'Oued-Fès, pour tout en haut heurter la porte du palais d'Abd-El-Aziz.

Mais, c'est fait. Je n'ai plus devant moi, autour de moi ces regards avivés de haine, ces bouches plissées de mépris, chargées de malédictions et qui, dans les fondouks encombrés, m'avaient fait un terrifiant cortège. J'ai trouvé les ruelles désertes, aux murailles hautes et sans fenêtres que viennent ombrager les orangers constellés de fruits. Voici le Dar-Betha.

Un cloître aux alignements sévères, où la multitude des caïds et des dignitaires militaires et civils jette en ce moment la note discordante, mais qui deviendra tout à l'heure, lorsque Si Driss Boukheli, le guide éclairé et complaisant qui m'est offert, m'y promènera, la demeure du silence et du mystère.

Cependant sur les dalles de mosaïque aux multicolores petits pavés d'égale grandeur se reflète l'azur du

1. Comme dans les autres villes du Maroc, les autorités ne se préoccupent pas de donner des noms aux rues : toutes en sont pourtant pourvues. Habituellement, on les désigne par le nom d'un personnage de marque qui les habite, désignation qui survit souvent à la personne; parfois aussi les rues portent le nom d'un marabout, d'un marché, d'un pont; quelques-unes ont des noms pittoresques. Une rue de l'Ayoun, très étroite et dont la pente est très raide, s'appelle *Aqbet-Alfirân* « la montée des rats »; près de Sidi Ahmed Echchaoui, une rue habitée, dit-on, par des renégats au temps de Mouley Ismaïl porte encore le nom de *Berb Erroum*. (Gaillard : *Fez*, *passim*.)



La musique du Sultan du Maroc.

ciel et les gerbes jaillissantes des fontaines que l'on dirait de neige, tant elles sont blanches. Sur le seul étage de ce palais édifié aux deux extrémités d'un long quadrilatère et que réunissent des couloirs voûtés à arcades, point de terrasses, mais mieux que cela, une toiture basse en tuiles vernissées d'un vert étonnamment jeune.



Le nouveau Mechouar ; à gauche, adossée à la première tour, le « *trône* » du Sultan.

Puis dans des jardinets symétriques, que séparent des allées de mosaïques, des orangers et des fleurs et toujours des jets d'eau au bruissement plein de mélancolie.

Ce n'est pas dans ce palais du Dar-Betha que se célébraient jadis les réceptions solennelles des autres ambassades, mais bien dans cette vaste esplanade cerclée de murailles de guerre nommée le Grand Mechouar. Un

champ, où poussent les herbes folles, ce Grand Mechouar; alors que les sultans du Maroc avaient une armée, ils la passaient en revue de ce petit kiosque en bois ridicule, que l'on dénomme trône et fait involontairement songer aux chalets parisiens ou encore aux cabines des plages renommées.

Avec le décor se sont transformés aussi les détails de la cérémonie.

Plus de visions équestres immortalisées par de Amicis et Loti; mais l'intimité presque d'un tête à tête dans cette salle que remplissent complètement les hauts fonctionnaires du maghzen et la suite du bachadour. Simple d'ailleurs et grandiose pourtant cette grande salle tapissée, à hauteur d'homme, de ces faïences dont, depuis des siècles, l'illustre Fez a gardé le secret, au plafond des boiseries tourmentées d'un coloris aux rouges et verts sombres, rehaussés d'or, évoquant le souvenir de notre Sainte-Chapelle.

Point de siège nulle part, point de tentures non plus, pas même de meubles, si j'excepte l'espèce de fauteuil chaise longue tendu de velours vert et où se tient *Sidna* c'est-à-dire notre maître. Et encore n'est-il point étendu ou couché à l'orientale sur ce meuble, mais simplement assis sur l'extrême bord ainsi que sur un tabouret, ce qui rend plus insolite encore l'aspect de ce long fauteuil au dossier et aux bras inutiles. Abd-El-Aziz est devant moi, assez près pour que je puisse fixer ses traits estompés de la blancheur des djellabas et des burnous, assez loin pour que je le voie sous un jour favorable.

Pourquoi taire, en effet, que le jeune Sultan du Ma-

roc ne saurait poser pour un modèle de mâle beauté : ne lui suffit-il point d'avoir comme répandue sur son visage aux traits arrondis la simple et grande bienveillance de son accueil. Les yeux, d'ailleurs, très mauresques avec leur regard triste — « on dirait celui d'une gazelle expirante » — éclairent discrètement ce visage sombre du souverain du sombre Empire. Et puis il a pour lui son sourire, un peu... simple, mais combien distrait, amusé, significatif.

Discours échangés, félicitations réciproques, présentations. La séance solennelle est terminée : je ne puis apprécier la voix de Sidna qui a prononcé un seul mot en portant à la tempe droite l'index de sa dextre.

— *M'sian*, ce qui veut dire : « Bien, c'est bien ».

Maintenant le cortège se retire et comme, sans doute, ce serait manquer au protocole marocain que de faire voir le sultan autrement qu'assis ou à cheval, nous voici casernés dans un coin du palais en attendant le moment où la blanche silhouette d'Abd-El-Aziz se sera retirée. Les accords étranges des musiciens habillés de rouge se font à nouveau entendre, et pendant que défile le personnel de l'ambassade, je profite de la bonne volonté de mon guide pour visiter les diverses parties du Dar-Maghzen.

C'est un immense enchevêtrement de cours, de salles, d'antichambres, tout cela sans grande architecture, sans apparence. On dirait des communs, des fermes et pas du tout un palais. Pourtant, c'est là que se concentre toute l'activité politique de l'Europe, et vraiment, c'est peut-être un symbole que d'avoir à franchir

tant de murailles, tant de tours, tant de passages pour arriver à cette partie de Fez-Djedid où se tient chaque matin le *maghzenya* ou assemblée du gouvernement marocain. Si l'on doit en juger par les apparences, c'est chose fort importante que cette quotidienne réunion des *ouzirs* et des *amina* qu'accompagnent un nombre respectable de khalifats, de secrétaires, etc. Les Français n'ont point le monopole du fonctionnarisme et tout un monde de salariés gravite autour des « ministres » du maghzen.

Evidemment, il convient à de si graves personnages de ne jamais marcher à pied ; aussi est-ce un curieux spectacle que celui offert vers les dix heures du matin dans la cour sur laquelle s'ouvrent les *benikas* des ministres — ainsi nomme-t-on le cabinet d'affaires des membres du maghzen — : deux ou trois cents mules uniformément revêtues de ces hautes selles rouges en forme de fauteuil, piaffent impatientes, attendant leurs maîtres qui se trouvent précisément en conférence dans telle ou telle benika ; des esclaves noirs les maintiennent, accroupis sur leurs talons.

Ayant montré patte blanche, je puis, toujours précédé de mon guide, franchir d'autres portes aux lourds loquets de fer, traverser d'autres cours et pénétrer enfin jusque vers les demeures privées du Sultan. Au fond d'un jardin tristement égayé de quelques arbustes verts et de fleurs, des habituelles mosaïques, se dresse une haute bâtisse, inélégante, massive, presque abandonnée. Une porte, au rez-de-chaussée, entre quatre fenêtres ; au premier étage, huit baies garnies de croisées à petits car-

reaux : on dirait une vieille demeure de nos campagnes, habitée naguère par quelque gentilhomme et l'illusion est encore plus grande de voir ces murs décrépits, noircis par les pluies et s'effritant par endroits de façon lamentable. N'était le toit d'où ne s'échappe aucune fumée, où ne s'entrevoit aucune saillie, on jurerait qu'au fond de ces salles, où personne d'étranger au palais ne saurait accéder, se dressent, monumentales, ces cheminées magnifiques qui furent une des gloires architecturales de notre ancien Régime. C'est là tout le palais; seulement des murailles infiniment hautes barrent, sans doute, la vue, qui pourrait, de ces fenêtres, s'égarer sur la campagne, et le silence mortel de cette demeure n'est troublé que par le rugissement des fauves dont les cages se succèdent sur l'une des faces du jardin.

Malgré l'étrangeté du lieu, en dépit des sensations tout à fait inattendues qui m'assiègent, je n'éprouve nulle curiosité de m'attarder, de pénétrer l'intérieur de cette masure décorée du nom de palais. Et, sans un mot, en hâte presque, je fuis ce temple de l'ennui ; à peine fais-je attention, avant de franchir la dernière porte, à ce petit édicule aux larges fenêtres que l'on me dit être la salle de billard d'Abd-El-Aziz : pourtant ce lieu est historique et, d'avoir abrité les ébats du caïd Mac-Lean et des courtisans anglais, mérite de passer à la postérité, comme ces salles fameuses où se jouèrent les destinées d'une dynastie et l'avenir d'un pays.

Enfin, me voici sorti des murailles et des tours : j'avais comme une appréhension, en y entrant, qu'une volonté mystérieuse et toute puissante pouvait m'y tenir enfermé,

et dans cette lointaine Fez, au fond des retraites de ce palais, cette impression angoissante est inévitable et vous étreint à la gorge. Aussi, un soupir de soulagement accueille-t-il maintenant la vue de ces murailles, de ces ruines, de ces rues qui m'épouvantaient si fort hier, et suis-je à peine attentif aujourd'hui aux malédictions des



Le palais privé d'Abd-El-Aziz ; sur la droite, sous les voûtes, les cages de la ménagerie du Sultan.

Fasis, qui s'acharnent après tout roumi égaré dans la ville sainte.

Maintenant, accolé à Fez Djedid, séparé même par une seule muraille du palais du Sultan et du Dar-Maghzen, voici le *mellah*. Dois-je me hasarder à le parcourir? On sait, qu'au Maroc, on désigne sous ce nom un quartier réservé aux juifs et dont il leur est défendu de sortir la nuit, de même qu'il n'est permis à quiconque d'en passer



L'entrée du Dar-Maghzen.

les portes, du reste closes, sitôt les premières ténèbres venues. A vrai dire j'hésite à en franchir le seuil, car j'ai encore présente à la mémoire la page que Loti consacre à sa description : « Et devant leur (aux juifs) entrée de ville est le dépôt général des bêtes mortes (1) (une galanterie qu'on leur fait) : pour arriver chez eux, il faut passer



Le Mellah de Fez-Djedid et les petits juifs de l'école française.

entre des tas de chevaux morts, de chiens morts, de carcasses quelconques, qui pourrissent au soleil, répandent une odeur sans nom ; ils n'ont pas le droit de les enlever, et, il y a grand concert de chacals, le soir, sous leurs murs. Dans leurs rues étroites, étroites à ne pou-

1. Un autre charnier, plus considérable encore se trouve au Nord, près la porte dite Bab-Mabhrouq.

voir passer, ils n'ont pas le droit non plus d'enlever les immondices rejetées des maisons ; pendant des mois s'entassent les os, les épluchures de légumes, les ordures, jusqu'à ce qu'il plaise à un édile arabe de les faire déblayer moyennant une grosse somme d'argent. Dans ce quartier humide et obscur, il y a des puanteurs tout à fait spéciales et les visages des habitants sont tout blêmes. »

Je me décide pourtant et ma première surprise est de voir suspendus au milieu de la principale voie, des réverbères, garnis de lampes à pétrole ; puis des jeunes gens, des enfants, la plupart en longues robes noires ou grises, mais tous très décemment et proprement vêtus, m'entourent, me saluent dans un français correct. Et je suis si agréablement intéressé que mes yeux en oublient de regarder la rue sordide, les immondices, qui sont toujours là, hélas ! Le mellah est constitué par un amas de maisons informes, recouvertes d'un badigeon bleu et dont les étages supérieurs débordent en encorbellement jusqu'à recouvrir presque complètement les ruelles qui se multiplient à droite et à gauche de la rue principale. Le centre de la vie, cette rue, où se tiennent les boutiques et les échoppes, où, le soir venu, se forment les groupes, se poursuivent les conversations, se nouent des intrigues.

En sortant du mellah vers le vallon, où s'effondre en cascade l'oued ez-Zitoun, on pénètre dans le cimetière israélite, l'un des plus curieux que l'on puisse visiter, avec son amoncellement de sépulcres éclatants de blancheur, couverts d'inscriptions hébraïques. Ce n'est pas un lieu de tristesse, si l'on songe aux promenades et aux jeux qu'y prend la jeunesse du mellah ; il est baigné de

tant d'air, de tant de lumière, ses allées de sable y sont si propres, qu'on comprend la prédilection des juifs de Fez pour leur nécropole; moi-même je m'y attardai parmi les tombes creusées de niches, et les petites maisons hospitalières où des malades se font soigner par ce remède de suprsetition, la cohabitation avec les



Le cimetière israélite à Fez.

reliques du rabbin Abner et de la martyre Solica Hachuel. Il faisait nuit presque, lorsque je sortis du mellah et ce fut, à la lueur tremblante d'un fanal tenu par mon soldat de garde que je regagnai, à travers le dédale des rues, peuplées par mon imagination de menaçants fantômes, ma retirée demeure, tout là-bas, à l'extrémité de Fez-Bâli.

CHAPITRE V

FEZ BALI



Panoram

(Des terrasses du palais de l'Ambassade, en regardant vers le Nord-Est.) Su
le minaret de la mosquée de Moulay Eydrïss ; dans les arbres Karao



Fez-Bâli.

[g]auche, les tombeaux des Mérinides et les dernières pentes du Djebel Zalagh, à droite, le quartier des Andalous ; à l'horizon le plateau des Mtafi.

CHAPITRE V

Fez Bâli.

Me voici bien dans la ville la plus célèbre de tout l'Islam après la Mecque. Et certes, si je l'avais oublié, tout ici m'en ferait souvenir. C'est le minaret élevé de nombreuses mosquées dont le nom seul évoque des souvenirs mémorables : *Moulay-Eydris*, *Karaouijin;* c'est la foule immense prosternée sous les arcades multipliées des sanctuaires, où, tel un symbole de la pure foi, jaillissent dans un perpétuel murmure les eaux des fontaines propices aux ablutions rituelles ; c'est l'appel réitéré à la prière, jeté par les prêtres du haut des tours ornées de mosaïque ; et c'est aussi le regard profond de haine qui me suit, moi le roumi, reconnaissable malgré mon déguisement, lorsque je m'aventure dans les ruelles sombres, à travers le dédale des souks et des bazars, qui pullulent à Fez.

Oh ! ces lèvres dédaigneuses, prêtes à cracher le mépris. Oh ! ces yeux où se lit le désir de vous persécuter ; longtemps je les reverrai rivés à mon être, me poursuivant de leur silencieux anathème. C'est là, d'ail-

leurs, l'impression la plus forte et la plus pénible que j'aie jamais ressentie ; malgré la vague protection du maghzen, dont un soldat m'accompagne, je me sens prisonnier de cette multitude ; j'ai la compréhension très nette qu'un incident — le moindre et le plus involontaire — un recul de ma mule, par exemple, blessant l'un quelconque de ces enfants qui encombrent le chemin trop étroit, me mettrait en un instant en danger de mort.

Et ce n'est point là une vaine illusion de mon esprit inquiet ; j'écoute quelques-unes des injures que l'on me prodigue : « Maudits soient tes aïeux ! — Infect roumi, qui t'a permis de pénétrer dans la Ville Sainte pour nous y dérober le pain qui nous fait vivre. — Ah ! que ne puis-je, par crainte de ce maghzen détesté, t'écraser la tête contre les murailles ! » Et mille autres aménités du même goût.

Mais je sors enfin de cette ville des cascades ; — cascades des rivières et cascades des maisons ; je quitte le dédale des chemins ravinés que bordent les murailles grises et sans fenêtres des demeures impénétrables ; je revois le ciel, les bosquets d'orangers et, perdue dans la verdure mouchetée de l'or des fruits mûrs, la maison solitaire, où s'évanouissent toutes les sombres visions de Fez Bâli.

. . . .

Le Fasi, c'est l'habitant de Fez Bâli, la vieille Fez, ou mieux la ville populeuse, commerçante, religieuse où s'enchevêtrent les mosquées et les bazars, où s'entrecroi-

sent les appels à la prière et les enchères des marchés, de tous les marchés, même de ceux aux esclaves...

Lorsque le fondateur de la ville, au IXe siècle de notre ère, choisit un lieu propice à l'établissement d'une capitale, Moulay-Eydriss ne pouvait trouver un site plus merveilleux que ce vallon ombragé, pittoresque, s'étayant à flanc de collines et merveilleusement arrosé par les torrents s'échappant en cascades de tous les coteaux d'alentour. C'est vraiment une chose étonnante que l'abondance de ces eaux, que la régularité en toute saison de ces oueds qui baignent la ville après avoir fertilisé les campagnes.

Trois de ceux-ci méritent d'être mentionnés par l'importance de leur débit : l'oued Fas, l'oued Zitoun et l'oued Bou-Fahran ; en se ramifiant à l'infini, dans les ruelles, sous les maisons, ils arrosent les jardins, font tourner les roues des moulins, jaillissent dans les fontaines de marbre des demeures particulières, multiplient leurs cours sous les noms les plus divers (oued Lenebjin, Zeloum, Audalousijin, Kebir, Mammouda), servent par intervalles, grâce à un judicieux système d'écluses, de véhicule puissant aux ordures qui encombrent les rues, et, Fez Bâli une fois vivifiée, fécondée, balayée, se réunissent en un seul cours d'eau, large et profond, qui va bientôt unir ses flots à ceux du Sebou, tout proche.

Grâce à ce charme des eaux répandues à profusion, Fez apparaît déjà comme une agglomération d'un aspect tout particulier : le site est étrange et les siècles, en venant le compléter de cette masse uniformément grisaille des maisons maures, à peine ouvertes de meur-

trières, lui ont donné ce cachet particulier qui distingue Fez de toutes les autres cités orientales.

On comprend dans de tels lieux tout le fanatisme immuable et la séculaire religiosité des habitants. Les Fasis sont les derniers et les plus intransigeants défenseurs de l'Islam, non pas seulement parce que disciples de Mahomet et gouvernés de temps immémorial par sa descendance directe, les *Chorfa*, mais encore et surtout parce que Fasis, c'est-à-dire habitants de Fez.

Au fond, la mentalité du Fasi n'est guère complexe. Le citadin de Fez semble n'avoir que deux préoccupations : s'enrichir par le commerce et faire de l'opposition, nonobstant qu'il ne cessera pas une seconde de dérouler entre ses doigts les gros grains de son chapelet.

Le commerce, voilà bien l'une des caractéristiques de la ville de Fez. Les rues sont étroites, mais longues et nombreuses, et ce n'est d'un bout à l'autre que des boutiques, des échoppes, sans apparence il est vrai. Les marchandises y sont entassées partout, et c'est tout le jour, mais particulièrement l'après-midi, la succession rapide des achats et des ventes.

Comme je visitais l'un de ces commerçants de Fez, dont j'augurais si peu de bien à voir la chétive apparence de sa bicoque, mon guide, un des rares Français établis à Fez depuis quinze ans, m'assurait : « Vous serez étonné quand vous saurez le chiffre d'affaires de cette « bicoque » : plus de cinq cent mille francs par an ». Je songeai de suite aux somptueuses devantures, aux séduisants étalages, aux lustres et aux glaces des magasins de nos boulevards, qui tous ne font pas sans doute un chiffre

d'affaires proportionnel à cette luxueuse installation.

Ce Maure accroupi au milieu de ses caisses de bougies d'Angleterre, de pains de sucre, d'écheveaux de soie



Une rue de Fez : échoppes et auvents.

achetée brute en France et teinte à Fez même, avec des couleurs végétales, m'intriguait. Il avait les traits réguliers, pas le moins du monde farouches, des yeux intelli-

gents et je le contemplais comme un phénomène, une rareté « ce gros commerçant de Fez », lorsque mon aimable mentor vint me tirer de mon extase en ajoutant : « Mais venez ; à Fez, vous en trouverez mille comme celui-là et plus encore ».

Le commerce de Fez est généralement divisé en quartiers nommés fondouks : ici, les épiciers et là, les merciers ; ailleurs les cordonniers, et puis les menuisiers, les forgerons ; dans cette ruelle, les chaudronniers et les experts artisans des vastes samovars, des brûloirs à parfums ; dans cette autre enfin, les potiers, les tisseurs d'étoffes, les apothicaires.

Et tous ces bazars s'ouvrent sur des ruelles plus larges, souvent recouvertes d'un indescriptible enchevêtrement de branches d'arbres, de planches, de caisses d'emballage et de ceps de vigne qui, par endroits, courent au-dessus de ces toitures à claire-voies : aussi constituent-ils les souks les plus bizarres que l'on puisse visiter de nos jours. Ce sera la grande curiosité du vieux Fez pour les touristes de nos voyages modernes quand la pénétration pacifique, *ou l'autre*, aura dit son dernier mot. Pour l'instant, on y recueille quelques injures qu'il faut feindre de ne pas entendre en passant rapidement son chemin, car si le Fasi est commerçant dans l'âme, il est aussi complètement « réactionnaire ».

Certes, le jeune Abd-El-Aziz n'est point populaire à Fez Bâli : il ne faudrait point en rendre responsable son goût prononcé des réformes, car c'est l'histoire des relations entre les deux Fez que celle des rivalités de la vieille cité, la cité presque *siba* (insoumise) envers les

sultans. Que de fois les portes et les murailles antiques des deux villes se sont dressées les unes contre les autres! Que de roguis ont trouvé dans Fez Bâli un appoint tout au moins de belles promesses! Que de fois les moindres actes du Chérif régnant ont été sévèrement jugés sous les portiques disjoints des souks de Fez Bâli!

Le Fasi, mais je le comparerais volontiers au Parisien, si l'on veut bien admettre que le scepticisme de ce dernier peut être l'équivalent dans ses manifestations du fatalisme du premier; c'est, pour les deux, ce culte fervent de la critique, cette même verve caustique et railleuse qui — continuerai-je le parallèle — s'affirme bien plus volontiers dans les cris de la rue que par des actes.

Et c'est ainsi qu'aujourd'hui même, le centre de résistance aux idées plus ou moins sincères de réformes du maghzen est autant dans l'hostilité, manifestée par les clameurs des Fasis, que dans les actes du Prétendant. On ne se cache pas, à Fez Bâli, de la joie éprouvée à chaque nouveau succès de celui-ci et la consternation y accueillerait la nouvelle d'une victoire d'Abd-El-Aziz. Le Fasi a été, est et sera de l'opposition; c'est la leçon des temps écoulés et du temps présent.

Un trait encore de la physionomie du Fasi et sa ressemblance sera parfaite: Fez est la cité sainte, la ville religieuse qui veille sur le tombeau de Moulay-Eydriss et s'enorgueillit de Karaouijin.

Auprès de la mosquée du fondateur de Fez, des barrières de bois s'élèvent pour avertir le profane qu'il va fouler une terre sainte; en même temps, si quelque

téméraire infidèle osait s'aventurer dans ces parages, les gardiens farouches du sanctuaire auraient vite fait de punir l'audacieux en lui enlevant tout espoir de recommencer : le meurtre de trop d'Européens a ensanglanté les abords du Temple.

Du moins, ai-je pu entrevoir Karaouijin. C'est la mosquée de l'université célèbre dans tout le monde musulman, dont on peut admirer, à travers les baies toujours ouvertes, la succession pleine de mystère des voûtes silencieuses, la multitude des colonnes, des lampes du sanctuaire, là profondeur des corridors sombres. Karaouijin, c'est comme la poitrine où bat depuis des siècles le cœur de l'Islam ; c'est l'université infaillible où s'alimente le fanatisme irréductible, non seulement des Marocains, mais encore de nombre de nos Sahariens et de nos Algériens même.

Et Fez compte encore d'autres mosquées. Toutes sont fréquentées. Dans toutes, c'est la même multitude, encombrant les parvis aux heures de la prière. Jamais, sous aucun climat et d'aucune religion, je n'ai vu tant d'hommes agenouillés.

Fez est, que je sache, la seule ville du monde où les sanctuaires soient restés le centre des besognes journalières et où la première préoccupation de tous soit de ne pas manquer un office religieux. Qu'on en déduise le fanatisme de ces cent mille âmes et les forces de résistance et d'inertie, qui se trouvent accumulées dans ce peuple par les dogmes coraniques, dont l'expression résumée tient dans ces deux formules : *Mektoub* et *Ain ch'Allah!* Quelle que soit la violence de l'adversité qui

l'accable, un Fasi sera résigné et content presque, lorsqu'il se sera écrié : « *C'était écrit !* » De même, si banal soit le service que vous lui demandiez, ne vous répondra-t-il jamais oui, mais seulement : « *S'il plaît à Dieu !* »

Voilà bien des raisons pour croire le Fasi réfractaire à toute idée de pénétration ; bien des raisons aussi pour estimer que Fez sera longtemps encore et non seulement pour nous, mais pour d'autres nations, lointaine.

. . . .

Je veux me remémorer quelques-unes de ces sensations profondes, ressenties ces jours-ci, au hasard de mes promenades.

Je veux évoquer à nouveau cette hantise des ruelles sombres et sales, aux murs noirs, où se cachent mystérieusement de vagues formes blanches ; je tiens à repasser devant ces maisons immenses qui semblent aveugles, gardant pour uniques ouvertures apparentes, les multiples trous restés béants des échafaudages une fois démolis. Et aussi je rappellerai ces enchevêtrements de poutres, enjambant les couloirs où viennent se heurter nos fronts, penchés pourtant vers le sol, afin d'y chercher la place nécessaire à nos pas mal assurés. Cependant, que ce soit sous les voûtes obscures ou dans le subit éblouissement d'une trouée lumineuse, que reflètent les porcelaines multicolores d'une mosquée soudain apparue, un même bruissement lointain vous poursuit, celui des sources cheminant, sournoises, au sein des profondeurs du sol et parfois jaillissant ici de l'épaisseur des murailles

dans quelques fontaines artistement décorées de mosaïques, s'écrasant là, sur les larges dalles rongées par le temps. Et ce sont, vous poursuivant aussi, les mêmes regards ensanglantés des sourdes colères, les mêmes lèvres méprisantes proférant les pires malédictions contre le « Roumi ».

Puis, tout à coup, une lourde porte massive, appesantie encore de quelque revêtement de fer aux clous énormes symétriquement disposés, ayant cédé sous la pression de ma main, le couloir trois fois replié sur lui-même une fois franchi, c'est le reposant intérieur d'une maison de Fasi, apparaissant à mes regards étonnés. Une vaste cour dallée de marbres, vêtue d'élégantes ogives encroisées, sous lesquelles s'ouvre au milieu de chacun des côtés du quadrilatère, la haute et large porte donnant accès aux appartements divers. Alors, il faut examiner les artistiques balcons de bois ouvragé, accentuant les lignes sévères, mais vraiment belles, de cette architecture qui enfanta Cordoue et Grenade ; il faut se laisser endormir par la mélancolie charmante des eaux, jaillissant des fontaines, ou s'épandant en larges nappes humides dans les bassins profonds.

Dans le secret de quelque recoin parfumé, tendu de riches draperies, éclairé des multiples couleurs des plafonds et des murs, rehaussés de faïences, et des tapis épais, des voix de femmes modulent les naïves complaintes en s'accompagnant des guitares.

Toute la poésie de l'Islam, la pérennité de ses usages, le calme introublé de ses croyants et les joies futures de son Paradis, cette vision! J'ai pu depuis franchir bien

d'autres seuils de « Fasis » hospitaliers ; mes yeux n'ont point été autrement frappés, ni mon être différemment remué par des spectacles toujours pareils.



Intérieur d'une maison maure.

Près de Karaouijin, le bazar s'étend, les souks se multiplient, un fondak succède à un autre. L'un d'eux fait face de son portail étrange à l'entrée même de la sainte

mosquée : Ah ! le curieux spectacle que ce recoin de Fez Bâli ! Le peintre prestigieux qu'est Loti a su dans une de ses meilleures pages traduire excellemment l'intraduisible chose ; je ne saurais mieux faire que de la transcrire ici avec le même plaisir que j'eus à la lire en présence du tableau qu'elle dépeint.

« Là, tout à coup, la rue étroite et obscure, s'élargit en éventail, formant une sorte de place triangulaire où un rayon de soleil tombe d'un coin du ciel bleu. Le fond de cette petite place, où plusieurs autres mules sellées attendent comme la mienne, au pied d'une treille centenaire, est orné en son milieu d'une fontaine jaillissante : un arceau de mosaïques, qui est plaqué sur le mur d'angle d'une maison en saillie et d'où sortent deux jets d'eau tombant dans un bassin de marbre ; — tout cela si antique, si déformé, si déjeté, qu'il n'y a pas de mots pour exprimer des aspects de vétusté pareils. — A droite de la fontaine, une ruelle pavée en casse-cou monte en pente raide et s'enfonce dans le noir sous une voûte écrasée et sinistre. A gauche, une inimitable porte monumentale, plus belle qu'aucune porte de ville, qu'aucune porte de mosquée — et du reste ne menant plus nulle part, que dans une cour triste. C'est une immense ogive, enguirlandée des plus rares arabesques, des plus fines mosaïques. Au-dessus de cette entrée passe une large bande horizontale d'inscriptions religieuses, en faïences, lettres noires sur fond blanc. Au-dessus encore, une série de petites ogives alignées, et remplies chacune d'arabesques différentes, fouillées en broderie, en dentelle, — les unes à très grands dessins, alternant avec

d'autres à dessins très petits, de façon à accentuer encore la variété savante de l'ornementation.

« Et plus haut encore, un indescriptible couronnement en stalactites déborde sur la place, formant comme un linteau très saillant, comme une marquise. Toutes ces stalactites, absolument régulières et géométriques, s'emboîtent les unes dans les autres, se recouvrent, se superposent en masses d'une complication extrême ; par endroits, on dirait les mille compartiments d'une ruche d'abeilles ; ailleurs, plus haut, cela semble des pendeloques de givre. Et l'ensemble de toutes ces choses si soigneusement travaillées forme des séries d'arceaux d'une courbure charmante festonnés merveilleusement. Une couche de poussière terreuse éteint les couleurs des faïences ; toutes les fines sculptures sont écornées, noirâtres, mêlées de toiles d'araignées et de nids d'oiseaux. Et cette porte de fées donne naturellement l'impression d'une antiquité extrême, comme du reste cette fontaine, cette place, ces pavés, ces maisons croulantes, comme toute cette ville, comme tout ce peuple... »

Les souks de Fez : une infinité de petites échoppes, basses, sordides, qu'habiteraient des mendiants ; derrière les auvents levés — qui, rabattus, font office de fermetures — des amas quelconques de verroteries, ou de tissus, ou de denrées alimentaires, ou de mille autres choses ; et cela de chaque côté des ruelles, un instant élargies et où s'agitent en silence de longs suaires blancs ; par-dessus tout cela l'entrelacement bizarre de poutres mal jointes, de débris de caisses où se lisent encore Birmingham, Candles, Sugar, Marseille, de ceps de vignes

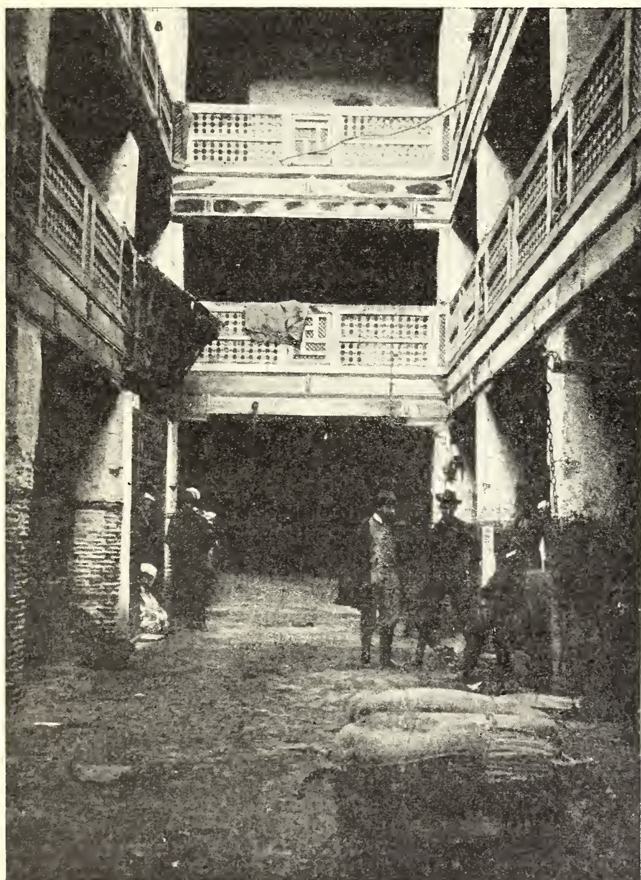
avec quelques feuilles mortes attardées jusqu'à cette fin d'hiver qui n'est ici qu'un premier printemps, et puis, dans le clair obscur de ces voûtes singulières, le scintil-



Fontaine et porte de *fondaq*, près de la mosquée de Maulay Eydrïss.

lement des étoffes tissées d'or, des poteries, des cuivres ciselés, des poignards, mousquets et rapières encore; enfin, semblant planer, moqueuse, sur ces choses, sur

ces êtres, l'hybride figure d'un impassible Mahomet qui aurait dans le regard la farouche rapacité d'Hermès.



Intérieur d'un *fondaq* (acheté par la Compagnie marocaine).

Dans ces souks, l'argent ne moisit pas ; et plus que partout, on sait à Fez lui faire rendre par le négoce le cent et les trois cents pour un. Ces échoppes voient

chaque jour défiler, toutes proportions gardées, plus de clients que les magasins les mieux achalandés de nos grandes villes ; ces mendiants équilibrent annuellement leur compte de profits et pertes par des millions.

Et je m'égare, une fois encore, dans ce dédale des souks enchevêtrés les uns dans les autres, sans pourtant qu'ils se confondent ; car, ainsi que dans toute ville orientale, chaque quartier a son commerce : ici, les épices et là, les soieries. Je m'arrête parmi les arquebusiers, taillant dans les branches de cèdres la crosse recourbée des fusils légendaires ; plus loin, je m'intéresse au curieux travail des peignes ; ailleurs, voici les merciers et ailleurs encore les marchands de babouches, une des spécialités de Fez. Et ce sont les quartiers des grainetiers et ceux des serruriers, des menuisiers, etc. Tout cela, c'est le commerce de détail.

Le gros se traite dans les immeubles nommés « Fondouks ». Ces sortes de Bourses des céréales, des tissus ressemblent assez à l'intérieur des domiciles privés ; du moins, en ont-ils la disposition générale. Ils sont malpropres et font disparaître leurs boiseries sous l'amoncellement des marchandises. Seulement aux divers étages, chaque négociant a son bureau, ses échantillons ; dans la cour du milieu, les gens des lointaines caravanes viennent charger leurs chameaux et c'est dans le plus effarant silence d'un remue-ménage continuel la fièvre du négoce, la soif de l'or qui s'affirment. Oui, vraiment le Marocain, tout au moins le « Fasi » est commerçant dans l'âme ; et malgré moi reviennent à mon esprit ces phrases du trop peu célébré de Foucauld :

« Au Maroc, tout se paie; l'injustice se vend et la justice s'achète ». Et j'ajoute sans plus tarder : le Maroc est peut être le seul pays du globe où est encore normal, régularisé, légal, le trafic de la chair humaine.

Le marché des esclaves! Ah! comme il me tardait d'y être conduit... pour ne pas croire, après avoir vu, Hélas!

J'y arrivai à l'heure où dans la campagne si belle des environs de Fez, les lueurs mourantes du couchant prodiguent sur toutes choses, là-bas sur les barrières glacées du désert, l'Atlas, sur la couronne verdoyante des oliviers des collines prochaines et sur les hauts minarets blancs, la chaude et sereine gamme de leur magique coloris. Quel contraste ici, dans cette cour quelconque, écrasée entre les murailles croulantes, au milieu de ces ruines de voûtes assombries!

Des groupes étranges stationnent sur ces ruines, dans l'attente. Et voici venir l'humiliant défilé des vierges noires aux voiles blancs, des nègres d'ébène, des petits enfants nus.

Des individus se détachent des groupes, s'approchent du troupeau humain, l'examinent : une femme est désignée, elle laisse tomber ses voiles; des mains impudiques palpent les seins, mesurent le ventre, profanent la chair; et puis quelques paroles brèves, le bruit confus d'une discussion brusquée; enfin le son argentin des douros que l'on compte, et dont on veut comme toujours, garantir la bonne frappe, et le forfait est consommé. La chétive créature a repris ses vêtements, elle continue, inconsciente à se voiler soigneusement : un

geste, et, sans une plainte, sans un recul instinctif, la voici qui marche, esclave, sur les pas de son seigneur et maître...

La nuit venue, je hâte mon retour, et c'est l'inévitable cheminement, à travers les tragiques corridors de



Intérieur de la maison habitée par Si Kaddour ben Gabhit, interprète de la Légation de France.

Fez Bâli, sous l'obsession de cette vision glaciale du souk aux esclaves...

... Un bruit confus de voix, la modulation lente de versets que tamisent les murmures des eaux. Le chant plus proche d'une mélancolique supplication répétée par des milliers de poitrines : « Louanges au Très-Haut, au Dieu clément et miséricordieux ». Le brouhaha très sourd

d'une multitude en prière ; l'ensorcelante monotonie du rythme et de l'invocation toujours inchangés.

Et puis, par la baie large ouverte, cette autre vision d'arcades blanches se multipliant à l'infini, sans qu'il soit possible d'en apercevoir le dernier arceau, des milliers de lampes, suspendues aux voûtes, scintillantes dans la transparence des verres, sur les miroirs innombrables des marbres et des gerbes d'eau vive. Cependant, par d'autres baies, ce sont d'autres salles encore, sans limites, semblablement disposées en voûtes pareilles, aussi illuminées par de mêmes lampes ; et partout, prosternées, des foules et d'autres foules encore. En ce moment, ils sont là dix mille, m'assure-t-on, et Karaouijin peut rassembler pour les grandes prières, plus de trente mille croyants. Dix mille poitrines humaines courbées vers le sol et ne se relevant, comme mues par le même ressort, celui d'une même foi, que pour chanter encore l'impérissable serment : « Dieu est Dieu et Mahomet est le prophète de Dieu ».

Une baie encore, très loin de la première, et toujours le même spectacle, les mêmes voûtes, les mêmes lampadaires, les mêmes fontaines, la même multitude, la même acclamation. Puis, subitement, la nuit noire, le dédale obscur. Je presse le pas : derrière moi les multitudes répètent toujours :

« Louanges au Très Haut, au Dieu clément et miséricordieux ! »

CHAPITRE VI

LE SULTAN ABD-EL-AZIZ

CHAPITRE VI

Le Sultan Abd-El-Aziz.

J'ai eu l'honneur d'être reçu en audience privée par sa Majesté chérifienne et je tiens à narrer aussi simplement que possible cet entretien, ne voulant ni l'embellir par des artifices de style ni en affaiblir les données par d'inutiles commentaires.

Lorsqu'à onze heures du matin, je franchis la lourde porte qui donne accès au Grand-Mechouar, je trouvai m'attendant Si-Kadour-ben-Gabhit et mes confrères parisiens. Tout de suite, je suis mis au courant d'un incident qui pourrait faire remettre à demain l'entrevue. Alors que le caïd Raha nous avait priés pour onze heures, c'est à dix heures que Sidna nous attendait. Pendant trois quarts d'heure, sa patience ne s'était point lassée ; pourtant, il s'était à la fin retiré dans ses appartements et n'allait point peut-être vouloir en sortir de sitôt.

On parlemente : on explique le malentendu ; l'homme superbe qui remplit les fonctions de Caïd-el-Mechouar, court au palais et nous laisse, anxieux de la réponse.

Ce ne fut pas long. Abd-El-Aziz, que nous avions fait

tant attendre, ne veut point en user de même à notre égard : le Caïd-el-Mechouar reparaît, fait un signe et nous nous avançons vers l'une des tours du Mechouar où se trouve, me dit-on, la porte d'entrée du Palais.

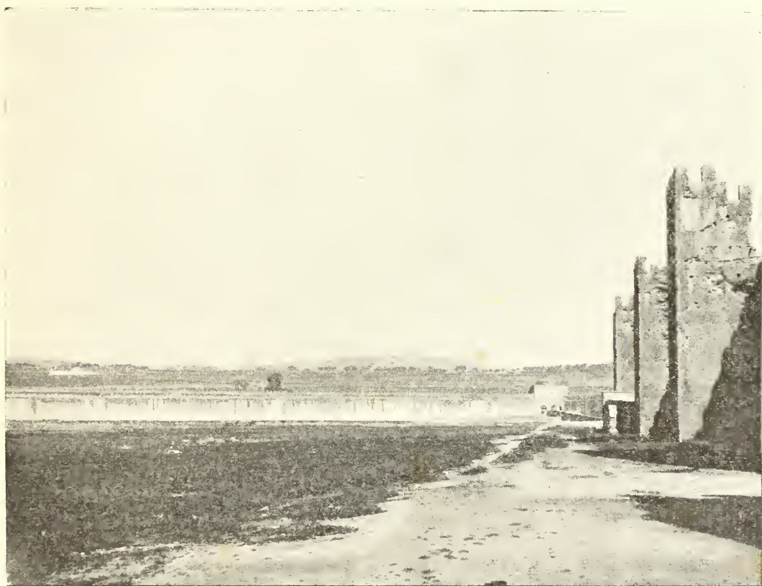
Bien que devant nous présenter devant un monarque oriental, inhabile sans doute à juger nos coutumes, machinalement, nous nous employons à ajuster dans une complète correction nos habits, lorsque soudain nous apparaît Abd-El-Aziz, assis sur un simple fauteuil de bois courbé et cannelé ; les voûtes de la vieille tour font un sombre cadre au monarque, que n'assiste aucun personnage du maghzen, aucun familier.

Rien de plus étrange et de plus imprévu que cette brusque mise en présence avec le Commandeur des Croyants, dans ce simple appareil, et vraiment tout de suite, je me sens pénétré d'un sentiment de respectueuse et sympathique admiration pour cet empereur qui pourrait vous étonner du faste de sa cour, du pompeux appareil de ses cavaliers aux éblouissants costumes et préfère toujours vous subjuguer par la confiante affabilité de son accueil et la presque familiarité de son tête à tête. Toutefois, nous n'avons garde d'oublier les règles de l'étiquette marocaine et ce n'est qu'après trois profondes inclinations devant Sa Majesté que nous nous approchons de lui. Un geste pourtant, très amical, nous avait déjà invités à hâter notre venue.

Ferai-je du sultan un portrait ? Donnerai-je de lui comme un signalement rapide ? C'est œuvre bien difficile, car sa silhouette originale se refuse à une description exacte : la personnalité d'Abd-El-Aziz est toute dans

son regard et son sourire, et quoi de plus intraduisible que ceux-ci !

Dans l'ovale arrondi d'un visage de cire brune d'une matité très grande, se profile le nez très aquilin ; la bouche, grande et voluptueuse, s'éclaire quand elle sou-



La vaste esplanade qui précède le palais privé du Sultan, à Fez.

rit — et Sidna daigna beaucoup sourire — de la double rangée de dents, blanches à faire pâlir d'envie nos plus coquettes Parisiennes; des mèches assez longues de cheveux bruns et fins s'échappent de la chéchia et du capuchon de la djellaba blanche pour recouvrir les tempes ; les yeux très noirs éclairent la physionomie de lueurs vives et pourtant mystérieuses : ce n'est point un

regard plein de feu ; ce n'est pas non plus un regard langoureux. Et pourtant, il y a du feu dans ces yeux, il y a une infinie langueur dans ces prunelles; on y lirait, semble-t-il, toutes les joies mélancoliques et sereines de l'Islam et de l'Orient, avivées des ardents désirs, des dévorantes passions de notre paganisme occidental.

Tel le chef de la chrétienté, le Chérif saint doit n'être vêtu que de blanc : djellabas, cafetans, burnous, tout cela est d'une éclatante blancheur et en même temps d'une noble simplicité. Point de soieries, point de festons brodés : tout le luxe permis est dans la finesse extrême des tissus de pure laine. Toutefois, et pour être scrupuleusement exact, je dois mentionner les gants de filoselle sombre qu'affectionne Abd-El-Aziz et qui sont une des manifestations du goût avéré du jeune sultan pour les habitudes européennes.

Mais voici que Si-Kaddour me présente à Sidna.

Excuses pour notre retard involontaire, vifs remerciements pour la faveur accordée, et tout de suite chacun de nous questionne à qui mieux mieux. C'est le journalisme en général qui fait les frais de la conversation. On demande à Abd-El-Aziz ce qu'il pense de notre imagination féconde, parfois un peu trop, si l'on en juge par cette réplique de Sidna, dite avec une extrême bonne humeur et dans un franc éclat de rire :

— Oh ! mais les journaux, j'y faisais naguère beaucoup attention ; mais quand je me suis aperçu, lorsqu'ils parlaient du Maroc, qu'ils contenaient mille détails invraisemblables, je ne leur ai plus accordé autant d'importance.

C'était une façon fort diplomatique de nous traiter de hâbleurs ; — je n'affirmerais pas d'ailleurs que l'équivalent arabe de cette épithète n'ait pas été prononcé, Si-Kaddour se refusant par politesse à traduire certains mots et joignant son hilarité à celle du Sultan, heureux de nous avoir joué ce tour et donné cette leçon. — Nous pro-



Abd-El-Aziz et l'interprète pendant notre conversation avec le Sultan.

testons évidemment de notre innocence ; nous trouvons l'occasion bonne de prouver au Sultan que les journalistes français sont sans aucun doute hors de cause et qu'il faut accuser de ces forfaits d'intrigants voisins.

— Maintenant que nous avons vu le Maroc et son Sultan, notre imagination se reposera, Sidna : nous n'aurons plus à raconter que des choses merveilleuses,

sans mettre à contribution d'autres facultés que notre mémoire.

— Dans ce cas, — et Sidna ponctue sa promesse de l'index appuyé sur son front, — je lirai avec grande attention désormais toutes vos « gazettes ».

Mais Si-Kaddour me place dans une situation, que je crois embarrassante. Je me souvenais de ma visite au pays du Prétendant, et j'éprouvais quelque malaise à penser que le vrai Sidna, qui lit les journaux, pouvait l'avoir apprise, quand, connaissant bien son hôte, Si-Kaddour me désigne comme ayant vu les troupes de Bou-Hamara, son camp et tout le reste.

Mais cela intéresse vivement Sidna qui me presse de questions. Avec la meilleure bonne volonté, je l'assure de la faiblesse numérique des troupes du « Rogui », du découragement des tribus révoltées. Et, comme il discerne mon appareil photographique :

— Avez-vous pris des vues du Rogui, de ses soldats, de cette partie de mon pays ?

Je réponds affirmativement, sur quoi Sa Majesté me témoigne le désir d'en avoir quelques épreuves, ainsi du reste que de celles prises au cours de mon voyage avec l'ambassade française.

— Notre Maître, il sera fait selon votre désir. J'aurai soin de vous prier d'agréer un album de toutes les vues que j'ai faites au Maroc.

— Combien y en a-t-il ?

— Plus de trois cents.

Et Sidna de se réjouir et de me dire combien il est

charmé de mon projet et quelle hâte il a de recevoir ces vues.

Puis on parle des photographies de Paris qui furent le cadeau le plus apprécié offert à Abd-El-Aziz au nom de la France. Et j'apprends de la bouche auguste de Sidna que son choix est impossible à faire, que toutes les vues de Paris sont des merveilles, que « Paris est beau partout »..

— Vous ne désirez pas voir Paris, Sidna? Quelles fêtes on vous y ferait et avec quelles acclamations Votre Majesté y serait reçue!

— Ah! certes! si j'étais libre, comme je le visiterais avec plaisir, votre cher Paris et bientôt!...

Et, ce disant, les yeux vifs se sont voilés de tristesse. Sidna est le prisonnier de l'Islam dont il est le Grand Prêtre. Il semble que l'on voie son lourd suaire envelopper le jeune souverain et, brusquement, la bouche moqueuse se plisse amèrement, le front s'assombrit; la conversation tout de suite devient grave :

— Paris! La France! — Nous avons le plus vif désir de lui prouver notre amitié. Nous savons que le Maroc a besoin de réformes. Dites bien que le Maroc, le maghzen lui-même, le Sultan et tout le peuple demandent des réformes; nous y songeons chaque jour. Nous serons heureux de les réaliser. Seulement — et le Sultan appuyait avec insistance sur ce mot, — il convient de ne point hâter les choses, de faire ces réformes progressivement et surtout sans qu'il soit porté atteinte à nos croyances religieuses. Mais oui, dites cela aux Français, et, appuie Sidna, dites bien que c'est le Sultan lui-même qui vous a parlé ainsi et vous a prié de répéter ses paroles.

Nous causons alors de cette préoccupation visible du Chef des Croyants, touchant l'intégrité future de la foi islamique ; nous lui donnons la ferme assurance qu'il n'y sera jamais porté, quoi qu'il advienne, aucune atteinte, et pour accentuer dans l'esprit du Sultan cette idée, j'ai l'heureuse pensée de lui parler du projet d'ériger bientôt une mosquée à Paris.

Les yeux de Sidna s'éclairent de nouveau ; il me remercie chaleureusement et comme je lui cite les promoteurs de cette œuvre, le Comité de l'Islam et son infatigable président, M. Deloncle, député de Saïgon :

— Vous direz à tous ma gratitude, je les remercie non seulement en mon nom, mais au nom de l'Islam tout entier.

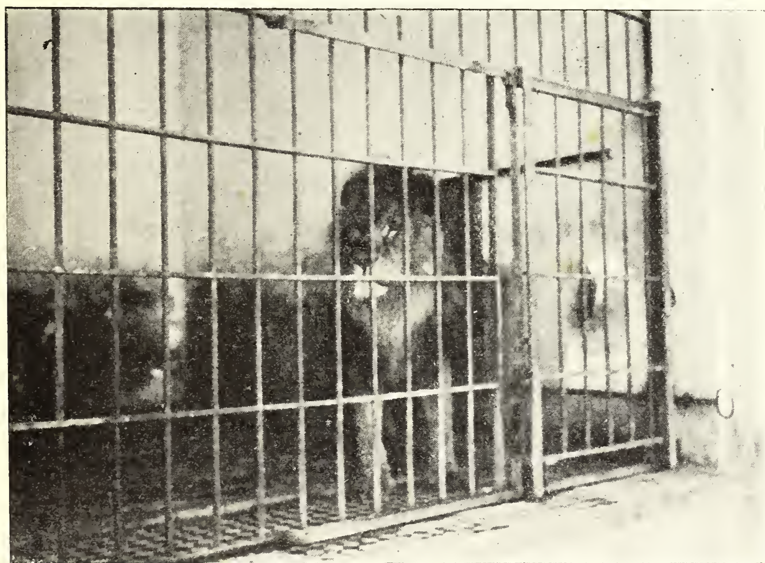
Notre entrevue va prendre fin. Je présente à Sidna ma requête bien vite agréée : je peux commettre l'irrévérence de faire la photographie du descendant du Prophète et, par surcroît, on va m'accompagner dans le Palais pour m'en montrer les cours et jusqu'aux animaux féroces, lions, ours, panthères noires, qui constituent la ménagerie d'Abd-El-Aziz.

Je remercie le sultan de m'avoir permis de fixer ses traits afin qu'il me soit donné de le faire connaître et aimer, lui qui fut peut-être l'adolescent amusé de nos hochets d'Europe, mais dont la vive intelligence songe aujourd'hui à faire bénéficier son peuple de notre civilisation, tout en lui conservant, inviolée, son immuable foi.

Trois fois je t'ai vu, ô Sidna, « notre Maître », et

chaque fois tu m'as paru davantage aimable et plus digne d'être aimé.

Ce fut d'abord, lorsque dans le sévère et silencieux décor du Dar-Betha, tu voulus recevoir, entouré de ta cour, l'Envoyé de la France. La solennité du moment, les graves visages de nos diplomates avaient figé sur tes



Un lion du Sultan.

lèvres le sourire habituel de ton accueil, et, le discours protocolaire que du devais prononcer ayant été la veille remis à son adresse, tu ne crus pas utile de le réciter à nouveau, car tu es ennemi du faste et tu es simple. Pourtant, dès ce moment, tu conquis les cœurs de tous, tant rayonne ton visage de grâce juvénile, tant tes yeux indéfinissables vous émeuvent de leur mélancolique ardeur.

Et peu après, tous les personnages officiels disparus, — ceux que ton peuple appelle les *Nazreni* et dans le commerce desquels tu te plais et ceux que nous nommons tes ministres et dont la perpétuelle présence à tes côtés t'énerve, — je te vis choisir ton coursier parmi les trois chevaux superbes, aux coussins de drap émeraude et aux selles hautes d'argent et d'or : tu choisis le plus grand, le plus cabré, le plus blanc ; d'un geste élégant, tu te mis en selle, svelte et léger, malgré les draperies de tes burnous et de tes djellabas blanches : cheminant au milieu de tes vingt esclaves noirs, je remarquai la tristesse de ton visage et le lourd ennui qui s'appesantissait sur tes épaules, cependant que je cherchais en vain le parasol de soie rouge, célébré comme l'insigne de ta souveraineté religieuse.

Puis ce fut l'intimité du tête à tête, tout le temps nécessaire pour graver en mon esprit tes traits et ton sourire ; pour me convaincre, que ces discoureurs perfides, qui te disaient inintelligent, futile et déraisonnable, étaient bien coupables et que, si vraiment tu étais l'adolescent, curieux de nos amusements, tu ne restais pas moins, aux heures graves que réclamaient tes devoirs de souverain, le sérieux Chérif, conscient de ses responsabilités !....

Il y a deux personnages en Abd-El-Aziz, en effet : le jeune homme et le Chef d'Etat. Que n'a-t-on pas reproché au Sultan du Maroc ? Jadis, a-t-on dit, le mystère planait sur le Palais de Fez ; à des mois de distance seulement on entrevoyait la figure du Chérif et c'était

toujours pour des réceptions pompeuses ou dans les solennités de la mosquée vénérée de Karaouïjin, ou encore à la *Msallah* (1), pour les fêtes solennelles de l'Aïd-el-Kebir et du Mouloud.



Les chevaux d'Abd-El-Aziz attendent à la porte du Dar-Betha, sous la garde des esclaves noirs.

Et on ajoutait : au lieu de cela, depuis huit années qu'il règne, tel nos plus modernes sportsmen, le jeune Sultan a multiplié ses sorties : l'automobile, la bicyclette,

1. Entre la Kasbah des Cherarda et les murs du nouveau Mechouar se trouve la Msallah de Fès Djedid, dite Msallah du Sultan.

« C'est là, dominant la plaine de l'oued Fès, sur les premières pentes du Terat que le Sultan entouré de ses troupes dirige la prière les jours de fête en présence des délégations des tribus. Toutes les villes du Maroc ont ainsi leur Msallah, où, dans ces circonstances, le

se sont partagés ses loisirs ; les jours de pluie, les charmes imprévus d'un phonographe, d'un cinématographe tuaient le temps et chassaient l'ennui. Et comme si ce n'était pas assez d'interrompre les communications entre Fez Djedid et Fez Bâli, à certains jours, pour permettre aux favorites du harem une promenade en teuf-teuf, au milieu des murailles séculaires de la ville Sainte; comme si aucune réclamation véhémente ne s'était produite après cet établissement du petit chemin de fer Decauville, qui, menant du Dar Maghzen aux jardins de campagne, avait coupé les chemins et obligé les voyageurs à de longs détours, voici, ô confusion, le harem mystérieux lui-même profané et entr'ouvert aux regards indiscrets de la foule. N'a-t-on pas narré jadis, en soulignant ces commérages de sourires de mépris, le roman de cette chrétienne, belle brune aux yeux bleus, dont les charmes avaient conquis le monarque jusqu'à lui faire oublier qu' « Allah est Allah et Mohamet son prophète ».

On concluait : Etrange cour mauresque en vérité, que celle de cet empereur dégénéré, qui feint d'ignorer ces voluptés de l'équitation si profondément arabes et se passionne pour l'automobile et les ballons dirigeables; qui méprise les captivantes almées de son sérail pour flirter avec une anglaise, et néglige enfin de faire parler

caïd et les autorités de la ville vont faire la prière au milieu d'une foule trop considérable pour qu'une des mosquées la puisse contenir. L'emplacement du Msallah est marqué à Fez comme ailleurs par un simple mur blanchi à la chaux auquel s'adosse une petite estrade en maçonnerie sur laquelle raconte le Prédicateur. » (Gaillard : Fès.)

la poudre afin de prendre en main la futile raquette du lawn-tennis.

Et maintenant que je t'ai vu, que j'ai conversé avec toi, ô Sidna, j'ai compris que tout cela n'était que mensonges; sans doute tu as joué au billard avec le caïd Mac Lean; sans doute tu t'es distrait parfois avec les quatre temps de nos teuf-teufs; sans doute tu n'as pas cru déchoir en apprenant à réparer une « panne » et ta science innée de la mécanique a pu brillamment se donner carrière; mais tu m'as avoué que tout cela n'était qu'essais pour surmonter ton insurmontable ennui. Et j'ai appris, ô Sidna! que toutes nos inventions merveilleuses n'avaient pu que t'intéresser un instant; bien vite, tu avais relégué dans les vastes salles désertes de ton palais nos appareils photographiques, et nos jouets, et nos moteurs.

Tu n'as pu te faire une idée des applications de nos découvertes; dès lors, elles ont cessé de t'intéresser.

Tu étais le jeune adolescent, longtemps contenu sous la tutelle de fer de ton grand vizir, et, Ba-Ahmed mort, la cage fut ouverte et l'oiselet voulut se donner des ailes : ils sont donc bien méchants, tes sujets, de t'en avoir fait un crime, Mon Seigneur!

Lorsque tu me permis de visiter tes jardins, aux fleurs tristes, et ta ménagerie, où tes lions et tes ours, et tes panthères rugissent lugubrement, et quand je sus que Toi, le souverain maître des cimes altières du Grand Atlas glacé, et des prairies immenses peuplées d'iris et d'asphodèles, et des lointains déserts de feu, tu étais

condamné de par les traditions séculaires et le protocole de ton maghzen, à vivre enfermé dans ton sévère palais, je t'ai plaint et excusé beaucoup, ô Sidna.

On m'a dit ensuite que tes femmes elles-mêmes étaient rarement appelées près de toi pour charmer tes loisirs; et j'ai cherché en vain dans les corridors sombres et dans les immensités de tes jardins de l'Aguedal (1), le rire menu et les sauts agiles des petits enfants. Alors j'ai compris ta tristesse, cher Seigneur, et je t'ai plaint beaucoup.

Mais après je me suis souvenu que, jeune homme désabusé, blasé, tu voulus te montrer à moi aussi comme le souverain des Croyants. Je n'oublierai point tes paroles, ni surtout le ton d'autorité avec lequel tu les dis. Ton visage soudain se fit sévère, lui que je n'avais vu que sourire, tes sourcils se froncèrent, ta voix profonde mais douce me disait que tu étais l'ami de la France, que tu voulais des réformes, que ton peuple et ton maghzen en comprenaient la nécessité. « Seulement, ajoutais-tu, ces réformes doivent se faire progressivement; il faut qu'elles soient entreprises avec le tact

1. Les jardins de l'Aguedal! Qu'on ne s'attende point à y trouver des parterres émaillés de fleurs, des bouquets touffus, une végétation digne des tropiques. Je n'y ai rien vu que la terre nue, des figuiers rabougris, des arbres morts ou mourants : l'Aguedal mal entretenu avec ses espaces en friche, ses plate-bandes désertes ne fait point contraste avec le délabrement du palais et les ruines d'alentour, l'établissement d'une piste cyclable et les promenades en automobile ont enlevé à ces jardins, le charme et le mystère qu'y avaient semé tout au moins les récits légendaires.

nécessaire, par des hommes connaissant à fond et nos mœurs, et nos caractères, et ayant le respect profond et convaincu de nos croyances, de nos traditions religieuses ».

Ce *seulement*, comme il contenait de réticences ! car tu ne nous as pas cru, quand nous te proclamions notre respect de tous les dogmes et tu as gardé l'effroi qu'une main sacrilège ne vînt attenter aux séculaires traditions de ton peuple et aux dogmes de tes docteurs.

Et comme je comprends aujourd'hui, six mois écoulés, ce qu'on a appelé tes volte-face !

Mais non, toujours inquiet des appétits de l'Europe ; sans cesse ballotté entre la volonté de ne contrister personne et la crainte de devenir la proie de tant de vautours cupides ; désireux de faire marcher ton peuple dans les voies du progrès, impuissant à y faire toi-même quelques pas ; monarque absolu en théorie et de fait strictement surveillé, jugé, commandé par quelques *oulémas*, commentateurs du Coran ; prisonnier d'un maghzen, gouverné lui-même par le favori du jour que tu n'as pas choisi, mais qui a su s'imposer à toi, tu es bien, ô Sidna, le souverain de l'univers le plus digne de pitié.

Et je te plains encore beaucoup plus que je ne te blâme, d'avoir nourri de perfides desseins contre ma patrie après lui avoir souri. Voici que l'arme que tu avais forgé contre elle va se retourner, homicide, contre toi et ton peuple. Fasse Allah, que tes yeux s'ouvrent, que ta volonté s'affermisse et que ton bras devienne fort !

Ce jour-là, il y aura de beaux jours encore pour l'Extrême-Occident et Son Seigneur.

CHAPITRE VII

INDUSTRIES DE FEZ

CHAPITRE VII

Industries de Fez.

Je m'en voudrais de quitter Fez sans donner ici à quelques-uns de mes compatriotes les conseils que je crois nécessaires pour couper les ailes à certaines illusions trop hâtives ; ce faisant, je parlerai de l'avenir de Fez, de la grande transformation que peut prendre un jour la cité sainte, des industries diverses qui peuvent et doivent y prospérer. Mais vraiment la réclame faite tous ces temps-ci au Maroc, à cause des événements qui s'y sont produits, a eu des conséquences singulières. Beaucoup l'ont considéré comme la Terre promise, et c'est depuis quelques semaines l'exode nombreux de gens d'affaires débarquant à Tanger, chevauchant à travers les campagnes d'alentour, achetant ici et là tel et tel lopin de terre, sans se préoccuper des clauses si déconcertantes du droit de propriété musulman ni du *orf* (coutumier), ni des biens *habousés* (inaliénables), ni des *droits de clefs* trompeurs.

Bien plus, on parle d'organiser vers Fez des caravanes, non pas de touristes, mais toujours de gens

d'affaires; certains mêmes sont partis à la découverte, ignorant les frais énormes d'un tel voyage, dans un pays sans routes, sans ponts, sans auberges, où pour un voyageur européen qui se déplace, il faut mobiliser dix hommes et quinze mules. Sans compter que cette invasion de « Roumis », si elle se produisait en ce moment, serait de nature à surexciter le fanatisme des Fasis, il faut qu'on sache que, quelque brillant que soit l'avenir réservé à Fez, lorsque nous pourrons y engager quelques capitaux dans des entreprises commerciales et surtout industrielles, il n'y a aucune place pour nous parmi les Fasis avant longtemps, dix ans peut-être.

Fez est et sera la dernière citadelle de l'Islam occidental : la prudence la plus élémentaire nous fait un devoir de ne pénétrer Fez, pacifiquement, qu'après nous être établis solidement dans les ports et parmi les plaines fertiles du Gharb, du Sebou et du Haouz. Une démonstration militaire brusquerait évidemment les choses, mais, en dépit de vagues rumeurs, il faut espérer que nous sommes loin d'une telle éventualité.

Ces réserves faites, il est indéniable que Fez deviendra l'une des plus importantes cités de l'Afrique musulmane, du jour où, avec la sécurité, nous y ferons régner les habitudes de nos artisans et rayonner le génie de notre France aux inventions fécondes. Aujourd'hui, Fez est une agglomération de plus de cent vingt mille âmes; sa situation à cent kilomètres de la mer, à vol d'oiseau, dans la vallée d'un fleuve, le Sebou, que des travaux aisés et peu dispendieux pourraient transformer en un de ces « chemins qui marchent » plus

précieux que les railways eux-mêmes à la porte des grandes cités, favorise le développement de toutes les industries.

De plus, Fez est le carrefour du Maroc : des plateaux des Tsoul et des Branès, de la plaine des Trifas et de celles des Beni-Hassen, comme du Goundafi, du Haouz et du Gharb, y accourent chaque mois les négociants, les agriculteurs, les éleveurs ; les caravanes du Tafilalet et jusqu'à celles des plus lointaines oasis sahariennes et des villages soudanais y débarquent chaque jour leurs chargements de dattes, de plumes, de cornes de rhinocéros, d'ivoire, d'or... et d'esclaves ! Les mêmes dromadaires s'en retournent chargés de poteries et d'armes, de babouches et de sel.

Et cette route séculaire de l'Orient vers Fez, de l'Occident, du Midi et du Septentrion vers Fez, ne sera pas détruite par nos moyens de communications rapides ; ces courants commerciaux ne seront point détournés par l'afflux de nos importations, car si Fez est la ville de l'Extrême-Orient où tout converge et dont tout sort, c'est qu'elle est la cité sainte, la gardienne des Koubbas vénérées, de Moulay-Eydriss, de Moulay-Yacoub et que tout bon musulman supporte les fatigues du voyage, si grandes soient-elles, si long soit-il, pour pouvoir accrocher aux lampadaires des mosquées, de longs cierges de cire brune qui, brûlant, feront pour lui plus clémente la vie.

A toutes ces causes de prospérité, vient s'adjoindre, pour le développement ultérieur des industries de Fez, le facteur important des rivières. J'en ai dit le charme

et c'est vraiment une chose étonnante que l'abondance de ces eaux, que la régularité en toute saison de ces torrents bondissant de cascades en cascades.

J'ajouterai ici un détail de très grande importance : à la porte *Bab-Segma,* toute proche et au niveau de l'Oued Fez à son entrée en ville, j'ai noté au baromètre altimétrique une cote de 352 mètres. A la porte de *Bab-Si-Bou-Djida,* près de laquelle se trouvait ma demeure, la cote n'est plus que de 270. Encore s'en faut-il de près de vingt mètres pour gagner le niveau du fleuve : en résumé, une chute d'eau de près de cent mètres de hauteur. Nul n'ignore aujourd'hui les mystères de la houille blanche ; chacun sait l'énergie énorme contenue dans les torrents, l'économie considérable de cette force motrice. Avec elle et sa fille, la fée électricité, on transforme des mondes. Je laisse à penser ce que l'on en pourra déduire d'applications multiples du jour où l'on voudra utiliser ses énergies créatrices à Fez même. Indépendamment des flots de lumière que l'on pourra, à peu de frais, déverser sur la ville sombre, que de moteurs, — et de quelle force ! — ne pourra-t-on point faire tourner, grâce aux silencieuses turbines et aux coquettes dynamos.

Le Fasi possède une argile excellente et une terre à émaux sans pareille : c'est merveille de voir les poteries et les vases, et les carreaux de mosaïques émaillées que l'on obtient avec d'aussi primitifs moyens de travail. La terre glaise n'est pas suffisamment malaxée, les impuretés n'en sont point chassées, si bien que des défauts gâtent les plus belles œuvres ; mais les coloris sont uniques et comparables avec les plus beaux de nos

Sèvres. Sans doute, ce sera là pour l'avenir une des industries les plus renommées de la Fez moderne. Il suffit d'un peu de science, de beaucoup de soins, car vraiment la matière première est là, à portée de la main, abondante.

« De toutes les industries locales, écrit notre Consul à Fez, M. Gaillard, la plus intéressante est celle des *Fakharin*, potiers-briquetiers. Leurs fours sont à l'Est de la ville, près de Bab-Fetouh, à l'ombre des oliviers séculaires de Geraouaoua. C'est là que sont cuits les *zellij*, briques émaillées, qui perpétuent au Maroc le souvenir des maïoliques d'Espagne. Les *zellij* jouent un rôle important dans l'ornement des mosquées et des maisons mauresques. Les cours intérieures de toutes les maisons élégantes sont pavées de ces briques dont l'émail possède une remarquable résistance. Les murs et les bassins, les fontaines si nombreuses à Fez, en sont ornés ; leurs arabesques et leurs dessins symétriques s'y entrelacent en mosaïques de couleurs harmonieuses. Les *zellij*, pour former ces dessins, doivent être taillés avec une rigoureuse exactitude (1) ; ils le sont au fur et à mesure que s'exécutent ces motifs d'ornementation par des ouvriers spéciaux dont certains sont de véritables artistes.

« Les *Fakharin* cuisent aussi des poteries diverses, les unes assez grossières, destinées aux ouvrages courants, d'autres, plus fines et ornementées de dessins variés, qui sont expédiées de Fez dans toutes les villes du Maroc,

1. On fait également des zellij à Tétouan, mais ils n'ont pas la finesse de ceux de Fez et sont trop cassants pour être facilement taillés.

notamment à Tanger où leur originalité les fait rechercher des touristes. »

Pourquoi énumérer les développements dont sont susceptibles les industries des peaux, des peignes, des armes, etc.; j'ai dit l'essentiel et toutes les facilités que



Vue du quartier des tanneries à Fez; on remarquera la multitude de peaux séchant sur les murs.

donneraient les courants électriques rendus à domicile. Pourtant je dois mentionner brièvement la lucrative opération du tissage mécanique des laines et des soies: il est fait à Fez même et dans tout le Maroc, des tissus de Fez une consommation énorme; si un grand nombre d'étoffes, de qualité commune, sont originaires d'Angleterre et d'Allemagne, les tentures riches, les burnous



A Fez ; vue sur l'oued Fès, du pont dit Beïn Almedoun (au fond, le mont Zalagh).

et cafetans fins sont fabriqués à Fez même (1). Complétés par des plantations de mûriers dans la plaine du Saïs, par exemple, pour l'élevage des vers à soie, de tels établissements prospéreraient rapidement.

Mais, grands Dieux! Qu'ai-je fait? Mutiler la ville sainte, chasser de ce panorama d'un autre âge le silence et la clarté pour y rêver du bruit assourdissant et des fumées lourdes des usines! Que le touriste me pardonne! J'ose espérer, malgré tout, que, pour quelques années encore, Fez et ses environs, parmi les oliviers, le murmure des torrents et les fruits d'or de ses jardins, goûteront leurs sommeils ensoleillés, se préparant ainsi dans le calme absolu de la nature et des hommes aux enfantements à venir.

1. Comparez Gaillard : *Fès*.

« La mégisserie y est très active. Presque toutes les peaux de chèvres de la région des Beraber passent par ses tanneries, celles qui viennent du Tafilelt sont déjà préparées. Les corroyeurs de Fès excellent à donner au cuir le grain et la souplesse qui caractérisent le maroquin et qui est si remarquable surtout dans le « filali » ou cuir du Tafilelt. Il faut ajouter à cette industrie la fabrication des babouches, dont Fès fournit presque tout le pays et qui sont aussi exportées en Algérie, au Sénégal et en Egypte. Plus de 2.000 ouvriers sont occupés tant aux mégisseries qu'à la fabrication des babouches. On tisse aussi à Fès la soie et la laine pour la confection des haïks, bournous et autres objets de l'habillement des indigènes. Les ateliers de tisserands sont fort nombreux mais ne comprennent généralement qu'un métier : comme les canuts lyonnais, les maîtres-ouvriers travaillent à domicile : quelquefois ils se réunissent à deux ou trois dans un fondaq ou une grande chambre qu'ils louent à cet effet. Les métiers sont naturellement très primitifs ; malgré tout, ils luttent encore avec succès contre les tissus de laine ou de soie européens, meilleur marché, mais moins appréciés dans le pays. »

CHAPITRE VIII

RETOUR ET PROMENADES SUR LA COTE ATLANTIQUE

CHAPITRE VIII

Retour et promenades sur la côte Atlantique.

Quelque attrayante que soit l'étude d'une ville aussi étrange que Fez, l'ennui vient vite s'abattre sur les Européens obligés d'y séjourner trop longtemps. Point de promenades autres que les souks; nulle rêverie possible au cours de flâneries imprudentes ; inutile de songer à des excursions au dehors sans la permission du pacha, sans l'escorte de moghazenis qui vous condamneront à tel chemin, à telle allure; si bien qu'à la fin, vous vous sentez prisonnier entre ces murailles et ces ruines, et dans ce labyrinthe de ruelles sombres, où s'appesantit le silence des sépulcres; cette impression vous obsède, le besoin de vous évader devient irrésistible; vous gardez désormais cette seule préoccupation : saisir l'occasion d'une fuite définitive.

Voilà bien, en effet, la difficulté : voyager seul n'a rien de bien séduisant dans aucun pays ; au Maroc, c'est une perspective encore moins réjouissante. On comprend sans peine qu'on recherche des compagnons de route et qu'on s'entoure d'une petite escorte; le Maghzen, au sur-

plus, tient à mettre sa responsabilité à l'abri en vous dépêchant, pour votre garde, quelques cavaliers.

C'est ainsi qu'avec mes confrères de la presse je devais cheminer au retour sur les pistes du Zerhoum, dans les plaines du Sebou et du Gharb. Comment dûmes-nous traverser le Maroc sans escorte? Quelles aventures nous



La porte Bab Mahbrouq.

menacèrent par la suite? J'aurais là un thème bien facile aux développements oratoires du plus brillant effet; je pourrais, en drapant la vérité de romanesque, remplir mes lecteurs d'épouvante, leur donner la chair de poule. J'aime mieux conter la simple chose; et, de peur de m'abandonner dans le calme du souvenir, à toutes les imaginations effrayées qui vous hantent dans

les solitudes du Moghreb, de brigands, de coupeurs de routes... et de cadavres, je transcrirai seulement les notes brèves de mon carnet de route.

Le départ avait été fixé au matin, à neuf heures, et le rendez-vous pris avec le caïd algérien Miloud, près de la porte Bab-Segma. Nous avions compté sans nos mules et sans les muletiers, d'humeur récalcitrante, si bien que, lorsque nous arrivâmes à cette kasbah des Cherarda, entrevue quelques semaines plus tôt dans le fantastique décor que j'ai narré, nous avions une heure et demie de retard.

Personne ne nous attendait; personne n'avait été chargé de nous passer la consigne : nous sûmes seulement que le caïd Miloud et ses hommes avaient pris les devants; sans doute feraient-ils la première étape très courte, ainsi qu'il est d'usage, et nous attendraient-ils de bonne heure au campement. Le lieutenant Anis, de la Mission militaire française, partageant ce sentiment, nous nous décidons à partir; l'aimable officier veut bien nous accompagner le premier kilomètre.

A onze heures précises, nous le quittons : pressant bêtes et muletiers, nous excitant nous-mêmes, c'est, dès lors, la marche forcée à la recherche de l'escorte, qui, à chaque étape, semble se dérober davantage. Pas plus à Faradji qu'à Douïets, pas plus à Djeboub, nous ne trouvons trace de son passage. Les heures se passent, notre fatigue augmente avec l'ombre des collines derrière lesquelles se cache déjà le soleil. La nuit vient. Contrairement aux règles immuables de la marche des caravanes, nous continuons à avancer : il faut atteindre

l'oued Mekkes, où, sans nul doute, l'escorte a dû camper.

La nuit close, ayant refusé l'hospitalité dans une *nzala* maghzen, nous apercevons le fleuve, le pont du renégat et, hélas ! point d'escorte. Des gardiens farouches nous entourent, refusent ou acceptent, — on ne sait trop, — de faire vigilance autour de nous pour éloigner les rôdeurs.

Campement donc dans ce lieu désert, sous la garde problématique de quelques Marocains de rencontre ; la nuit passée sans dormir ; notre assoupissement troublé par les coups de feu de nos gardiens et les invocations rythmées à Allah et à Mahomet ; ce sont là des preuves habituelles qu'ils tiennent à donner de leur vigilance. Mais leurs balles trouent le sommet de notre tente et leur chant est monotone et triste à mourir !...

Voici les premières lueurs de l'aube : départ et course rapide pour gagner enfin l'escorte introuvable. Au moment de franchir le pont, nous croisons un élégant cavalier, un *amin* ou collecteur d'impôt : au soir, nous apprendrons que l'élégant cavalier n'est plus, ayant été mis à mort par les gens qui nous avaient gardés... Les défilés du Zerhoun sont franchis ; passés les sommets de Zegota et les gorges de Bab-Tchioukha. Enfin à cinq heures, le soir de ce second jour, nous sommes contraints de nous arrêter aux Cherarda, vaincus par l'épuisement de nos montures ; nous avions fait en trente heures la route que l'ambassade avait mis six jours à parcourir.

Pas d'escorte nulle part ; du moins, avions-nous

prouvé notre volonté d'éviter de fâcheuses complications; poursuivre ainsi, à perte d'haleine, aurait semblé indiquer quelque vague crainte du sombre Moghreb et des Marocains farouches; nos bêtes, d'ailleurs, réclamaient le repos, qui leur fut accordé tout un jour.

Le lendemain, de bonne heure, nous étions en selle; il s'agissait de traverser le territoire des farouches Beni-Hassen, et, à cette idée, revenaient involontairement sur nos lèvres ces mots graves : Sans escorte! Nous allions ainsi depuis des heures, la faim nous tenaillant, lorsque, dans la plaine immense, la vue d'un bouquet d'arbres verdoyants nous fit tressaillir d'aise. On allait déjeuner là, sous l'ombre bienfaisante. Mais non! nous voici près du bouquet d'arbres, et comme j'interrogeais notre *sokrar* ou chef de caravane :

— L'eau n'est pas bonne, me répondit-il.

L'eau n'est pas bonne, cela ne signifie pas grand'-chose, dit-on : au Maroc, c'est un euphémisme dans le goût des latins, et cela se traduit invariablement : l'endroit n'est pas sûr, il y a des brigands dans les environs.

Nous renonçons à notre déjeuner, poursuivant notre course, le front bas, silencieux. Que va-t-il arriver?

Ce qu'il va arriver, mon brave ami Leroux l'a naguère conté et je ne crois point superflu d'invoquer ici son témoignage :

« Un midi brûlant sur une plaine infinie. Avez-vous lu une nouvelle de Maupassant, où il décrit l'étrange sensation de terreur qui peut se dégager du midi sur la terre d'Afrique? Midi tout blanc et silencieux, qui

semble cacher plus de mystère que les ténèbres. Nous avons traversé le pays des « farouches » Beni-Hassen dans cette heure-là, et j'ai pensé à Maupassant.

« Imaginez que cette plaine est plus vaste que la mer; pas un arbre. C'est un disque prodigieux que chauffe le soleil ardent. Les fleurs qui tapissent ce disque sont blanches, des asphodèles, des marguerites, par milliers, parmi les buissons flous, couleur de grésil, du jujubier sauvage. Rien ne cache rien. De la lumière immobile, et la fumée qui monte, droite, à l'horizon occidental, semble aussi immobile; et l'air est immobile. Il y a des heures que nous marchons dans cette même clarté, dans ce même silence, et l'horizon ne change pas autour de nous; c'est toujours ce cercle parfait dont nous semblons devoir être, quoique nous fassions, éternellement le centre.

« Il est certain que ce cercle est habité par les « farouches » Beni-Hassen, pillards de caravanes. Mais où sont-ils? Est-il possible qu'un être vivant puisse se cacher sur cette ardente étendue? Nous avons pénétré, paraît-il, du fait de l'erreur des muletiers, au cœur même de leur pays. En venant, nous étions montés beaucoup plus à l'Est, et cependant, bien qu'elle eût pris soin de longer seulement leur territoire, l'ambassade eut cette aventure des chameaux volés. Est-ce ce souvenir? La mémoire de toutes les histoires qui courent le Maroc sur le compte de ces brigands noirs aux cheveux en cadenettes? Est-ce encore l'attitude de nos muletiers, leur marche hésitante, le soin qu'ils prennent de ne pas nous laisser derrière eux, même le temps de manger un

œuf dur et d'ouvrir une boîte de conserves?... Peut-être il y a un peu de tout cela, et puis le grand soleil n'a jamais été depuis Fez si accablant et la terre plus silencieuse...

« A l'horizon occidental, la colonne de fumée est devenue double. Et encore un troisième tourbillon monte maintenant d'un jet. Nos muletiers s'agitent.

— Ces trois colonnes de fumée, me fait dire Hadji, sont trois villages qui brûlent.

« C'est la seule explication possible d'un si vaste incendie. Mais ceci n'est point la cause du trouble où nous voyons nos muletiers. Le khalifa (1) me montre cinq cavaliers armés de carabines qui sortent d'on ne sait où et qui sont arrêtés à deux cents mètres devant nous, sur la piste même où nous devons passer. D'où sont-ils descendus? D'où sont-ils montés? Invisibles tout à l'heure, ils paraissent maintenant d'une hauteur surnaturelle sur l'horizon bas. Et que font-ils ainsi à nous attendre? Ils se divisent deux à gauche, trois à droite. Nous devrons passer entre les deux groupes.

Et, levés sur nos étriers, nous apercevons tout à coup une cinquantaine de Maures, à pied, armés de matraques, qui les rejoignent de différents points de la plaine et qui manœuvrent de telle sorte que nous allons être le centre de leur cercle.

Nous ne sommes plus qu'à cent mètres des cavaliers. Sur les cinq, trois mettent pied à terre; nous ne les

1. J'avais accepté d'être le khalifa ou le second de la caravane, dont mon aîné, Gaston Leroux, était de droit le caïd ou le chef; le troisième prend le nom de *naïb*.

voyons plus. La caravane avance toujours, les bêtes de charge devant. Mes deux compagnons et moi, nous nous regardons.

— Qu'est-ce que dit Hadji ?

Auguste me répond :

— Il ne veut rien dire. Il fait signe que ce n'est pas le moment de parler. Il a tiré son revolver.

— Donne ton fusil à Auguste, dis-je au naïb, tu as ton revolver.

— Il n'y a plus de cartouches pour le fusil.

On avait usé les dernières sur les pics, le matin même, tant nous étions loins de songer à un danger réel.

— Donne le fusil, fis-je, et qu'Auguste fasse comme s'il avait des cartouches.

Nous trois, nous sortîmes nos revolvers. Mais le khalifa avait déchargé son lebel sur des grives ; plus une cartouche. Le naïb a cette présence d'esprit de tirer de son propre revolver, qui était de même marque, deux cartouches et de les passer au khalifa, qui arme. Quand je réfléchis à l'événement, je suis persuadé que ce geste a pu nous sauver d'une vilaine aventure. Nous étions maintenant à trente pas d'eux. Ils nous ont vu résolus à tirer et avec quoi, mon Dieu !

Chose bizarre, j'avais le trac, et c'est d'une voix très ferme que je criai :

— Avançons sans avoir l'air de les craindre ou nous sommes fichus.

« A ce moment, les muletiers se débandent, abandonnent leurs mules et viennent en courant à nous. Cette

attitude, que nous ne leur connaissons pas encore, était pour nous l'indice le plus sérieux du danger que nous pouvions courir. L'un d'eux, affolé, veut prendre le fusil des mains d'Auguste.

— Lâche pas le fusil, Auguste!

Pour rien au monde Auguste n'aurait lâché le fusil, même sans cartouche.

Nous poussons nos bêtes dans le dos des muletiers.

— *Errah*! Avance!

« Les hommes sont là. Ce sont bien les Beni-Hassen. Ils ont les cheveux en cadenettes. Nous poussons nos mules vers eux; nous leur marchons sous le nez, revolvers au poing et nous avions l'air très braves. Au fond, en ce qui me concerne, je n'ai jamais passé un plus vilain moment. Et, dans toute la sincérité de mon âme, je n'en « menais pas large ».

« Nous les interpellâmes. Ils ne répondirent pas et détournèrent la tête. Autour de nous, les cinquante piétons semblent attendre un signe qui ne vient pas.

« Nous continuâmes à marcher cinq minutes dans un silence anxieux. Et puis un muletier retardataire vint nous dire que les Beni-Hassen lui avaient raconté qu'ils s'étaient avancés jusqu'ici à la recherche de deux voleurs de mules qu'ils avaient rejoints et qu'ils conduisaient devant le caïd. »

C'était là, à n'en pas douter, une « histoire de brigands », la sotte explication des préparatifs d'un coup de main destiné à nous donner le change, afin que nous ne portions point de plainte, dès notre arrivée à Larache. Nous en étions quittes pour la peur : toutefois,

avec quelle satisfaction inavouée avions-nous mis entre nous et les farouches Beni-Hassen la barrière du Sebou. Celui-ci franchi, nous gagnions successivement Habbassi, Si-Aïssa, Lalla-Meïmouna et Larache, heureux d'avoir ainsi traversé le Maroc sans escorte, résolus à ne plus tenter de nouveau l'aventure.

Larache est un des ports marocains de l'Atlantique; par lui, en dépit de la barre qui rend son abord assez malaisé, on se trouve en communication directe avec Tanger d'abord et ensuite avec les divers points de la côte occidentale de l'Empire, où végètent les quelques cités ouvertes au commerce des Européens.



Notre petite carava

(Cette photographie donne une idée très e

Comment résister à la tentation de visiter ces villes? Comment, après les chevauchées fatigantes sur les pistes de glaise, ne pas céder aux charmes d'une navigation facile et au doux farniente d'une traversée! Pourtant, je dois l'avouer, grande fut ma déconvenue : aussi bien « le petit tableau » (*Es-Soucïra*) de Moga-

dor (1) que les fortifications superposées depuis des siècles de Rabat ne présentent rien de très pittoresque. Un voyageur doublé d'un diplomate donne de Saffi, que je n'ai point visité, une vision en raccourci, qui a le mérite de se compléter par un tableau d'ensemble de ces ports du Maroc de l'Ouest.



ur le chemin du retour.
de ce qu'est une *bonne* « route » au Maroc).

« La côte de Saffi, dit M. Descos, est une falaise circulaire que domine au nord le cap Saffi, avec les ruines d'une ancienne vigie portugaise ; la ville se presse sur un éperon qui descend rapidement vers la mer, du plateau d'Abda. Au bord même du plateau s'élève la kasbah, c'est la seule partie de Saffi que l'on aperçoive, en arrivant de l'intérieur. Se trouve-t-on dans la forteresse, on voit à ses pieds une

1. L'origine de Mogador est récente, et les circonstances qui ont provoqué sa fondation ont également déterminé les conditions de son existence et de son développement. Elle est née, en 1760, d'une volonté chérifienne, sur les ruines d'un petit établissement portugais. Le sultan Sidi Mohammed ben Abdallah, ayant eu maille à partir avec les gens

étroite cascade de maisons blanches à toits plats, dévalant jusqu'au port entre deux murailles parallèles; des tours crénelées flanquent les murs et, sur le rivage, un grand château-fort complète ce système de fortifications, qui est d'origine portugaise. Au milieu de toute cette blan-



L'estuaire du Loukkos, formant le port de Larache.

cheur surgit la masse carrée d'un seul minaret. Vers la droite, un ravin profond, contenant pêle-mêle de

du Sous, prit le parti de les réduire en les ruinant. Il ferma donc le port d'Agadir et fit construire, pour le remplacer, la ville de Mogador.

La construction de la nouvelle ville fut confiée au groupe assez nombreux de captifs chrétiens et de renégats qui se trouvait, à l'époque, retenu au Maroc. Ce fut un Français, Cornut, originaire d'Avignon, qui en fut l'architecte. Il y travailla dix ans. Obligé de construire sa ville sur un plan marocain, c'est-à-dire d'en faire rentrer les divers



Une porte de la ville de Mazagan.

pauvres chaumières et quelques koubbas, au milieu de la verdure. A gauche, le faubourg de Rabat, qui renferme les entrepôts des négociants et une grande zaouïa, élevée sur le tombeau du marabout, patron de la ville. A mon sens, Saffi est la plus jolie cité marocaine de la côte ; je laisse de côté Mogador, qui n'est qu'une fantaisie européenne sur un thème marocain. A part Rabat, ces villes ont peu d'histoire et, partant, peu de monuments. La vie nationale s'est toujours concentrée dans l'intérieur du pays et, depuis plusieurs siècles, les ports ont été considérés comme sacrifiés au contact avec le monde extérieur. Ils ne possèdent ni belles mosquées, ni grands bazars ; leurs rues sont sales et banales. Il n'est donc point d'endroit, dans tout l'Orient méditerranéen, qui ne paraisse plus intéressant à visiter que les ports du Maroc ; et, pourtant, il est difficile de ne point se plaire un instant à ces villes si blanches, encore si peu pénétrées par l'Europe, dont les murs crénelés sont de si moyenâgeuse apparence, et qui se pressent vers la mer, en épousant d'un si joli mouvement les déclivités du sol. »

Mais, trêve de poésie, voici que défilent devant nous les principales villes du Maroc. Rabat se trouve être

quartiers dans des enceintes murées, notre compatriote réussit à imposer à sa création notre alignement national, et je ne connais pas de ville dans tout l'Islam qui jouisse d'une plus parfaite rigidité de lignes. Ce modèle nouveau frappa, du reste, à tel point les imaginations indigènes que la ville fut baptisée du nom arabe *Es-Soueïra* (le petit tableau), qui est devenu son nom officiel. (Aubin : *Le Maroc d'aujourd'hui*).

l'une des villes de ce pays les plus connues en France; sont-ce les deux canons Krupp dressés sur ses murailles, sans canonniers pour les charger et dont l'acquisition coûta au sultan une quinzaine de millions... avec les frais, qui furent cause de cette quasi-célébrité? Le fait est qu'on songe à en faire un des terminus de la grande voie ferrée qui de l'Algérie (Tlemcen), doit gagner l'Atlantique par Oudjda, Taza, Fez et Mékinez.

La rade se trouve constituée par l'embouchure du Bou-Regrag et est commune aux deux villes de Rabat et de Salé. C'est une agglomération de cinquante mille habitants, centre véritable d'une région particulièrement riche où l'élevage des bœufs, ceux des Zemmours, notamment, prend une importance de plus en plus considérable.

Le pays produit aussi de grandes quantités de céréales; ses forêts de cèdres et de thuyas, à peine entamées, donnent des bois excellents, qui se vendent à Rabat le prix du sapin. Et l'industrie des tapis aux couleurs originales et indélébiles, et celle des babouches, appréciées en Algérie, en Egypte et jusqu'au Sénégal, lui garantiraient une place importante parmi les ports marocains, si Rabat-Salé, pouvait être considéré comme un port.

Malheureusement, la rade est ouverte à tous les vents ; aucune langue de terre ne l'abrite des rafales du large ; enfin la barre — cette funeste barre, qui rend inabordables les trois quarts de la côte africaine de l'Atlantique — y est toujours pénible, trop souvent impraticable,

En revanche, à Casablanca, on trouve, non pas une

rade, mais un abri contre les vents d'Ouest : la baie y est presque sûre, avec ses fonds de sable, et le commerce prospère. C'est le grand port d'exportation pour les céréales, et l'on pourrait lui prédire un très grand avenir, si, trop rapproché de Rabat, elle ne devait subir le contre-coup des améliorations projetées dans ce dernier port, peut-être à tort.

Mazagan. Un port minuscule, mais un port : l'un des anciens fossés des remparts portugais; cent cinquante mètres de longueur sur quarante de largeur; avec cela un mouillage, au large, assez bien protégé par le cap de même nom, mais à fonds variables, nécessitant beaucoup de vigilance. Et puis, Saffi, de fâcheuse renommée chez les navigateurs, avec sa barre impraticable dix mois par année. Pourtant, c'est le port indiqué de Marrakech, de la région des Doukhala et des Abda aux chevaux merveilleux, aux populations plus accessibles.

Enfin, Mogador; car, plus au Sud, Agadir, par la volonté des Sultans et malgré son abri naturel, est fermé au commerce, le port ensablé artificiellement.

Et, involontairement, pendant les longues heures que stationne votre navire devant l'une ou l'autre de ces rades foraines, pompeusement décorées du nom de port, on se surprend à escompter l'avenir; on se demande ce que seront, dans vingt ans, dans cinquante ans, ces misérables bourgades, ces abris insuffisants contre la houle et les vents du large.

Plus proches des mondes civilisés, grâce à leur situa-

tion sur cette route des Océans, les ruines séculaires de Rabat et de Mazagan, de Saffi et de Casablanca, la presque neuve Mogador elle-même, cachent un mystère impénétrable : celui de l'Islam, figeant par un dogmatisme étroit et réfractaire au progrès, des cités qui vivraient prospères, des rades inhospitalières qui pourraient être accueillantes, des populations enfin, capables de s'éveiller à la vie et qu'endort d'un sommeil de mort un intransigeant fanatisme.

Oh ! la désolante et interminable visite que celle des « ports » de l'Ouest marocain !



Vue de la grève et des murailles de Casablanca.

CHAPITRE IX

VESTIGES EUROPÉENS : L'ARMÉE MAROCAINE ET LE SERVICE DES POSTES

CHAPITRE IX

Vestiges européens : l'armée marocaine et le service des postes.

Le Maroc se laisse difficilement envahir par les idées des Européens, des *Roumis*. Pourtant, depuis un certain nombre d'années, des preuves existent d'une certaine infiltration étrangère parmi les institutions séculaires du vieil empire. Parfois, c'est avec un consentement plus ou moins instinctif que ces transformations s'opèrent ; plus souvent, c'est à l'insu ou du moins en dehors du Marocain que s'établit une innovation dont les conséquences peuvent, avec l'aide du temps, métamorphoser le pays. L'armée marocaine et son instruction par des missions d'officiers européens peuvent donner une idée de l'évolution du premier genre ; la création d'un service postal, par les seuls bons offices des puissances, est un exemple du second.

L'armée marocaine ! Ce mot évoque dans l'esprit des défilés de *tabors*, des légions d'*askra* et de *moghaznis*, c'est-à-dire des bataillons de fantassins et de cavaliers somptueusement drapés de burnous, aux harnachements

multicolores ; ou bien, vous rêvez de fantasias échevelées ou de guerriers superbes, emportés en coup de vent sur leurs coursiers rapides, brandissant dans les airs leurs longs mousquets et multipliant les salves avec frénésie.

Hélas ! pendant des mois je suis resté au Maroc, dans le *bled* dit *maghzen*, c'est-à-dire vassal du sultan, et j'ai, en vain, cherché pareil tableau pour le décrire. Seulement j'ai vu, aux fêtes de l'Aïd-es-Seghir et à celles de l'Aïd-el-Kebir, dans d'autres circonstances encore, des personnages influents, des *chorfa*, accompagner les pachas aux mosquées, dans un riche appareil ; j'ai vu encore, chaque vendredi, à la kasbah, les troupes rendre les honneurs au chef de la cité, et l'on m'a affirmé que celles que je voyais, grâce à l'infatigable labeur du capitaine Fournié, étaient incomparablement supérieures aux autres.... qui n'existent pas.

Aussi bien j'en ai eu les preuves ; il n'y a plus en ce moment ce que nous appellerions, en Europe, une armée, dans tout l'empire d'Abd-el-Aziz. Restent les groupements divers d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie, que je dois présenter : ils formeront les noyaux de corps de troupes le jour où le Maroc pourra payer ses soldats ou, encore, à l'heure de la guerre sainte, si devait se produire une telle éventualité.

En temps ordinaire, l'*asker*, c'est-à-dire l'infanterie, comptait de dix à douze mille hommes : chaque ville du Maroc devant fournir un tabor de deux ou trois cents hommes à la tête duquel on place un ou plusieurs *caïds mia*, ou centurions, « mia » voulant dire cent. Il n'existe guère, comme infanterie, que le *tabor asker abid*, batail-

lon de nègres dont la mission est de veiller à la sécurité du chérif, de concert avec les *abid-bou-khari*, cavaliers noirs. En comptant bien, on trouverait tout juste cinq cents hommes tenant campagne contre les troupes du Prétendant, dans les plaines d'Oudjda; douze cents, à



Les troupes du Sultan à Tanger, s'apprêtant à rendre les honneurs au pacha, un vendredi.

Tanger, constituent la police de la ville, chargée de défendre les propriétés contre les brigandages des bandes d'Erraisouly; à Fez, en évaluant à trois mille le nombre des soldats quelque peu instruits et enrégimentés, on risque fort d'être au-dessus de la réalité; à Merrakesch, dans les ports de Rabat, Mogador, dans les mehallas d'El-Ksar, de Méquinez se trouvent dispersés quelques

tabors encore. Au total, huit mille hommes : tel est le bilan de l'armée « régulière » d'Abd-el-Aziz.

Inutile de dire que le recrutement laisse beaucoup à désirer et ce n'est pas un spectacle dépourvu d'intérêt que de voir défiler ces uniformes bariolés, de nuances variées, mais où le rouge domine depuis les fournitures opérées en quantités considérables par les soins de l'Ecossais Mac Lean ; les armes, le plus souvent des Mauser, ne sont pas entretenues : portées négligemment tantôt sur l'épaule, tantôt en travers du dos, parfois aussi en bandoulière, la crosse en l'air, elles donnent à ces miliciens une tournure aussi peu militaire que possible. Les sentinelles, d'ailleurs, veillent accroupies à la porte des demeures qu'elles sont censées garder ; les fusils sont formés en faisceaux devant elles, et l'on bavarde négligemment, le burnous de laine grise ensevelissant l'homme et son uniforme dans ses larges plis.

La cavalerie n'a pas eu un meilleur sort que l'infanterie ces dernières années ; les hécatombes de Taza, les achats nombreux faits par le Prétendant ont appauvri le gharb, les prairies d'élevage de l'Ouest, si bien qu'on ne trouve plus de chevaux. A Fez, seulement, on peut encore compter aujourd'hui quelques centaines de superbes cavaliers aux frémissantes montures : ils comptent tous dans les abid-bou-khari.

Quant à l'artillerie, je peux en donner l'inventaire exact. Indépendamment de quelques pièces de siège d'un modèle plus ou moins récent placées dans les batteries des ports, et dont les services seraient inutilisés faute de servants sachant manier les pièces, le Maroc s'est

constitué un embryon d'artillerie de campagne qui pourrait, à vrai dire, passer pour un musée d'échantillons. Ainsi, à Tanger, on compte 1 Krupp, 3 Schneider-Canet, 2 Hotchkiss et quelques mitrailleuses; à Merrakesch, on compte deux canons et une dizaine de mitrailleuses ; enfin, à Fez, on peut affirmer l'existence, dans les magasins, d'une trentaine de canons de campagne (de Bange, Krupp, Schneider-Canet, etc.), bien qu'à l'exercice un seul canon soit toujours en fonctions, les artilleurs devant apprendre le maniement des divers systèmes sur le même modèle !...



Les *guerriers* du Maroc. Défilé des Andgeras
se rendant à la « fête de la poudre » en l'honneur de Guillaume II.

Ajoutons que ces canons sont là avec leurs caissons,

leurs munitions, et j'ai pu même entrevoir les chevalets de bois disposés pour les bâts des mulets et les harnais des attelages. Les bons artilleurs manquent, et, du reste, seraient inutiles avec le fanatisme déconcertant des Marocains les plus instruits : cette histoire toute récente du lieutenant indigène Ben Sedira et de son canon en est un significatif exemple.

Le maghzen, dans sa lutte à Oudjda contre le Prétendant, pouvait compter sur deux canons et six artilleurs ; c'était peut-être le salut ! Que non pas : quinze mois auparavant, à Oudjda même, un canon et un officier d'infanterie firent merveille. Pour rétablir le sort des armes, seuls ce canon et cet artilleur pouvaient lutter. Et voici pourquoi partit de Tanger un beau matin, le lieutenant Sedira ; « *le canon victorieux* » l'accompagnait.

Je ne voudrais pas donner de l'armée marocaine une idée inexacte et je sens que l'on pourrait être induit en erreur, si je ne présentais pas une *mehalla* en marche.

Une mehalla, c'est généralement une petite armée tenant campagne ; mais en ce moment, vu la pénurie des troupes, les soldats réguliers ne figurent point dans les mehalla ; seuls y prennent part les contingents de tribus, levés pour une mission déterminée ; sans uniforme, chacun doit apporter son cheval, son fusil, ses munitions et vivre par ses propres moyens dans les pays parcourus. Or, voici ce qui se passe ; on dit : « Une mehalla de deux mille hommes est envoyée à Azilah » (1); « Une forte mehalla, cinq ou six mille hommes, est partie de Fez pour châtier

1. Petite ville sur l'Atlantique, à quelques lieues de Tanger.

les Klott, vers El-Ksar ». Vous avez la bonne fortune de rencontrer cette mehalla et vous êtes tout étonné de compter au plus trois à quatre cents fusils. Il y a bien deux et cinq mille âmes, mais pas plus de trois ou quatre cents combattants, car chaque homme emmène deux ou trois femmes, non les épouses, mais ce que l'on pourrait appeler ici, tant la chose est régulière et consacrée par l'usage, des filles de tente ; et il y a les esclaves pour établir le campement, diriger les mulets des bagages, préparer le couscoussou, etc. A telle enseigne que si jamais vous entendez dire que le maghzen a fait partir une mehalla de dix mille hommes, vous pourrez en conclure avec certitude qu'ils étaient huit cents ; si on vous épouvante de vingt mille, de quarante mille soldats, vous saurez qu'ils sont réellement quinze cents ou deux mille.

Entre Marocains, d'ailleurs, la lutte n'est jamais terrible. L'ennemi est-il aperçu quelque part, on crie, on gesticule, on brandit en l'air les fusils et, éperonnant les chevaux, on se précipite à bride abattue sur les adversaires ; à quarante pas, brusque arrêt ; pif ! paf ! pan ! et demi-tour. La bataille est gagnée ou perdue, si vraiment ceci peut s'appeler une bataille.

Au Maroc donc, il n'y a pas à proprement parler d'armée, au sens européen du mot : point de soldats par conséquent, mais des *guerriers*, c'est-à-dire des hommes habitués dès la plus tendre jeunesse à avoir un fusil entre les mains, un cheval entre les jambes. Aussi, quand le Sultan décide l'envoi de renforts ou encore la création d'une *mehalla* (colonne expéditionnaire), est-il assez facile de réunir le nombre voulu de guerriers. Il va sans dire

que ces braves gens n'ont jamais fait l'exercice, n'ont jamais été astreints à aucune discipline et encore bien moins n'ont appris le plus élémentaire principe de l'art de la guerre. Il n'y a pas non plus de conscription qui oblige tel ou tel au service, ce qui fait toute la difficulté dans les époques troublées comme celle-ci pour réunir des bataillons. Au surplus, voici ce qui se passe :

De même que pour l'impôt, les tribus dites soumises doivent fournir au Sultan un certain nombre de guerriers. L'impôt n'est plus perçu dans aucune tribu de l'empire et les *amina*, ou percepteurs, sont toujours mal reçus au cours de leurs voyages, souvent assassinés. Ainsi en advint-il, on s'en souvient, presque en ma présence, lors de mon retour de Fez, pour un amin chargé de recouvrer les taxes parmi les tribus du Zerhoum. Les caïds des tribus sont plus spécialement chargés du recouvrement de l'autre impôt : un contingent déterminé ayant été fixé à chaque tribu, c'est au caïd de s'arranger pour que le nombre de guerriers réclamé se trouve au complet. Impossible d'esquiver ce devoir pour le caïd, sous peine de destitution, d'emprisonnement et du reste.

Aussi, toutes les ruses sont-elles de bonne guerre ; les indigents, avec l'espoir de recevoir une somme journalière, se laissent toucher les premiers ; les exhortations du caïd déterminent quelques jeunes gens désireux de voir du pays ; enfin, pour parfaire le contingent, le caïd n'hésite pas à tenir des raisonnements tels que celui-ci, dont je garantis l'authenticité :

— Pourquoi refuses-tu de partir ? Tu n'es pas obligé d'aller au loin. Laisse-toi faire ; à Tanger, avant de t'em-

barquer, tu trouveras bien l'occasion de déserter, et tu reviendras sans bruit au milieu des tiens. Quelques jours d'absence et tout sera dit. »

Tout sera dit, en effet, car le caïd de la tribu, responsable des hommes demandés par le maghzen, ne l'est plus dès que ceux-ci ont rejoint la mehalla : qu'ils désertent et reviennent au foyer, ce n'est pas le caïd qui s'en trouvera fâché : ce sera un bon numéro à fournir pour la prochaine réquisition.

Supposons, par exemple, les cinq cents hommes demandés, réunis à Fez pour le départ ! C'est un pittoresque spectacle que cette cohorte invraisemblable de pauvres diables recrutés au petit bonheur, sans égards pour l'âge ou les infirmités qui devraient les faire écarter de tout service de guerre. A côté d'un vieillard aux cheveux blancs, voici un gamin d'une quinzaine d'années à peine, et voilà un borgne, un malheureux secoué par la fièvre, et les phtisiques ne se comptent plus... Sous l'uniforme de leurs haillons informes, quelques-uns montés sur des chevaux faméliques, les autres courant le plus qu'ils peuvent pour ne pas se séparer de trop loin d'avec leurs frères d'armes plus fortunés, les renforts se sont mis en marche. A la première étape, presque tous sont encore là ; mais, dès le deuxième jour, la débandade commence, et il manque bien vingt ou trente *askris* à l'appel. L'appel ! une façon de parler, car vous pensez bien qu'il n'y a pas davantage d'appel que de numéro matricule. Officiellement, les cinq cents soldats arrivent pourtant à Tanger, où le plateau du Marschan voit se dresser le campement. Officiellement, ai-je dit, car le

pacha de Tanger, auquel incombe le soin de nourrir ce beau monde, tient essentiellement à ce qu'on lui alloue une indemnité de cinq cents rations.

Trois fois, des renforts campèrent ainsi au Marschan pendant mon séjour à Tanger ; trois fois, les *cinq cents* ne dépassaient pas cent soixante. Le matin de l'embarquement, une vingtaine de *retardataires* disparaissaient à leur tour, sans laisser de traces. Malgré tout, le pacha accroupi sur le wharf de Tanger, au moment de l'embarquement, et dirigeant ces opérations, le crayon à la main, ne manquera pas de compter le départ des cinq cents hommes, pas un de moins. Ceci pour toucher la petite commission que lui allouera l'armateur chargé du transport. Car le *Sidi-es-Turki*, l'unique spécimen de la flotte chérifienne, est quelquefois en réparation ; d'autres fois, occupé sur la côte de l'Atlantique, ou retenu par une barre infranchissable à Rabat ou Larache : il ne peut suffire à tout. L'armement européen entre en scène, et, à la grande confusion des Français, c'est le pavillon anglais qui reçoit le connaissement, en dépit des bons offices de notre nation envers le maghzen.

Suivons les infortunés « *renforts* » sur le pont du vapeur, pittoresquement encombré dans un pêle-mêle indéfinissable, de burnous, de sacs d'orge, de munitions, de bâts et de selles, enfin de mulets et de chevaux. Les pauvres bêtes! Comme elles font mal à voir, maigres, efflanquées, l'échine atrocement dévorée par des plaies hideuses. On les dirait incapables d'aucun effort, d'une marche de quelques kilomètres, et pourtant, habituées à ce manque absolu de soins, d'égards, elles fourniront

peut-être bien deux ou trois étapes encore, à moins que la traversée ne soit trop dure.

Arrivées en face de Saïdia, un nouveau supplice les attend, et, à défaut de moyens moins rudimentaires de débarquement, on les jettera par-dessus bord, une poutre, dont l'extrémité est engagée sous le poitrail, faisant à la fois office de levier et de bascule. Une fois à la mer, elles nageront de leur mieux vers le rivage et y attendront, patientes et résignées, leurs charges ou leur cavalier.

Or, il se trouve que bien des fois, ce dernier n'apparaît point : il a, certes, quitté le pont du vapeur, mais sitôt à terre, dans le désordre du débarquement sur la plage, il a échappé à la surveillance des caïds mia et s'est enfui, emportant son fusil et ses cartouches. C'est que la frontière algérienne est proche, et que, grâce à notre sérieuse organisation, l'ordre et la paix règnent dans le pays. On peut y travailler sans crainte au temps des moissons et de la vendange, y amasser même un petit pécule qui permettra, de retour au Maroc, dans sa tribu, de se payer quelques douceurs, de se marier en grande fête, jusqu'au prochain envoi de renforts, qui fournira une fois de plus l'occasion de s'engager en Algérie, en faisant acquitter les frais du voyage d'aller par le maghzen.

Et voilà : en arrivant à la kasbah de Saïdia, les cinq cents hommes solennellement envoyés de Fez, campés au Marschan et embarqués sous le regard vigilant du pacha de Tanger, ne se trouvent, tout bien compté, qu'une soixantaine.

Pourtant, voici vingt-neuf années que des officiers français sont installés auprès du souverain du Moghreb comme instructeurs des troupes chérifiennes, puisque le traité nous conférant ce droit date de 1876; et ce sont des hommes de valeur qui se sont succédés à la cour du sultan, et ils n'ont épargné ni leurs peines, ni leurs encouragements.

Comment concilier notre effort et l'action de la mission militaire avec ces lamentables résultats? Je le dirai tout à l'heure, mais il convient d'abord de présenter les divers membres de notre mission actuelle, dont j'ai eu l'honneur d'être l'hôte plusieurs fois.

A Fez, un commandant, le commandant Fariau, auparavant attaché à la direction des affaires indigènes de la division d'Oran, deux lieutenants, l'un d'artillerie, le lieutenant Schneider, l'autre d'infanterie, le lieutenant Anis, celui-là même que le sultan refusait naguère de recevoir à son arrivée à Fez, pour marquer sa tentative de libération des traités existants. Quatre sous-officiers secondent intelligemment ces dévoués serviteurs de notre influence, dont le plus bel éloge qu'on en puisse faire est contenu dans ces paroles que me disait notre consul à Fez : « La France a eu ce bonheur de trouver pour sa mission militaire des officiers comme ceux-ci, dont le tact et la connaissance parfaite des situations vraies n'excluent en rien une juste fermeté ».

A Tanger, une mission spéciale et d'une importance considérable a été confiée au capitaine Fournié. Il y a cinq ans, le capitaine Fournié voyait sa santé ébranlée par les fatigues éprouvées dans le Sud-Oranais; pour se



Le Capitaine Fournié, investi par le Sultan de la direction des troupes et de la police de Tanger.

rétablir, il demanda et obtint, poste de confiance et de privations, de commander une des compagnies sahariennes des oasis nouvellement créées. Le repos, il le trouva ensuite à Fez, où ses exceptionnelles qualités le firent désigner par le sultan pour venir organiser la police de Tanger.

Le capitaine Fournié permettra à une amitié née dans les sables du désert de lui dire la vérité sur son œuvre : que sa modestie ne s'effarouche point si j'affirme que des progrès énormes ont été réalisés en cinq mois et que les soldats informes, que j'avais vu manœuvrer naguère, se sont réellement métamorphosés. Sans doute, leur uniforme n'est pas complètement « uniforme » ; sans doute, les canons des fusils ne sont point d'un alignement rigoureux ; mais, enfin, il y a un certain entrain, un rythme suffisant dans les mouvements d'ensemble, une cadence réelle dans le pas et la marche, de l'ordre dans les défilés ; que peut-on demander encore ? D'autant que ce n'est là que la partie visible des transformations opérées et qu'il y a tout lieu de se féliciter, non tant à cause du résultat obtenu que des difficultés vaincues. Le lieutenant algérien, Ben-Sedira, et trois sous-officiers, complètent les cadres français de la police marocaine de Tanger, forte de douze cents hommes.

A Oudjda, c'est au lieutenant Mougin, à ses trois sous-officiers et à six canonniers qu'incombe le soin d'instruire les recrues du sultan envoyées contre le Prétendant. Lorsque la cour marocaine quitte Fez pour aller à Marrakech, la capitale du Sud, — ce qui ne saurait arriver d'ici longtemps dans l'état actuel du pays — la

mission militaire de Fez suit le souverain ; pour le moment, elle ne possède donc aucun représentant à Marrakech. A Rabat, un seul sous-officier exerce quelques canonniers.

Sans doute, c'est peu que ce commandant, ces deux capitaines, ces trois ou quatre lieutenants — auxquels je n'aurais garde de ne pas adjoindre le très aimable médecin-major Jaffary — pour instruire les troupes marocaines et l'on conçoit que la France réclame un accroissement considérable du nombre des unités de sa mission militaire. Mais ce qui contribue surtout à rendre inefficaces les efforts de nos officiers, c'est le fonctionnement même de notre mission, laissée sans autorité, sans possibilité de contrôle au milieu du désordre et de l'impéritie administrative du maghzen.

Ainsi, pour ne donner que quelques exemples, nos officiers n'ont aucun moyen de contrôler la présence des hommes aux exercices. Bien plus, alors que tel s'est évertué quatre heures durant à apprendre le commandement : « Portez armes, reposez armes », à cinquante recrues et s'apprête le lendemain à continuer l'apprentissage par ces nouveaux appels : « Arme sur l'épaule droite, etc. », il constate avec un profond découragement que les premiers mouvements sont oubliés, inconnus de ses hommes. En y regardant de près, il est tout étonné de ne plus reconnaître ceux de la veille : ce sont de nouveaux visages ; le surlendemain, ce sont d'autres figures encore.

En effet, le caïd, obligé de présenter tant d'hommes, mais résolu à ne pas les payer, enrôle pour les heures

d'exercice des « figurants », quelques mendiants vite revêtus d'une vieille tunique rouge à boutons d'or, et le lendemain n'est pas davantage embarrassé pour renouveler le stratagème, contre lequel protestera bien vainement l'officier français. Résultat? Il est double : impossibilité absolue d'avoir un seul soldat instruit, et.... notables économies pour le caïd qui touche la paie régulière de tous.

Inutile d'insister ; voilà suffisamment démontrée la *valeur* de l'armée marocaine ; voilà, fondées sur des données certaines les espérances qu'il est permis d'avoir en ses manifestations tant que dureront les routinières méthodes en usage.

Il est intéressant de mettre en parallèle ce qu'a pu produire l'initiative audacieuse de l'Europe, lorsqu'elle s'est résolue à agir seule, par ses propres forces, en dehors du maghzen marocain. Justement la création de services postaux demeure la meilleure, pour ne pas dire la seule, de ces tentatives de téméraire indépendance et c'est ce qui fait que l'organisation du service des postes au Maroc n'est point une des institutions les moins curieuses du pays ; on en a une première impression rien qu'à voir sur le petit Socco se dresser les façades des hôtels des postes. Chaque service a ses timbres, ses facteurs, etc. Seul, le gouvernement marocain n'a ni postes, ni timbres, ni courriers ; il convient d'excepter toutefois les courriers spéciaux au maghzen qui parcourent le pays pour porter les plis officiels.

Rapidement, exposons le mécanisme des relations avec

l'Europe : chaque jour, les dimanches exceptés, un petit vapeur de la Compagnie Transatlantique espagnole apporte, soit de Cadix, soit d'Algésiras, toutes les correspondances acheminées d'Angleterre, d'Allemagne, de France et d'Espagne ; les sacs sont tous remis au représentant des postes espagnoles qui en fait la distribution aux autres offices postaux. Toutefois, les chargements constituent un appât trop considérable sans doute pour les employés espagnols, car la règle veut que ces sortes de plis à valeur déclarée ne soient dirigés sur Tanger que par les paquebots nationaux. C'est ainsi, pour les Français par exemple, que des chargements attendant à Marseille le premier paquebot en partance peuvent être remis seulement aux destinataires quinze et dix-huit jours seulement après leur envoi.

Le même vapeur espagnol emporte chaque jour les correspondances à destination d'Europe ; le service est fait de façon très régulière, et si j'ai ouï parler d'interruptions de deux et trois jours, les années précédentes, je n'en ai pu constater une seule pendant mon séjour ici.

Voici quel est le fonctionnement des postes à l'intérieur du pays. Pour les ports de la côte, les départs de Tanger sont assez fréquents et le service est aussi assuré par vapeurs ; il n'en est pas de même avec l'intérieur, et notamment avec Fez et Méquinez, El-Ksar et Tetouan. Il n'y a pas d'autre moyen de correspondance que celui de confier les sacs de dépêches à des piétons.

Des Marocains, secs, nerveux, musclés, habitués à la dure et vivant de peu, assurent le service : on les nomme des « rakkas » ; ce sont des gens bien dignes de figurer

dans l'histoire à côté des coureurs de Marathon. Le labeur qu'ils effectuent tient du prodige, en effet. A peine vêtus, munis de ces vareuses imperméables, qu'endossent les marins pour se préserver des embruns, afin de garantir les correspondances contre l'humidité, ils n'ont comme arme qu'un seul bâton noueux, bâton qu'ils emploient le plus



L'arrivée au camp de l'Ambassade de deux *Rakkas*.

souvent comme soutien des bras, jetés en arrière sur les épaules ; ces rakkas mettent trois et quatre jours seulement à franchir les 250 kilomètres qui séparent Fez de Tanger.

Par beau temps, ils couvrent le parcours plus rapidement encore ; il est vrai qu'ils marchent jour et nuit, ne s'arrêtant que quelques instants dans les *nzalas* pour

y prendre un café ou y manger une galette d'orge. Que l'on veuille bien se souvenir qu'il n'y a ni routes ni ponts au Maroc, mais seulement des pistes souvent détrempées, des rivières nombreuses à courant rapide et on avouera que ces rakkas sont bien une classe d'hommes tout à fait extraordinaires. Il est juste de dire qu'ils touchent généralement une grosse paie relative, 60 francs en moyenne par voyage à Fez.

La poste française a des bureaux à Arzila, Larache, Salé, Rabat, Casablanca, Mazagan, Saffi et Mogador sur la côte ; à Tetouan, El-Ksar, Fez et Fez-Mellah, Mequinez et Marrakech dans l'intérieur.

La poste allemande, de création plus récente, a prospéré rapidement, grâce aux sacrifices consentis par le gouvernement et à l'esprit de méthode qui caractérise nos voisins d'outre-Rhin. Payant mieux ses rakkas, organisant des départs plus fréquents, obtenant une plus grande rapidité dans la transmission des courriers, de l'aveu de tous, même des Français, la poste allemande est des plus prospères (1). Sans doute, ce n'est pas là un des moindres efforts déployés ici par l'Allemagne pour s'implanter dans le pays, elle aussi, pacifiquement.

Je ne voudrais point terminer ce rapide exposé du

1. Dédié à ceux que les chiffres intéressent : remarquons toutefois que les guichets allemands ne sont ouverts que depuis 1900, alors que les nôtres sont de beaucoup antérieurs.

Les statistiques officielles de la poste allemande établissent, pour 1903, un total de 726.100 lettres arrivées ou parties : or, ce total atteint 1.125.221 pour la même année, selon les statistiques des bureaux français au Maroc ! Nous dépassons donc l'Allemagne : sommes-nous, cepen-

fonctionnement des postes au Maroc sans en rappeler les origines.

C'est un Français, M. Gautsch, commerçant au Maroc, qui a établi le premier service postal régulier entre Fez et Tanger. En 1893, le gouvernement français priait M. Gautsch de lui céder ce service afin de le faire gérer par l'Administration des Postes. M. Gautsch s'exécuta de bonne grâce. A la même époque, l'Angleterre et l'Espagne suivaient notre exemple; en 1900, l'Allemagne créait ses offices postaux. A part leurs bureaux de Tanger, les postes anglaises et espagnoles ont cessé de vivre mettant en seule et directe concurrence notre pays et l'Allemagne.

Une supériorité nous reste : celle de notre câble vers Oran et Marseille, posé depuis juin 1901, doublé maintenant par celui de Tanger à Cadix, vers Bordeaux et Dakar. Le câble espagnol — quelques kilomètres — est depuis deux ans abandonné, et le câble anglais, avec un tarif de 0 fr. 75 par mot, éloigne toute concurrence. Nous n'avons qu'à persévérer dans cette voie : les

dant, en progrès ? l'année 1904 accuse 1,237.056 expéditions ; l'augmentation est assez sensible.

D'ailleurs, si l'on s'en réfère à la vente des timbres-poste, nous constatons :

En 1902, 48.465 francs : en 1903, 52,579 francs ; en 1904, 55.994 francs.

Pour 1905, le premier semestre est seul établi : il donne 29.255 francs : contre 21.727 francs pour les six mois correspondant en 1904.

L'augmentation est encore plus sensible pour les mandats : 1.795.330 francs, en 1903, et 2.481.148 francs en 1904, à l'émission : 705.618 francs en 1903, et 1.249.762 francs en 1904 pour les paiements

communications rapides, postales et télégraphiques, sont pour beaucoup dans la pacification d'un pays, dans la conquête morale et économique des indigènes.

Sur ce champ de bataille, du moins, ne nous laissons point battre par l'Allemagne. Il importe que les Marocains, qui, de plus en plus, affirment le besoin qu'ils ressentent à leur tour de correspondre, prennent l'habitude de jeter leurs lettres dans les boîtes françaises. C'est une sorte de protectorat que nous exercerions ainsi; il serait à souhaiter qu'il embrassât le plus de personnes possible.



Ruines du Dar-maghzen, à Fez, écroulées dans le ravin de l'oued ez-Zittoun.

SOUS FORME DE CONCLUSION

SOUS FORME DE CONCLUSION

J'ose espérer que, parvenu aux dernières pages de ce volume, le lecteur aura du Maroc une notion suffisamment exacte et complète.

Pays d'avenir, avec ses plaines fertiles, ses pâturages immenses, toutes ses autres richesses (forêts et mines), impossibles encore à évaluer, mais certainement considérables, le Maroc est resté un pays fermé depuis des siècles aux influences extérieures, un peu par l'indifférence ou les craintes jalouses des nations européennes, beaucoup grâce au fanatisme irréductible de ses habitants.

Mais précisément, de constituer un vaste champ de travail à l'activité de l'ancien et du nouveau monde, d'avoir conservé intactes à la fois ses capacités de production et d'absorption, à une époque où le sol et le sous-sol de la terre entière ont été labourés, fouillés, exploités, à une époque aussi de surproduction uniververselle, le pays de « l'Extrême-Occident » se trouve désigné impérieusement aux invasions prochaines.

Comme pour les précipiter, le Maroc, par de regrettables incidents, que multiplient le désordre et l'anarchie de ses populations et de son gouvernement, contraint l'Europe à fixer sur lui ses regards. Et l'Europe se persuade de plus en plus de toute l'ironie d'une politique qui l'a lancée à la conquête des antipodes, alors qu'il se trouvait tout près tant de lauriers à cueillir, tant de moissons à récolter.

C'est devenu une obsession : on a uni les flots des Océans opposés pour abréger les voyages vers les Indes ; on a transpercé les montagnes par des souterrains de vingt kilomètres de longueur pour décupler les échanges ; on parle sérieusement de cheminer sous les ondes pour unir par le rail les puissances continentales à la dominatrice des mers. Comment ne songerait-on pas à souder l'Europe à l'Afrique, en dépit du détroit de Gibraltar, deux fois moins large que celui du Pas-de-Calais !

Et la France aussi, entraînée, comme malgré elle, dans cette politique des réalisations, s'interroge, inquiète :

— Le Maroc est-il destiné à devenir la proie d'autrui, le fief d'adversaires ? Mais c'est impossible ! Il est si près de moi que rien ne m'en sépare, ni mer, ni fleuve, ni montagne. Bien plus, ses sujets sont un peu mes sujets. Certaines de ses tribus deviennent par intervalles *mes* tribus ; nombre de ses fils fécondent de leur labeur le sol de mon Algérie. Que de familles de celle-ci possèdent de leurs membres dans les plaines et jusque dans les villes de mon voisin ! Les chorfa (1) viennent chez moi, comme

1. Pluriel de chérif.

il leur plaît, réchauffer le zèle de leurs coreligionnaires et recueillir leurs offrandes ; mes officiers se dévouent à faire respecter le prestige du Maghzen.... »

Hélas ! oui : tout cela est l'exacte vérité ; tout cela aurait dû faciliter notre tâche, accroître notre prestige ; tout cela, *à la rigueur*, aurait pu, à force de patience, de persévérance, de sacrifices et d'argent, éviter à notre voisin, le Maroc, les terribles effets d'une invasion brutale, les soubresauts violents d'une pénétration de vive force. Aujourd'hui, les appétits rivaux déchaînés, la proie s'étant imprudemment livrée elle-même à la curée de tous, il est bien improbable que les destinées du Maroc ne s'accomplissent.

On voudrait espérer que, fatalement entraîné dans l'orbite de notre civilisation, il n'y entrera point par la porte sanglante : « Patience et longueur de temps font plus que force ni que rage ». Le proverbe a raison sans doute ; encore faut-il que soient possibles longueur de temps et patience : les compétiteurs pressés et nombreux affirment que non.

Et puis, le Maroc c'est la citadelle de l'Islam ; notre scepticisme se targuerait-il d'user à son contact un fatalisme irréductible. Peut-être, mais là encore, à force de temps et c'est le seul crédit que nous refusions au Sultan et à son Empire.

Son amour du gain, son sens commercial très développé feront-ils du moins accepter au marocain nos *progrès?* On en pourra juger par ces deux anecdotes :

Une nuit sans clarté, je revenais à mule, accompagné d'un notable, par les routes que l'on sait : il avait plu

abondamment, les chemins s'étaient effondrés dans une glaise gluante. Je crus l'occasion propice de parler à mon compagnon des commodités de nos chemins de fer, des agréments d'un voyage en sleeping-car brillamment éclairé. Aucun étonnement ne se manifestait sur son visage ; mais j'avais fait des frais d'éloquence et je ne doutais pas d'avoir atteint mon but. A peine arrivé dans sa demeure ce fut lui qui rompit le premier le silence :

— Vous autres chrétiens, vous vous plaisez à compli quer l'existence et à la rendre insupportable : pour moi, je suis parfaitement heureux. La boue du chemin ? mais j'ai une mule qui en a toute la peine et non moi. Un esclave éclaire ma route juste assez pour ne point fatiguer mes yeux. Et si mes vêtements ont été trempés par la pluie, dix serviteurs vont tout à l'heure me baigner, parfumer mon corps, m'habiller de cafetans et de burnous moelleux. Mon sort n'est-il pas digne d'envie ?

J'eus quelque peine à me persuader que le marocain avait un peu raison. Et, de suite, je me souvins de cette réplique d'un des plus importants commerçants de Fez, aux yeux duquel on faisait miroiter les avantages dont bénéficierait le commerce, si jamais un chemin de fer parvenait jusqu'à Fez. On pourrait par exemple recevoir les marchandises en un mois au lieu de six.

— La belle affaire, répliqua le Fasi, nous les commandons six mois plus tôt, voilà tout.

Tel est le Maroc. J'ai l'intime conviction de l'avoir visité, tel que l'auraient trouvé les pères de nos pères et leurs aïeux, tel aussi que ne pourrait déjà plus le voir mon premier né. Il ne dépend plus du Maroc ni de son

Sultan de relever les ruines devant l'envahisseur. Que ce soit par le glaive ou autrement, le Roumi entrera demain dans la place ; il est trop tard pour fermer la brèche.

Peut-être les amants de la prime nature en éprouveront-ils quelque regret : je ne suis point un poète épris de rêve et je ne me persuade point, que, pour s'ouvrir aux activités mondiales, le Maroc devra perdre tout son pittoresque. D'ailleurs ce sont là considérations superflues ; le torrent qui entraîne notre siècle vient de saisir l'Extrême-Occident dans ses remous, c'était fatal.

Que les destinées du Moghreb s'accomplissent !

La résignation du marocain sera bientôt aussi profonde, aussi *religieuse* que son fanatisme.

— C'était écrit !

TABLE DES GRAVURES

CARTE ET PLAN.

TABLE DES MATIERES

149. — Paris. — Imp. Hemmerlé et Cie.



